

Université de Montréal

Les Révélations d'Arrakis

Une étude sur l'inscription de la transcendance dans *Dune* de Frank Herbert

par

Charles-Étienne Gill

Département de littérature comparée

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade Maître ès arts (M.A.)
en littérature comparée

Août 2006
© Charles-Étienne Gill, 2006



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Les Révélations d'Arrakis

Une étude sur l'inscription de la transcendance dans *Dune* de Frank Herbert

présenté par:

Charles-Étienne Gill

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Eric Savoy

président rapporteur

Terry Cochran

directeur de recherche

Gilles Dupuis

membre du jury

Mémoire accepté le 4 décembre 2006

Résumé

Le rapport de l'homme à la transcendance, aux transcendants et en définitive, aux systèmes de croyance qui en découlent, sont la clé pour envisager une compréhension de la réalité et de l'homme dans le contexte d'un monde qui tend à se complexifier de plus en plus. La science-fiction est un des discours les plus originaux pour rendre compte du mélange des différentes perspectives qui cherchent à percer les modalités de l'existence. À cet égard, *Dune*, de Frank Herbert, est une pièce maîtresse dans l'élaboration d'une pensée capable de fusionner politique, science et religion, tout en ouvrant de nouvelles avenues dans la réflexion sur le devenir humain. Le premier chapitre de cette étude déploie la problématique des rapports ambigus entre science, littérature et transcendants, discours que la science-fiction arrive à réconcilier grâce à l'affranchissement des barrières de la représentation dont elle s'est dotée. Le chapitre suivant présente les diverses figures et le contexte narratif de *Dune* afin de baliser le territoire imaginaire que le roman représente. Le dernier chapitre explore les modes mystiques et classiques d'inscription de la transcendance, et par là, permettent de suivre chronologiquement le récit de *Dune*, et d'illustrer le processus cyclique de tension entre ouverture à la foi et institutionnalisation des croyances lié à toute tentative de longue durée d'inscription de la transcendance.

Mots-clés : *Dune*, Frank Herbert, foi, inscription, mélange, mystique, science, science-fiction, religion, transcendance

Abstract

Our apprehension of man's existential sense of transcending towards the beyond and his attitude when facing his own idiosyncratic principles offer a primary key for deciphering our understanding of this increasingly complex world. Frank Herbert's *Dune* undeniably constitutes a literary masterpiece, owing this strength to the way it creates a *mélange* of politics, science, and religion. The first chapter aims to unfold the Science Fiction discourse that oversteps literature's inner limits and groups together science, religion, and *transcendence*. The next chapter elaborates *Dune*'s storyboard in order to present its imaginary landscape. The final chapter chronologically follows the novel's framework, navigating through classical and mystical approaches to the experience of transcendence, the latter belonging to the cyclical struggle between time-hardened systems of belief and openness to faith which coexist in all cultures and civilisations, whether real or fictional representations.

Keywords: *Dune*, Frank Herbert, faith, *mélange*, mystic, science, Science Fiction, transcendence

Table des matières

Préface.....	1
Premier chapitre : plaidoyer pour la science-fiction.....	4
Science-fiction et fiction.....	7
Science-fiction et science.....	20
Ascendance de la science.....	26
Épistémologie et méthode scientifique.....	31
Fiction: incomplétude hypothétique.....	36
La science-fiction, comme un mélange.....	41
Être humain, d'après la science-fiction.....	43
Fin du plaidoyer.....	50
Deuxième chapitre : destination : Dune.....	53
Frank Herbert.....	55
Univers narratif.....	56
Troisième chapitre : l'inscription de la transcendance.....	68
Transcendances et transcendance classique.....	69
Transcendance mystique.....	73
Les transcendants réconciliés.....	79
Dune.....	82
Muad'Dib.....	93
The Prophet.....	106
Le temple.....	113
Postface : la suite de la saga.....	120
Bibliographie.....	124

Préface

Pour certains, le béton, la grisaille et le caractère imposant du pavillon Lionel-Groulx, de l'Université de Montréal, forment un tout rébarbatif, déprimant et même un peu angoissant. Le rappel sévère d'un cercle vicieux entre la nécessité des études, de l'endettement puis de la quête des débouchés pour y remédier. On peut aisément comprendre ce sentiment, voir dans ce mastodonte le Léviathan qui broie les étudiants en retard sur le loyer, en retard dans leurs travaux. Pour d'autres, c'est un tout autre symbole, et son gigantisme n'a de pareil que la soif, la curiosité de ceux qui y pénètrent. Petit, quand j'apercevais l'édifice, je voulais faire partie de ces élus-là, être un savant, porter des lunettes et être capable, en des mots simples, de répondre à des questions très compliquées. Du sérieux!

Voilà que des années plus tard, le rêve d'enfant rattrape le soi-disant adulte et l'aboutissement du pèlerinage à Lionel-Groulx consiste en une étude sur la science-fiction... Où est passée la quête scientifique, le sérieux? Ce mémoire cherche à répondre à cette interrogation en démontrant toute la pertinence de s'intéresser à la science-fiction. Le projet devait à l'origine être centré sur un de ses auteurs canoniques; au fil des séminaires, des discussions avec les professeurs et étudiants du département de littérature comparée, le caractère saugrenu de cette recherche a été maintes fois évoqué, ce qui est plutôt surprenant vu la réputation éclatée, libérale de la discipline, du moins dans sa praxis à l'Université de Montréal.

Le désir d'explorer le rapport de l'homme à la transcendance semble aller de soi pour qui cherche un semblant de réponses aux questions universelles que l'homme se pose. Face à la perplexité des regards quant à la pertinence de chercher des traces de ce rapport dans la science-fiction, la preuve est moins évidente, mais ce doute est fondé sur l'ignorance de l'institution face aux trésors que la science-fiction détient. Une bonne fondation méthodologique exigeait donc de déconstruire l'idée reçue selon laquelle la science-fiction rimait nécessairement et simplement avec anticipation scientifique ou futuriste, qu'elle en avait beaucoup plus à dire sur le monde, sur l'homme que cette simple définition.

Cette quête, qui ne devait initialement qu'introduire le sujet, est devenu le noyau, le moteur de la réflexion, car des questions complexes, des rapports ardues entre les disciplines et les discours ne cessaient d'apparaître. Le résultat est un maigre débroussaillage de la forêt des possibilités qu'offre une telle étude, intitulée *plaidoyer pour la science-fiction*. Par cette chevauchée préliminaire, le lecteur peut se sentir suffisamment initié pour accepter le voyage vers *Dune*, la planète de Frank Herbert. Ce second volet de l'étude tente de fixer certaines balises, de vulgariser le cadre narratif de l'oeuvre, car toute la troisième partie, elle, est en dialogue constant entre les figures du roman et les manières dont celles-ci sont à la fois en dialogue et le véhicule de certaines conceptions de la transcendance. Cette dernière partie reprend d'ailleurs une partie du titre: *L'Inscription de la transcendance* et réitère à l'aide d'exemples une partie du *plaidoyer*. L'objet de ce mémoire serait donc de nature tautologique : une incitation à lire

de la science-fiction, avec comme exemple une oeuvre de science-fiction? vraisemblablement, mais toute science, tout discours finissent par être tautologiques pour peu que l'on accepte leurs présupposés. L'enjeu étant qu'ici, au su d'une problématique complexe: celle de l'inscription de la transcendance, *Dune* se révèle être une oeuvre extrêmement dense. Si dense, qu'au départ, pour en faire la démonstration, cette étude devait utiliser les six livres de la saga, alors qu'elle a à peine effleuré le premier. Cette étude aura sa raison d'être si après l'avoir parcourue, le lecteur convient comme moi de la profondeur, de la complexité et de la qualité du roman d'Herbert, et s'il peut désormais envisager la science-fiction... avec sérieux.

D'autre part, cette étude a quelque chose d'inhabituel dans la manière d'aborder les sujets, car puisqu'ils sont relativement hérétiques, donc pas tout à fait comme les autres, le parcours, lui non plus, ne peut être tout à fait courant. La transcendance, tout comme la science-fiction, ne peuvent se tenir immobiles, fixes face au regard du chercheur. En cherchant à comprendre la série d'imbrications pour les saisir, en cherchant à circonscrire, à baliser ce qui en soi n'a pas de limite, on perd peu à peu le sens de ce qu'elles sont, et on devient soi-même peu à peu comme son sujet: on refuse tranquillement les limites. Ce mémoire est donc probablement hérétique lui aussi à sa façon...

Premier chapitre : plaidoyer pour la science-fiction

Dans une perspective comparatiste, la science-fiction est un phénomène littéraire fascinant, ne serait-ce que par sa tendance universaliste. En effet, son manque de « sérieux » tant dans son appartenance à la « paralittérature », que dans son caractère d'anticipation futuriste, son message métadiscursif sur la science donc critique de ses caractères « généralisateurs, égalisateurs », son genre populaire la met à la fois au centre, et en marge des préoccupations littéraires. En marge, en ce qu'elle n'est pas constituante des canons nationaux et traditionnels par lesquels les théories littéraires se sont construites puis déconstruites. Au centre, parce qu'elle s'est écrite en parallèle avec l'histoire de l'humanisme: l'*Icaroménippe* de Lucien de Samosat (deuxième siècle), l'*Utopie* de Thomas More (1516), l'*Histoire comique contenant les états et empire de la lune* de Cyrano de Bergerac (1657), *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift (1726) ou *Candide* de Voltaire (1759) en sont des exemples. Une investigation des définitions variées de la science-fiction et de leurs conséquences n'est donc pas nécessaire si l'on tient surtout compte d'un consensus qui émerge à l'observation de ses résultats, à savoir: tisser, à partir de la représentation de mondes possibles à l'aide du moteur exploratoire des métaphores inventées par la science et par la pensée, un miroir mythologique par lequel l'humanité peut se contempler et amorcer un dialogue avec ses visages a priori irréconciliables. Cependant, vouloir étudier une oeuvre canonique de la science-fiction et sa relation avec la transcendance exige de soulever et de combattre les préjugés que l'on peut rencontrer à l'égard de la pertinence d'une telle recherche : la vacuité d'une

interrogation profonde à l'égard de ce qui concerne la transcendance dans un contexte d'études supérieures et plus encore, en se servant du support littéraire trop souvent plébiscité. Déjà, une référence à la transcendance peut prendre un caractère ambigu, une lame à deux tranchants. D'une part, ce mot sert de renvoi intellectuel à une nature absolue, divine, que cherchent les humains depuis des temps immémoriaux, mais qui dépasse les capacités même de l'entendement intellectuel. D'autre part, l'appel à une transcendance, à ce qui est transcendantal, décrit plutôt un processus, une opération pour saisir, en opposition à l'immanence, un principe, une idée ou un concept qui n'a d'existence que dans l'*esprit* de l'expérience de cette même humanité.

Ainsi, si la science-fiction semble se préoccuper de science, c'est sur l'*itinérance* qu'elle parcourt dans le fossé entre le sacré et le savoir qu'elle en a le plus long à dire, à apprendre à expérimenter. La science-fiction n'est ni un genre littéraire dûment consacré, ni une paralittérature; elle n'a nulle part où mettre sa tête. Comme le sujet de cette étude semble à prime abord hérétique, la démarche de cette recherche doit en tenir compte, d'où la nécessité d'un plaidoyer pour la science-fiction. Ce premier chapitre sert à mettre en évidence la pertinence de la science-fiction dans sa capacité à bâtir une pensée novatrice en créant un forum extrêmement libéral. C'est-à-dire de son expérience de matrice multi- et inter-disciplinaire et de ses discours à plusieurs dimensions : sa capacité à réfléchir le rapport de l'homme à la transcendance et sa capacité à l'assumer à travers la référence à plusieurs exercices transcendants, soit de l'expression des contraintes et possibilités issues de chacune de ses sources, tout en sachant les marier

pour créer de nouvelles significations ou interrogations. Le sujet de ce mémoire n'est donc pas a priori la science-fiction, mais bien *Dune* de Frank Herbert. Cependant, pour véritablement apprécier les subtilités de l'oeuvre et surtout sa pertinence eu égard à l'inscription de la transcendance, il convient de mettre en contexte deux aspects de la problématique : soit la place de la science-fiction dans les discours, les disciplines, les institutions officielles, soit le traitement de la transcendance à travers les modalités de science-fiction. L'élaboration de cette mise en contexte, effectuée en parallèle avec le dévoilement de la nature de la science-fiction, permet de cerner les enjeux des rapports qu'entretient l'homme avec la transcendance à travers divers prismes : la littérature, la science, la religion et la politique. En sondant leurs intrications dans la construction du discours de science-fiction, tout en faisant apparaître les rapports à la transcendance induits dans lesdits prismes, le *plaidoyer* cherche à démontrer à quel point la science-fiction peut-être porteuse d'idées novatrices qui dépassent très largement le seuil de l'intérêt littéraire. Cette réflexion sur la science-fiction est également une voie d'accès pour circonscrire un objet difficile, voire impossible à représenter: la transcendance. En somme, si ce projet semble s'éloigner de son sujet, c'est pour mieux débroussailler les voies d'accès et forger des sentiers pour mieux en sonder le coeur. À la manière d'une fable, l'inscription de la transcendance dans *Dune* est le temple où l'on veut pénétrer, mais comme par un effet de magie, se rendre au temple par la voie directe ne permet que de contempler son simulacre. Ce n'est qu'après le parcours initiatique, le long détour qui permet l'apprentissage et l'expérience des illusions, que l'on pourra découvrir les seuils qui permettent de pénétrer dans le *temple*, sans se perdre dans son *labyrinthe*.

Ainsi, ce plaidoyer pour la science-fiction explore le rapport de cette dernière avec le littéraire et la représentation, avec la science, avec le sacré, avec le politique, pour enfin les mélanger dans sa propre voie, tout en définissant pour chacun de ces discours, le rapport de chacun d'eux avec la transcendance. Le deuxième chapitre procède directement à une initiation à l'univers de *Dune*, puisque tout doute à l'égard de la science-fiction a été balayé dans le *plaidoyer*. Enfin, le dernier chapitre, *l'inscription de la transcendance*, cherche à l'intérieur de *Dune*, les traces de cette dernière, en se servant des figures ou des expressions narratives élaborées et découvertes durant le parcours. Cette démarche permet de découvrir des mécanismes de l'inscription, ou des fragments de représentations de la transcendance, parfois issues de références contradictoires, mais que *Dune* arrive à réunir en créant son métalangage propre.

Science-fiction et fiction

Avant d'engager un dialogue entre la science-fiction et la littérature en général et les processus de représentation qui s'en dégagent, situer cet exercice dans le cadre de la littérature comparée n'est pas inintéressant. Science-fiction et littérature comparée poursuivent la même quête universaliste et toutes deux s'approprient des discours, des sujets qui, a priori, semblent extérieurs à cette quête. La littérature comparée est elle-même une des arrières-petites-filles d'une tradition humaniste qui a consacré « *Les Lumières* » et par elles, a accouché d'un nouveau sens pour la science, la philosophie et la technique. Si la littérature comparée se détache de toute prétention « scientifique »,

elle perd du coup presque tous les moyens mis à sa disposition pour comprendre son objet. Mais, si elle rejette, dans son objet, son champ, ce qui s'oppose ou ce qui échappe à la méthode, elle perd dès lors tout son intérêt, sa raison d'être, c'est-à-dire le sens même de ce que l'on veut décrire quand on prononce l'épithète *littéraire*. Cette position paradoxale est bien connue par la science-fiction dont le caractère *rigoureux* sert principalement à décrire la constance des ventes et des profits qu'elle génère mais semble peu employée quand il s'agit de jauger son apport, sa contribution à *la pensée, au savoir*. Autrement dit, la littérature comparée s'intéresse à la fois à l'art et au savoir, tout en étant dans la praxis à cheval entre l'un et l'autre. Ainsi un colloque qu'organise le **Cercle de Littérature Comparée de l'Université de Yaoundé** en collaboration avec **l'Université de Metz** en décembre 2006 sur *Le Mythe et « Effet de vie » littéraire* définit la littérature comparée comme:

Une comparaison méthodique et différentielle de plusieurs textes distants ou non dans le temps et dans l'espace, est de mettre sur pied une critique transcendante dont les méthodes autonomes et spécifiques permettraient de rendre compte des qualités artistico-littéraires communes à tous les peuples de la planète. La littérature comparée deviendrait ainsi la discipline des disciplines parce qu'elle mettrait ses recherches et ses découvertes au service d'un dialogue entre toutes les cultures humaines¹.

Tandis qu'à l'Université de Montréal :

Elle entend jouer le rôle de carrefour entre diverses disciplines (étude littéraires, histoire, philosophie, linguistique, anthropologie, communication, sociologie, etc.) En effet, en offrant l'occasion d'explorer et de construire des outils permettant l'abord comparé de zones discursives multiples (science, philosophie, théologie) et leur

¹ Guiyoba, François, *Le Mythe et « effet de vie » littéraire*, < <http://www.fabula.org/actualites/articles12778.php>>, 22 mai 2006.

confrontation à des ensembles visuels ou auditifs divers (peinture, sculpture, danse, musique, médias de masse et médias interactifs), la littérature comparée reconstruit un lieu de dialogue et d'interrogations qui avait été largement disloqué par les processus de spécialisation et de disciplinarisation à l'oeuvre depuis le XIXe siècle. Ce lieu permettra donc à toutes ces disciplines de mieux traiter, ensemble, les questions brûlantes et fondamentales auxquelles notre civilisation est confrontée et qui relèvent des humanités depuis toujours².

On peut au moins affirmer que malgré les différences de définitions de la littérature comparée, celle-ci et la science-fiction poursuivent des buts communs : constituer un carrefour faisant appel à des mécanismes transcendants, à une dimension universelle afin de communiquer ce qui semble important entre humains. Une différence de méthode et de moyens les sépare cependant. La science-fiction étant une expression littéraire créative, souvent perçue comme un genre en tant que tel, alors que la littérature comparée est une discipline qui produit des discours alignés dans une recherche épistémologique des sciences humaines, ou du moins des commentaires formels sur les arts et lettres. Pourtant, malgré l'évidence d'un terroir fertile aux recherches, des figures émérites honorées par la littérature comparée sont prompts à dédaigner la science-fiction, et elles sont légion. Ainsi, pour Michel Foucault: *Tenir un discours sur la science-fiction ne me séduit pas. D'elle, je ne connais rien. Absolument rien. Il ne me vient- et ne me viendra jamais, je le pense - aucun discours.* Alors que Jean-Paul Sartre, émet également des réserves, mais avec une critique plus nuancée: *Je ne souhaite pas faire de commentaire sur la littérature de science-fiction. Sinon qu'elle est trop absurde*

2 @Université de Montréal, Département de littérature comparée, < <http://www.littco.umontreal.ca> >, 22 septembre 2004.

pour pouvoir représenter vraiment le sentiment de l'absurde. Michel Tournier, qui se considère pourtant comme le «contrebandier de la philosophie», s'en plaint avec les mots les plus durs: *Science-fiction! Ces deux mots jurent à mon oreille. ils se font l'un à l'autre une guerre inexpiable qui condamne le produit de leurs amours malheureuses à n'être qu'un avorton minable*³.

Comment résoudre cette contradiction: se réclamer dans un mémoire d'une institution pour honorer un sujet alors que ses figures d'autorité l'ont rejeté? Il semble que l'on doive accepter, d'après les propres axiomes logiques de la tradition, que certaines autorités se sont méprises sur certains points, sans pour autant s'attaquer à tout l'édifice sur lequel repose leurs convictions. Il apparaît d'autant plus nécessaire, non pas de déconstruire ce qui a créé ce préjugé défavorable à la science-fiction, que d'instruire, en présumant que cette habitude à dénigrer la science-fiction est fondée largement sur l'ignorance. D'où le sentiment, encore plus probant, de devoir plaider pour la science-fiction dans le cadre d'un exercice portant sur une question importante: soit le rapport de l'homme à la transcendance (où l'inscription est une sous-question), question qui rejoint tant les questionnements propres aux études littéraires en général que c'est une des préoccupations fondamentales en science-fiction.

³ Ces trois penseurs sont cités respectivement, dans l'ordre, aux pages 35, 121 et 144, dans une grande enquête sur la perception de la science-fiction chez les grandes personnalités effectuée et rédigée par Grichka et Igor BOGDANOFF, *L'Effet science-fiction: à la recherche d'une définition*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1979.

Avoir quelque chose à dire sur le monde, en présenter une facette en utilisant une forme légitimée, requiert les services de langages officiels, et ce, dans des organes précis : publications scientifiques (dans des branches pures ou humaines), discours spécialisés (à travers le code propre à une corporation) ou encore par l'usage de la philosophie (dans la mesure où vos pairs vous en reconnaissent le droit et le statut). Les autres types de discours en viennent à incarner *de la littérature* ou *du cinéma*, peu importe la force des archétypes qu'ils arrivent à produire et imposer. Scruter ces *autres* discours, à travers un médium institutionnel exige en fait de mouler la pensée par les balises des orientations disciplinaires, des cadres épistémologiques choisis. Que révèle une telle étude? Des caractéristiques sur son objet, ou les limitations et perspectives de ceux qui s'adonnent à user d'une telle grille d'analyse? La problématique de ce mémoire se situe justement dans les interstices d'un tel doute. Et parce que le doute jalonne et les débuts des sentiers de la foi comme de la science, il semble un bon point de départ... Emprunter la voie du doute et du rationalisme cartésien, c'est accepter la destination où cette route nous conduit. Si la littérature comparée semble au départ emprunter plusieurs sentiers sûrs parcourant les pays solides des certitudes, elle conduit indubitablement le voyageur dans le royaume de l'infinie liberté des mondes possibles du constructivisme. C'est une île, à dimension fractale, flottant sur la mer du chaos, en équilibre sur des vagues de systèmes dynamiques. Si elle n'en connaît pas le nom, la littérature comparée parcourt la géographie des espaces-temps de ce pays étrange. Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle est si souvent ébranlée dans ses certitudes et ses orientations, mais cet état, loin

d'être une faillite, est le point de départ d'un véritable savoir : la reconnaissance du caractère construit, fictif de la réalité et donc de tout discours s'y rapportant.

La littérature comparée ne procède pas seulement par l'analyse ou la synthèse pour vivre, elle s'accomplit aussi dans la création. La voilà alors outillée pour contribuer à la communauté humaine dans le monde qu'elle s'invente en s'inventant elle-même. Ce second paradoxe renforce cette idée de reconnaissance des conditions de ces deux *disciplines* que sont littérature comparée et science-fiction, l'une orientée dans une praxis de compréhension, l'autre, dans une praxis de création. Mais ne partagent-elles pas la même quête universaliste? C'est-à-dire comprendre et explorer les modalités de l'être humain par l'usage de la littérature. Cependant, pour parvenir à un semblant de compréhension, il faut arriver à *voir* avec une certaine perspective. Or, la seconde où le processus d'une mise à distance avec un sujet ou un objet s'opère, il se retrouve confronté aux défis de la représentation. Par rapport à l'expérience littéraire, la science-fiction, malgré sa folie, peut apporter un peu de lucidité à cet exercice de représentation, et ce, grâce au recours à l'imaginaire pour mieux en circonscrire les limites ou encore les faire exploser. Cet apport est d'autant plus appréciable si l'on est face à une question complexe où est impliquée la question de la représentation dans la nature même d'un objet étudié⁴.

4 Dont toutes les questions relatives à la transcendance semblent imprégnées, le lecteur trouvera sa curiosité assouvie par rapport à cette question de la représentation vis-à-vis l'inscription de la transcendance au début du chapitre 3, problématique déclinée à travers le prisme de la modernité ou du mysticisme.

Il n'y a pas d'innocence à juxtaposer, dans le même raisonnement, ces deux *genres*. Même les thèses comparatistes les plus éclatées portant sur l'altérité et la différence ne peuvent se désolidariser du concept d'*universel*, appareil constitutif de l'école d'analyse comparatiste. Le cœur de l'expérience humaine envers le langage et les récits, la constitution de l'expérience de civilisation sont pénétrées du rapport de ce même humain avec la transcendance. C'est du moins la prémisse à partir de laquelle s'est construite cette recherche, l'autre prémisse consistant à considérer que la science-fiction ou du moins ses grands récits (par exemple ceux de Stephenson, Asimov, Dick, Lem, Gibson) tentent également d'illustrer, de démonter l'articulation de ce même rapport entre l'homme et ces mêmes expériences de civilisation. On pourrait alléguer au su de ces prémisses, que ce pourrait être le but de toute littérature, mais aucun autre *genre* n'a dans ses dispositifs la bride aussi relâchée, tant de libertés dans le choix des sentiers à parcourir, pour sonder l'économie humaine de la transcendance. Alors que d'autres récits ont la capacité d'en faire fi, la science-fiction s'est nourrie des crises qu'a traversées la science, que les enjeux de celle-ci soient internes ou externes. Par ailleurs, l'institutionnalisation de la science dans la dominance de son paradigme technique et laïque fait de la science-fiction, qui tente d'en réfléchir et comprendre les conséquences, une bonne matrice pour que, justement, les dispositifs civilisationnels qui y sont rattachés soient un peu plus visibles, ou du moins, que les traces de ceux-ci le soient un peu plus. Traces que d'ordinaire les études littéraires ou philosophiques cherchent à dégager.

Cette quête des traces se passe en science-fiction par une forme d'extrapolation, la fiction devenant une forme de *moulage* des empreintes laissées par les dispositifs civilisationnels, culturels ou spirituels de la *mécanique humaine*. Inventer un monde incroyable et des protagonistes tout aussi extravagants aux prises avec des enjeux cohérents par rapport à cette création en dit aussi long sur la réalité et les enjeux *réels* du monde à partir duquel ce récit a pu être rêvé, qu'une étude sur ce monde-même à partir de ses artefacts, qui ne sont, après un traitement intellectualisé, que des représentations, des fictions eux aussi. Comme le dit Ian Hacking : *Il est important de faire la distinction entre la construction des idées et la représentation qu'en ont les gens*⁵. Et il semble que malgré toute leur science, Tournier, Sartre et Foucault soient tombés dans ce piège. Dans la lignée de cette distinction, toute question herméneutique peut être ravivée à l'égard des récits, sur la différence entre ce qui est inscrit et ce qui est écrit, sur ce qui est lu et interprété. La signification de ce rappel est d'insister sur la particularité des humains de vivre leur contemporanéité en étant les acteurs de « grands » récits sans savoir où se situe la frontière de ceux-ci, où ils s'achèvent, où ils commencent. Chaque découverte éclaire un peu plus, sur la nature de l'illusion dans laquelle la civilisation humaine est embrouillée, sans pourtant révéler sous la lumière du jour la nature et les confins exacts de la toile. Un ensemble d'histoires compose donc le bagage officiel et officieux que se transmettent les hommes, mais la signification même de chaque parcelle de ce legs et leurs rôles dans l'ensemble est dur à interpréter, d'autant

5 Philosophe des sciences et du langage, titulaire de la chaire de philosophie du Collège de France, Compagnon de l'Ordre du Canada. Cité dans Gaétane Chapelle, *Le Moi*, Paris, Science Humaine, 2004, p.159.

plus que même les éminences se fourvoient, comme on le constate dans leur jugement sur la science-fiction.

Dans cette perspective du legs, la question des mythes occidentaux populaires et de leurs significations est elle-même impossible à résoudre. Leur connaissance affecte-t-elle d'une manière ou l'autre celui qui en est le dépositaire, ou bien leur impact s'est déjà manifesté dans l'Histoire et ce que l'on transmet de ces mythes ne sont que des agrégats? Ainsi, est-ce possible de réfléchir par le moyen d'une fiction réaliste, les états, les enjeux de préoccupations actuelles? Ou doit-on au contraire s'écarter le plus possible des contraintes du réel, dans le but de réaliser par l'écrit, des tensions propres à communiquer l'essence de ce que l'on doit transmettre, même s'il y a confusion sur les signes? Dans cette perspective, toute problématique inscrite s'apparente à un *noeud gordien* d'où il serait impossible de démêler la matière du sujet et de la forme privilégiée pour le réfléchir. Ce n'est qu'en tranchant, en effectuant un choix, que l'on part à la conquête d'une explication, mais ce geste a opéré une scission d'avec toutes les autres avenues existantes, et pourtant sans ce choix, on est contenu dans l'immobilisme de la complexité du noeud. Et c'est ce que fait la science-fiction: constamment puiser dans cette réserve de mythes, les réactualiser, quitte à les pervertir de temps en temps.

La finalité de l'ensemble des propositions émises jusqu'ici consiste à démontrer, à exemplifier le caractère mélangé du réel et de la pertinence de chercher à représenter ce caractère dans la fiction, dispositif dont la science-fiction est championne. Au départ, il

existe des problèmes, des énigmes parfois, des expériences et des faits. La figure du *noeud gordien*, bien que caricaturale, sert à bien illustrer comment l'ère actuelle sépare la réalité en différentes composantes : ce qui est propre au domaine scientifique, ce qui est propre au sacré ou au religieux et ce qui appartient plutôt au laïque auquel s'intègre le culturel et le politique. Bien que l'on puisse fragmenter ce noeud à l'infini, cette généralisation permet de voir certaines facettes de la réalité tantôt sous la couleur, de l'une ou de l'autre, avec ici et là des zones mélangées, multicolores ou grises, et tantôt, des zones plus contrastées, plus franches. De plus, cette fragmentation du réel possède ses représentants analytiques: ces experts qui tentent de voir, d'expliquer, de résoudre le noeud, chacun selon la perspective de leur grille d'analyse, de leur lorgnette ou de leur microscope. La science-fiction, en représentant ce processus à l'intérieur de ses récits, crée une mise en scène où il est possible de voir cette fragmentation des points de vue sur le réel avec plus de recul, à caricaturer cette habitude à vouloir tout catégoriser, classer et comprendre.

Face à l'indescriptible représentation du noeud, du monde, une fiction réaliste tend à reproduire un *monde probable* comme cadre de l'intrigue de ce qui doit se transmettre au lecteur. Les études littéraires ont d'ailleurs insisté sur leur propre essence en tant que «fiction construite» et par extension, reconnaissent que l'Histoire, les arts, les sciences, la philosophie, la religion, la politique et les règles économiques sont toutes, à leurs manières propres, également des fictions. La science-fiction procède de la même logique de transmission par l'intrigue qu'une fiction romanesque plus classique, mais si son

cadre se situe aux limites de ce que l'on considère comme possible, peut-elle, du même coup, dire autre chose, échapper à certaines contraintes?

Le monde dans lequel nous vivons est celui du probable, pourtant son *maintenant* n'est qu'un instantané par rapport à l'éternité qu'aura duré l'existence humaine. Ce *maintenant probable* n'est que la plus infime des fractions comparé à ce que nous aurions pu être comme possibilité des innombrables passés qui nous composent.

Car les vérités qui ont encore besoin d'être établies [...], sont de deux sortes, les unes ne sont connues que confusément et imparfaitement, et les autres ne sont point connues du tout. Pour les premières, il faut employer la méthode de la certitude ou l'art de démontrer, les autres ont besoin de l'art d'inventer.⁶

Et c'est à cette mission que semble se vouer la science-fiction : départager ces deux types de vérités, démontrer les failles des représentations dans l'usage des premières par l'expression de l'invention des secondes. Par ses projections dans l'imaginaire, la science-fiction tente d'illustrer l'ensemble des potentiels futurs possibles, et fait apparaître notre « maintenant » comme une plus minuscule partie encore, par rapport à ce qu'attend la résolution de notre potentiel. Autant dire que la complexité apparente actuelle du noeud n'est rien, si l'on s'imagine l'ensemble de sa trame dans le cadre temporel d'une très longue durée. Autrement dit, si le monde semble complexe, et que

⁶ G. W. LEIBNIZ, *Discours touchant la méthode de la certitude et de l'art d'inventer* « Pour en finir avec les disputes et pour faire en peu de temps de grands progrès », dans *Die philosophischen schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, éd. de C. I. Gerhardt, Berlin, Weidmannasche Buchhandlung, 1885, réimp: Hildesheim, Éditions Georg Olms, 1965, p.183.

l'on ne se réfère qu'à ce si mince échantillon que constitue le présent (tel que semble le considérer la méthode propre aux sciences ou aux études littéraires), qu'en est-il de son enchevêtrement dans l'infini? Pourtant, les institutions, le savoir se construisent autour de ce *maintenant* : le *probable* ; parce que là demeure la seule condition, dimension décelable jusqu'ici. Ce qui est su jusqu'ici, est-ce là le miroir de la condition humaine? Certainement pas, puisque évalué sous l'angle d'une histoire plus longue, ce *maintenant* n'est que la cristallisation d'un *possible* figé dans le temps, sans égard à ce qui l'a fait passer du domaine du rêve au domaine du réel, et sans encore d'idée de ce qui sera le réel des rêves contenus dans ce *maintenant*. La nature de l'Être ne saurait en aucun cas être figée dans une seule des modalités qui puissent l'exprimer, si par essence, elle est multiple. Ce qui permet aussi de parier sur l'opposé : penser qu'un recul plus large puisse permettre de deviner des schémas, des motifs ou un peu plus de simplicité dans l'agencement des fils à plus grande échelle, mais rien n'est moins certain... Cette différence de vision dans les possibilités permet aussi d'envisager la complexité du noeud avec différentes valeurs, car peut-être que ce qui apparaît comme un fouillis en est effectivement un, mais peut-être n'a-t-il pas plus d'importance que la distance à partir de laquelle on le contemple. C'est à ce type de présupposé que l'on doit faire référence quand on discute la manière dont la science-fiction *extrapole*. Pour confondre Tournier, il semble que les considérations propres à cet éclatement que contient la science-fiction et sa manière de repousser barrières et perspectives, soient une matrice fertile, et certainement pas un *avorton minable*.

Prétendre connaître le passé autrement qu'avec le présent, notre seul moyen de sentir, constitue donc un leurre, et penser comprendre le présent, en imaginant l'avenir, se révèle un exercice tout aussi fugace. Cependant, considérer que ce qui peut être vu, perçu, compris, est réel ou est effectivement ce qui paraît, pour la simple et bonne raison que son apparition a lieu dans la dimension perceptible de l'univers *probable*, constitue un piège tout aussi dangereux, mais plus courant. Si l'Être doit parcourir l'espace-temps nécessaire pour se réaliser, aucun moment antérieur à sa résolution ne peut prétendre incarner l'unité de son intégrité, or *Dune*, de Frank Herbert, articule l'essentiel de l'intrigue de son récit sur la question de la prescience et des écueil qu'elle constitue, dans les interstices de ce questionnement sur les modalités de l'être, une figure d'un rapport à l'absolu qu'il teinte de limite.

C'est pourquoi un récit de science-fiction, en étant hautement fantaisiste dans l'élaboration des mondes « possibles », fait preuve d'humilité en reconnaissant *de facto* son incapacité à traduire, à inscrire ses préoccupations. En tendant, par un effort d'imagination désespéré, un fil par lequel réfléchir différemment, dans un autre « monde possible », des enjeux *probables* du monde actuel, le récit arrive à communiquer ce qu'il voulait transmettre: une vision, une résolution ou une question sur le noeud gordien du monde, de l'existence, des modalités du réel ou de l'être humain. Mais cette construction ne se fait pas par la fragmentation du noeud, de la complexité du monde en ses différentes parties séparables ou encore par des éléments d'analyse, des discours

différenciés, mais en se servant de l'image-même, mélangée, de microcosmes ou macrocosmes du noeud, sans différenciation, pour créer un nouveau miroir par lequel le noeud, le monde puisse se regarder *autrement*. On remarquera donc, dans la représentation en science-fiction, et même dans sa représentation de la représentation, cet usage immodéré des différents types de discours (scientifiques, politiques philosophiques, etc.), agencés et mélangés afin d'élaborer de nouveaux modes de pensées, d'idées, ou encore pour trancher le noeud en vertu de valeurs originales.

Science-fiction et science

Si la partie précédente a tenté d'expliquer la valeur de la science-fiction en ce qui a trait à la représentation, au littéraire, cette partie milite pour une même ouverture afin d'envisager ce que la science-fiction peut donner comme possibilité dans la compréhension du rôle de la science dans les modalités de l'être humain, et des conséquences sur la gestion de la transcendance qui en découlent.

On constate de plus en plus la suprématie du savoir technique, de l'intelligentsia technocratique, de la subordination politique de l'être humain aux diktats des mandarins de la science. La production de connaissances a atteint un niveau pharamineux et son incidence, dans son développement appliqué, dans l'ingénierie l'est tout autant. Mais l'homme a-t-il mûri pour autant, a-t-il augmenté son génie de la gestion des connaissances à mesure qu'il relevait le niveau de celles-ci? *L'un des traits caractéristiques de la condition humaine est de placer les hommes devant des problèmes*

*trop lourds pour eux, sans qu'ils puissent décider de ne pas y toucher en raison de leur poids*⁷.

L'évolution historique du système de compréhension de la mécanique de l'univers, de Descartes à Hawking, contient un élément symptomatique impressionnant sur le fonctionnement de la science. Au coeur des principes déterministes sur lesquels elle se fonde, se cachent des conséquences d'indéterminisme, de non-linéarité, de complexité, de chaos. Si les explications issues du réductionnisme fonctionnent, c'est grâce aux propriétés de linéarité et à la localité. La linéarité est le propre d'un système dont le tout est égal à la somme des parties, on peut donc décomposer un phénomène en plusieurs facettes, résoudre les problèmes et régenter ses composantes pour le comprendre dans sa globalité. La localité régit les interactions entre les corps, où, bien qu'il existe un potentiel d'influence par les objets environnants, l'effet est minime en partie grâce à l'inertie et aussi, tout comme les relations à longues échelles, contrecarrées par des forces fondamentales plus puissantes qui s'appliquent dans l'entourage proche de l'objet en question. Les propriétés de localité et de linéarité constituent les bases de systèmes reliant les causes aux effets. Les conditions initiales de l'univers ont généré (par hasard ou par volonté...) des situations précises où l'intensité des forces de la nature a pu prendre certaines constantes propres à organiser une certaine indépendance des différentes échelles, de *réalités locales* le constituant. Ainsi, dans la mesure où elles sont accessibles à l'investigation, ces réalités pourront être définies selon une approche

⁷ Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris, Éditions Mille Et Une Nuits, 2000, p.43. Les références à Sloterdijk dans le texte auront toujours pour but de rappeler ce dilemme.

relativement classique. Cependant, l'univers a su démontrer qu'il n'était justement pas *démontrable* dans sa totalité puisque sa structure (par exemple la théorie des cordes, la mécanique quantique) impliquait un tout supérieur à la somme de ses parties, indéterminé et non linéaire, mais qui sait organiser la matière entre autres, dans des réalités locales observables. Jusqu'ici les apports de Kurt Gödel et son théorème d'incomplétude, de Henri Poincaré et de l'imprévisibilité, d'Einstein et de la relativité, de la mécanique quantique et ses propositions déroutantes: de Heisenberg et son principe d'incertitude, au *chat de Schrödinger* et à la théorie unificatrice des *supercordes* ouvrent la voie à la nécessité de remettre même le regard scientifique en question dans ses sphères plus classiques tant elles laissent place à l'indétermination et au chaos et s'ouvrent sur les théories de la complexité. Quand la nature commence à organiser la matière à un niveau supplémentaire que la dimension atomique, une tout autre échelle de règles, de forces qui vont la diriger dans l'élaboration de sa complexité se dévoile. La qualité de la science-fiction réside non seulement dans le fait qu'elle produit des récits à même de vulgariser de telles conceptions, qu'elle invente des mondes, des modalités inspirant les scientifiques à rêver à de nouvelles possibilités. De plus, la science fait apparaître de nouveaux processus transcendants pour comprendre le réel; ceux-ci, en changeant la perception de l'homme de son univers et de lui-même, le forcent à revoir son rapport à la transcendance du même coup. Ainsi, la science-fiction devient l'avant-garde des chocs spirituels qu'engendrent les révolutions scientifiques.

L'enjeu d'un tel sommaire sur les sciences n'est pas de participer à une vision dualiste des sciences entre réductionnisme-positivisme et constructivisme, mais de percevoir les implications de telles conceptions. Pour reprendre encore l'axiome de Ian Hacking : *Il est important de faire la distinction entre la construction des idées et la représentation qu'en ont les gens*⁸, même si un penseur⁹ a la connaissance, voire la reconnaissance pour distinguer avec autorité les particularismes des deux approches, leurs avantages distinctifs et les meilleurs cas pour les mettre en pratique. L'évidence que les autorités, les usagers ou les publics, qu'ils soient institutionnels, traditionnels, politiques ou informels, jouissent de la même capacité d'établir les mêmes nuances reste à démontrer. S'il y a consensus à projeter la science comme un outil prometteur, comme partenaire du progressisme, de quelle science s'agit-il? De celle dont on peut contrôler les expérimentations? Ou de celle dont les questions peuvent mettre en danger l'ordre existant? En mettant en scène ce processus, la science-fiction oblige à reconsidérer toute position sociale cristallisée à l'égard des sciences, de la technologie, de la technocratie et finalement de la politique qui l'accompagne.

Adhérer à une vision constructiviste (sans pour autant rejeter les postulats du positivisme) consiste à avaliser une vision du fonctionnement de la nature comme d'un ensemble de systèmes en interactions complexes et à tendances chaotiques. Il est donc

⁸ Voir la page 15 dans la section *Science-fiction et fiction*.

⁹ On préfère ici l'utilisation de ce terme dans le présent cas, pour éviter un malentendu lié à la redondance du mot *science*.

pratiquement impossible pour un de ses éléments d'avoir accès à la compréhension du système ou de ses systèmes. L'être humain pour y parvenir devrait déjà posséder l'ensemble des données relatives au monde et continuellement les traiter en rétroaction pour mettre sa vision à jour. Les branches des sciences de l'apprentissage démontrent au contraire que la compréhension passe par l'élaboration de liens entre les diverses expériences de la réalité. Si celle-ci est trop compliquée pour être saisie, c'est qu'elle est inventée, construite sur une conception de relations causales pour appréhender une forme logique du monde et faire des rapports entre les choses. Pour reprendre la pensée de Wittgenstein¹⁰, la relation entre le langage (un système logique pour se le figurer) et le monde relève de la représentation, de l'imagination et la vérité comme une correspondance entre ce qui est pensé et observé. Autrement dit, l'humain invente un nouveau système abstrait sur le système plus vaste et complexe dont il ne voit que certains faits, il établit des liens entre ces faits et comme cette opération se déroule dans un environnement dont il a déterminé les axiomes logiques (que l'on pense aux prédicats de la démarche scientifique comme *l'objectivité*, la présence de *données opératoires*, de la nécessité *d'invariance* ou de *répétabilité* et de la *cohérence*), ses observations sont toujours autoprédicatives. Elles ne témoignent pas de la réelle relation entre deux éléments, mais confirment le raisonnement qui les a imaginés, générant une manière de voir telle qu'il se les représente. Pour cette raison, les constructivistes ne voient pas une science qui *découvre*, mais une science qui *invente*. Ainsi, derrière la façade objective des sciences peut se cacher une volonté qui, elle, n'agit pas dans les valeurs de la

10 Wittgenstein. *Tractatus logica-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993, p.101 & 105. Peu importe l'édition, le lecteur trouvera les propositions de Wittgenstein aux points: 6.126 et 6.341.

science, mais pour les siennes propres. La science-fiction par son rôle critique cherche à soulever le voile et incite à comprendre ce qui se cache derrière les rideaux.

Si cette définition de la science, probablement bientôt *dépassée*¹¹ d'ailleurs, est communiquée et partagée dans les cercles férus d'épistémologie et de méthodologie, sa propagation tarde à franchir les couches, les interstices du savoir, des cercles les plus scolarisés aux publics généraux les plus larges. Ainsi, les prérogatives immanentes des pratiques scientifiques dites positivistes peuvent se passer d'une remise en question puisqu'elles continuent de générer un haut rendement d'innovations et d'applications de leurs découvertes. Tant qu'ils ont la mainmise sur l'institutionnalisation des savoirs et leurs diffusions, les présumés réductionnistes, assis dans leurs forces théoriques basées sur la cohésion interne et la simplicité des suppositions fondamentales les constituant, composent une vision largement plébiscitée de ce que doit être la science et par extension, du rapport beaucoup moins fertile qu'elle peut avoir avec la transcendance qu'une telle conception entraîne. La science-fiction n'est pas un arbitre entre positivisme et réductionnisme, et même si elle n'est pas nécessairement considérée, elle n'en demeure pas moins un forum et une vitrine entre les divers interstices du savoir, du large public aux acteurs des sciences les plus pointues. Sa classe à part permet de l'envisager comme une espace critique, non seulement sur la science comme telle, mais sur son interaction avec l'intelligentsia technocratique, politique,

¹¹ Dans le sens où en science, comme en art, il existe des avant-gardes qui travaillent à partir de théories beaucoup plus innovatrices et révolutionnaires, mais qui n'ont pas encore d'écho dans un public plus large. Cependant, comme la science-fiction a sont lot d'auteurs dont le travail et la formation sont justement du domaine de la recherche scientifique, ce sont souvent eux qui popularisent des théories encore peu vulgarisées.

économique ou religieuse. La pression trop lourde des problèmes de la condition humaine, dont parle Sloterdijk, est le fer de lance des avancées scientifiques, la science-fiction permet d'objectiver cette science et de voir que la somme des connaissances produites et des techniques qu'elles permettent dépasse l'entendement et la sagesse pour en faire bon usage. Ainsi, en plus des problèmes trop lourds dont elle doit s'occuper, l'espèce humaine doit jongler avec l'éthique des techniques, des outils qu'elle invente pour tenter de résoudre lesdits problèmes, sans pour autant en connaître assez sur sa nature, pour baliser correctement cette éthique. La perspective de la science-fiction permet de découvrir que la science ne peut se suffire à elle-même, elle doit littéralement recourir à une transcendance autre pour être dirigée, gérée pour le bénéfice des hommes. La science-fiction est donc, entre autres, un outil pour réfléchir à l'économie de la science versus la société et elle permet d'opérer une riche exploration sur les autres discours: la religion, la politique, la philosophie, la littérature, etc., ce que la prochaine partie propose d'envisager.

Ascendance de la science

Malgré la désacralisation des sociétés libérales, il existe, du moins en Occident, une vénérable tradition de définition de l'humain comme d'un être incomplet, cette caractéristique agissant par ailleurs comme un ciment dans divers remparts idéologiques, philosophiques et religieux. Pour le marxisme, l'homme est aliéné dans l'économie de marché et doit instaurer la dictature du prolétariat pour s'épanouir. Pour la psychanalyse, il peut souffrir de plusieurs névroses et n'est pas maître de lui-même, et le recours à

l'analyse peut lui permettre de retrouver un certain ascendant. Cette référence à l'incomplétude semble ontologique, un des espoirs de la science est de donner à l'homme le fragment manquant (dans ce cas-ci, la connaissance) et du même coup, de le débarrasser de la superstition et lui redonner une souveraineté à l'égard des idéologies. Si l'on veut chercher des traces de la transcendance dans la science-fiction, il convient de voir d'abord avec quels genres de liens sont tissés les rapports entre la science et le sacré, et d'une économie de la transcendance que ces liens induisent. Liens, que la science-fiction cherche à explorer, à percer, pour en démystifier les arcanes. C'est à ce point précis, à *la recherche du temple* que cette étude propose de faire un peu d'histoire...

La Genèse présente l'homme comme un golem, une sculpture de poussières à laquelle Dieu donne une âme par insufflation, l'homme est donc a priori une chose terrestre inanimée (qui n'a pas d'âme, de souffle divin), à qui la vie est donnée a posteriori (au contraire des arbres, des bêtes qui se contentent d'être tout simplement créés) par un apport de particules, d'éther divin. La narration continue avec *l'arbre de la connaissance du bien et du mal*¹² qui peut pallier à l'innocence du premier couple en apportant quelque chose de plus. Au passage, notons que même la mesquinerie propre au péché originel a besoin d'un support extérieur à l'homme, d'abord le *serpent*, ensuite *Ève*.

12 C'est la traduction française la plus courante dans la plupart des éditions de la Bible, par contre, dans celle de Chouraqui, il est plutôt question de *l'arbre du bon et du mauvais connaître*, et ce même *connaître* signifiant à la fois, une réalisation, un savoir et un état. L'actualisation de cet ancien sens permet d'entrevoir une dimension de la crise plus près de la gestion du savoir et de l'état de raison, que d'une signification simplement morale. Dans la nouvelle traduction de la Bible (Bayard et Médiaspaul, Paris, Montréal, 2001), on abonde dans le même sens avec *Ne mange pas de l'arbre de l'expérience du bon et du mauvais* (Gen 2,17) et *Vous aurez l'expérience du bon et du mauvais* (Gen 3, 5).

Chassé du paradis, parce que privé du regard de Dieu, le couple et ses descendants mèneront une existence austère puis s'adapteront à la dureté de *l'hors-éden*. L'expérience d'une nouvelle alliance avec le peuple juif suit encore son cours, mais sur un de ses dérivés, s'est réactualisé, pour une durée de plus de deux millénaires, le concept de l'homme comme l'expression d'un manque. La venue du Christ sur Terre et sa résurrection universalise la portée salutaire de l'alliance et permet de vaincre la mort, le mal. Par la grâce de Jésus, Dieu sauve. La venue du Christ apparaît donc comme un intermédiaire, un pont ou un médium pour permettre à l'homme de vivre. De vivre à la fois sa vie spirituelle après sa mort, ou de vivre sa vie matérielle avant sa mort, en la rendant supportable par l'espérance, et en réitérant par sa foi en Christ, mais principalement sa foi en l'Église, legs matériel fondé sur la pierre angulaire spirituelle d'une transmission des pouvoirs entre Dieu et ses apôtres. Les effets d'une telle opération sont multiples, mais deux méritent de retenir particulièrement l'attention. La nouveauté du concept de *Ciel*, qui fonde une nouvelle réalité sociale assise sur la dualité Terre-Cieux, et la multiplication des intermédiaires entre Dieu et les hommes. Ainsi, ce n'est pas Dieu lui-même qui vient sur terre, mais une des manifestations de l'une de ses *incarnations*, qui s'insère dans un projet de développement historique lié à la mort de chacun et à la fin des temps de tous, qui requiert notre participation *via* son institution spiritualo-temporelle. L'homme a besoin du prêtre, qui intercède par le biais de l'église (quoique tous les saints, les anges et Marie puissent parfois court-circuiter le processus), qui passe par l'expérience de Christ, pour se rendre à Dieu. La conclusion de ce parcours, c'est que dans la perspective de cette histoire, qui servira de fondement (voir

ede moteur) aux futurs développements civilisationnels, l'homme est pour le moins incomplet, il a ce besoin d'un salut.

Toujours dans la même veine d'une histoire de l'émancipation de l'incomplétude, l'humanisme reprendra le flambeau, l'étiquette du salut, en proposant un modèle fondé sur la domestication de l'homme. Sur ce projet, la science-fiction jette un éclairage novateur, mais il faut d'abord laisser le récit se dérouler pour voir de quelle manière elle le fait... En dehors de l'obscurantisme qui muselle l'homme dans des conditions d'insalubrités spirituelles et temporelles, par ses guerres de religions et ses *Saint-Barthélémy*, il faut trouver une voie pour mater sa bestialité. Entre-temps, la Réforme a simplifié le rapport d'intermédialité entre Dieu et les hommes, il est désormais possible de faire fi des intermédiaires, des représentants aux doubles ascendants temporels et spirituels. Ce changement cristallise le caractère immanent de l'expérience, la Bible devient un livre au contenu toujours sacré, mais qui acquiert plus de matérialité et d'envergure terrestre, tant dans son caractère d'objet, que dans le rapport de lecture. En contrepartie, l'expérience religieuse devient quelque chose d'intime qui appartient au sujet et qui se situe dans une sphère d'inviolabilité des desseins des volontés divines. Cette abnégation de la compréhension des prérogatives célestes accentue le sentiment *que les voies du seigneur sont impénétrables*. Les conséquences de ce clivage dans cette gestion réformée de la religion modélise le rapport entre la transcendance et l'immanence dans le développement de la modernité. En d'autres mots, en faisant de la conscience de l'homme une nouvelle médialité dans son rapport avec le divin, la

Réforme a réifié le monde (et a rendu de facto plus facile la poursuite de la laïcisation), l'a désacralisé, et a ainsi inventé cette transcendance que l'on définit couramment comme moderne. Pour le *Petit Robert*, la transcendance se définit par le *caractère de ce qui est transcendant*. Ce qui est transcendant, ce qui *dépasse un ordre de réalités déterminé*, ce qui *ne résulte pas du jeu naturel d'une certaine classe d'êtres ou d'actions, mais suppose l'intervention d'un principe supérieur à celui-ci*. Le *Robert Étymologique du français* souligne que l'origine du mot vient de *transcendere*, c'est à dire: *passer par dessus*, formé du préfixe *trans* : *par delà, au-delà de* et de *ascendere* : *monter* ; issu de *gravir* et *scander*, par allusion au mouvement du pied qu'on levait et baissait pour marquer la mesure, mouvement du pied, originaire à son tour de *scala* : *échelle*¹³. Cette mise au point étymologique démontre comment le mot *transcendance* est aujourd'hui un terme fourre-tout, qui donne l'impression d'en avoir maîtrisé le principe. La suite de cette histoire de l'incomplétude essaie d'illustrer comment on en est arrivé à cet état dans l'ère moderne et ainsi comprendre un peu mieux, plus tard, la manière dont la science-fiction traite de la question de la transcendance et comment *Dune* le fait en particulier.

À partir des Lumières, l'évangélisation de l'espèce se distingua désormais de sa domestication, un projet faisant appel à des principes, des idéaux supérieurs, pour hisser l'homme de son borbier, son comportement sauvage, vers un niveau *d'humanitas*

13 Famille d'une racine indo-européenne SKAND *monter*, le plus surprenant est la prescience des grecs à l'égard du mot en question : SKANDALON: «obstacle pour faire tomber», «piège placé sur le chemin», comme si les difficultés propres à la transcendance avaient déjà été prévues...

imprégné d'universel vers le haut de *l'échelle*. Parcours qui prenait désormais une tournure culturelle et politique, assumée par le projet humaniste. Cependant, ce projet d'éducation reprenait le sillon d'une définition de l'homme marqué par le manque, l'incomplétude, ce qui n'est pas sans impact dans sa gestion de la transcendance.

Quelle est la force du lien entre la constitution biologique de l'homme et le sens de l'expérience de la *nature humaine* incomplète, ou autrement dit: quelles chaînes de causalités relient les modalités de la condition humaine et sa quête de transcendance à sa condition physique immanente? Si la science-fiction s'interroge sur cette question, la science, elle, est l'outil actuel, le dispositif le plus sophistiqué pour avancer des points de vue dans une approche rhétorique sur cette question, mais d'abord, il faut expliquer comment elle procède, pour justement ne pas se leurrer dans le théâtre de sa représentation. Ce n'est qu'à la lumière de ces nuances que l'on pourra mieux établir le dialogue critique entre science-fiction et science, à travers le prisme de l'histoire de l'incomplétude, ce qui permet également de révéler l'intrication actuelle du politique et des systèmes de croyances, que la science-fiction réfléchit également.

Épistémologie et méthode scientifique

Dans la plus pure tradition d'une recherche immanente, la relation entre les fondements de l'approche scientifique et l'objet de recherche proprement dit n'a pas à être discutée (en dehors des options méthodologiques à certains carrefours du processus, il est vrai), mais l'essentiel de la valeur (la véracité ou validité de la recherche et de ses conclusions)

du travail ne se situe pas dans la réflexion, mais sur la rigueur de la praxis, sur son respect éthique pragmatique, son adhérence au code théorique et pratique d'une discipline donnée. À l'intérieur d'une telle quête, le rapport entre une transcendance et l'immanence est passablement simple. La transcendance, dans une échelle scientifique, concerne le champ théorique, les écrits, l'esprit d'une science, une abstraction, en d'autres mots, par laquelle le chercheur peut se donner une prise sur le réel, un ascendant sur les faits, et procéder, par l'entremise des sens, à l'investigation pour produire un nouvel apport, qu'il soit concret, abstrait, ou théorique (parfois contradictoire, parfois tautologique), mais acquis par l'expérience¹⁴ d'un terrain, le *réel*, qu'il soit simulé en laboratoire ou non. C'est la démonstration empirique, donc *immanente* qui constitue la pierre angulaire ou d'assise sur laquelle une construction scientifique peut se fonder. Dans l'énoncé d'un rapport *simple* dans la science entre immanence et transcendance, il faut entendre par cette épithète qu'il existe un dispositif pour en gérer le rapport, de manière à éviter de se retrouver dans une impasse : est transcendantale, la théorie qui sert de support à la compréhension, à la connaissance, à l'édification de la *science*, mais cet *esprit de la science* peut s'incarner, à la lumière d'une expérience terrestre, par le biais d'une expérimentation concrète, immanente donc. L'esprit du premier article des *tables de la loi scientifique* ressemblerait probablement à ceci : *vous pouvez prendre la liberté de rêver aux théories les plus folles, menacer de les faire chavirer, si vous n'arrivez pas à nous convaincre de la véracité de vos vues (peu importe leur valeur) par*

14 Par expérience on n'entend pas ici l'expérience de laboratoire, mais l'expérience au sens large, la recherche aussi bien quantitative que qualitative, mais qui repose néanmoins sur une expérience, un rapport avec le réel, traité par la suite en tant que données pour produire du sens.

*une démonstration concrète, immanente pouvant faire consensus, vos réflexions n'auront pas plus de véracités à nos yeux que les superstitions que nous avons déjà fait tomber*¹⁵.

La transcendance dans une telle optique peut s'*immanentaliser* du moment que l'on utilise le bon instrument. Par exemple, si l'on prend l'abstraite théorie de la relativité générale d'Einstein et du rôle de la gravitation dans celle-ci, on est en face d'une création spirituelle, exprimée par un langage humain et mathématique. L'expédition d'Eddington à Sobral pour étudier le ciel lors de l'éclipse du 29 mai 1919 a donné corps et temporalité à la théorie en confirmant, par la cueillette de données, d'observations bien empiriques, qu'en effet, le poids gravifique du soleil courbait l'espace-temps et influençait le parcours de la lumière issue d'étoiles lointaines. C'est ainsi qu'elle a immanentalisé une projection, qui était tout à fait transcendente au départ. La science permet d'opérationnaliser une création, une relation spirituelle en un produit communicable. Elle traduit dans un langage universel et de fragments reconstitués d'immanence, des résultats tangibles, dont les observateurs n'ont qu'à faire l'expérience, pour se convaincre de l'existence de cet ordre de réalité supérieur et bien vivant que constitue la théorie. L'ensemble de ces constats peut sembler banal, ce qui l'est moins, c'est l'enchevêtrement, l'alambic des relations entre l'abstraction et l'expérience qui se sont sans cesse renvoyé l'ascenseur pour assurer la pérennité de

¹⁵ Cette citation inventée a pour but de mettre en lumière le fonctionnement de la science en tant que construction d'une communauté de scientifiques. Les définitions de la science étant plurielles, cette façon de mettre en lumière le fonctionnement des sciences permettait d'éviter les généralisations ou les problèmes des définitions trop spécifiques.

l'institutionnalisation de l'approche scientifique. Pour que les savoirs se transmettent, il faut tenir pour acquis un amalgame de dispositifs, pas toujours évidents, portant sur l'acte même de la communication au sein d'une culture. La pensée, et par extension la croissance d'une démarche scientifique, est impossible sans l'a priori d'une civilisation qui en accouche, mais la civilisation elle-même, sur quoi se fonde-t-elle? Quel est le liant qui permet le *vivre ensemble* (quoique qu'il puisse amener à un : *les uns contre les autres*). L'idée maîtresse ici n'est pas de tamiser l'histoire philosophique, théologique ou anthropologique pour résoudre le dilemme d'une ontologie propre à l'homme, mais simplement de constater que si la science est subordonnée dans sa genèse à l'épopée de la gestion de la transcendance par l'homme (ou encore peut-être de l'homme par la transcendance), elle a traversé avec succès sa crise d'adolescence d'où elle a pu se séparer de ses géniteurs. Ce schisme, pour reprendre un langage religieux, la désolidarise des questionnements existentiels. Or, sa validité à l'échelle empirique et d'évolution technique, en fait la pierre angulaire et d'assise sur laquelle la civilisation tranche ses décisions et fonde son droit. Elle devient en quelque sorte l'oracle pour résoudre tout questionnement, parce qu'elle seule peut fournir des réponses précises, quantifiées. Cependant, la science peut être utilisée à des fins partisanses qui n'ont rien à voir avec sa valeur intrinsèque et les mobiles de ceux et celles qui cherchent à l'utiliser sont en fin de compte liés à des valeurs, des intérêts ou des ambitions. Tous ces mobiles abritent, d'une manière ou d'une autre, une relation particulière avec la transcendance. La science a su construire sa primauté sur les autres expériences de pensées (théologie, philosophie, littérature,) à mesure même qu'elle se constituait par les frontières qu'elle érigeait autour

d'elle, avec sa capacité de jeter un éclairage sur le monde, le réel et les faits, en proposant à l'homme de gagner de plus en plus d'ascendant sur ceux-ci, au contraire des autres modes de pensée qui ne jetaient de lumière que sur le monde des idées. Comme cette *transcendance* ne peut être travaillée par la science avec sa méthode, comme elle lui échappe et ne peut devenir un concept opératoire ou immanent, elle est reléguée au rang d'*au-delà*, tel que vu dans la parenthèse étymologique.

En résumé, la science a besoin d'une transcendance originelle pour s'établir puisqu'elle a besoin d'une communauté d'où peut germer la pensée, qui en met à jour la méthode puis la fait évoluer, mais elle peut faire abstraction du liant communautaire qui lui a permis de germer du moment où elle pousse avec assez de solidité. C'est justement en phase avec cet abandon que la science-fiction fait véritablement ses premières apparitions et remet en question la nature de cet abandon. En d'autres mots, la science-fiction postule qu'il ne faut pas être ébloui par le rayonnement des sciences et de ses qualités, si ses lumières nous aveuglent sur des processus sociaux, politiques et spirituels plus subtils et de leurs défauts. Comme la science ne peut s'objectiver elle-même dès qu'un rapport à la transcendance entre en ligne de cause, c'est à d'autres modes de pensées qu'il faut avoir recours, que ce soit pour comprendre les mobiles de la science, ou de ceux qui s'en servent.

Fiction: incomplétude hypothétique

Précédemment, il a été question de l'impact d'une vision de l'homme marqué par le manque, l'incomplétude et d'un regard entre la constitution biologique, l'ontologie primaire et les liens à faire à la gestion de la transcendance. Ce qui peut ressembler à une digression sur la science permet de boucler la réflexion sur une gestion de la transcendance, de répondre à la question posée plus tôt: *Quelle est la force du lien entre la constitution biologique de l'homme et le sens de l'expérience de la nature humaine incomplète ou autrement dit, quelles chaînes de causalités relient les modalités de la condition humaine et sa quête de transcendance à sa condition physique immanente?* À l'égard de cette problématique, la science-fiction, tout en ayant les deux pieds sur terre, respecte les postulats de la science, non pour s'y opposer, mais pour la réfléchir, et construit ses récits en fonction des réponses à cette question, la tête dans la nuages, de manière à voir mieux leurs conséquences.

Tout comme l'histoire de la Genèse, l'histoire que dresse la science permet de constater que l'homme vient au monde nu, vulnérable et incomplet et sans le support de sa tribu son existence est précaire, son extinction, imminente. Ce constat a des résonances tant sur le nouveau-né dans le monde actuel que dans une analogie sur l'espèce au plan collectif. Cette incomplétude a des échos, des incidences, par ailleurs autant sur un plan culturel :la nécessité à l'échelle collective et individuelle de devoir apprendre, de se faire transmettre les règles *d'usage du monde*, que des incidences physio-biologiques, parce

que l'homme tient davantage d'une néoténie dans sa nature que de l'expression d'une maturité en tant qu'espèce.

L'espèce la plus fascinante pour comprendre ce terme de *néoténie* est probablement l'axolotl¹⁶. Plus précisément de l'*Ambystoma Mexicanum*, un amphibien de la famille des salamandres des plateaux rocheux et régions montagneuses du Mexique. La larve de l'axolotl s'apparente à un têtard, mais contrairement aux autres espèces, la croissance reste fixée au stade juvénile et sa maturité demeure à un stade larvaire à l'intérieur duquel l'adulte a cependant la capacité de se reproduire, sans s'être pour autant transformé. L'injection d'iode dans leur environnement, l'augmentation de la température et d'une baisse du niveau d'eau, ou encore l'injection d'hormone thyroïdienne peut transformer ces embryons pubères en une réplique de la salamandre marbrée d'Amérique. Cependant, cet *adulte* continuera de produire une descendance de larves fixées dans un stade néoténique¹⁷. À l'instar des axolotls, l'homme serait aussi un primate figé dans une phase néoténique, c'est du moins ce que propose la théorie de

16 Si cette espèce étrange est en vogue pour créer des figures et des comparaisons avec les humains, il est intéressant d'en constater l'occurrence dans le recueil: Julio Cortázar, *Les armes secrètes*, Paris, Gallimard, 1963. Publié pour une première fois 1959, mais traduit et diffusé en 1963, soit l'année des premières éditions en série de *Dune*. Frank Herbert va s'inspirer des axolotls pour créer dans la suite de *Dune*, *Dune Messiah*, un peuple qui s'appelle les *Tleilaxus*. À l'aide des *axlotl tanks* et de cellules originales d'un humain, ils peuvent produire un *ghola*, une copie plus parfaite encore qu'un clone. Ils vivent dans un univers hybridant fanatisme religieux et la libéralisation la plus totale face à l'éthique scientifique. Leur monde est l'incarnation même des craintes des philosophes contemporains tels que Giorgio Agamben ou Peter Sloterdijk qui s'insurgent ou s'interrogent sur les dérives des technocraties et théocraties lentement émergentes depuis le 11 septembre 2001 (et avant) dans les démocraties, qu'il soit question de génétique ou de biométrie. Si cette problématique n'est pas directement l'objet de ce mémoire, c'est que celle de l'inscription de la transcendance la circonscrit et cette figure permet d'exemplifier avant la lettre, le caractère avant-gardiste et *méta-, multi-disciplinaire* de la science-fiction.

17 Néologisme inventé par le biologiste Kolmann en 1884: *aptitude que possède un organisme animal à se reproduire tout en conservant une structure larvaire ou immature*.

foetalisation de Bolk¹⁸ : d'abord, l'homme garderait toute sa vie les proportions cervicales propres aux foetus des primates hominidés (principalement du chimpanzé), c'est-à-dire un crâne sphérique, front bombé, face qui conserve son caractère juvénile au stade adulte plutôt qu'un museau saillant, manque de pilosité, articulation crânio-verticale sous le crâne dans l'axe d'une colonne vertébrale verticale (ce qui favorise une stature haute, droite et la marche sur deux pieds). Ce qui a permis une expansion du cerveau puisque les frontières crâniennes ont disparu, en même temps que les arrêtes saillantes qui les limitaient. Le destin de l'homme est dès lors le produit d'une délicate réciprocité entre ontogenèse et phylogenèse, où le propre d'évolution en temps qu'espèce est de ralentir la cadence des transformations morphologiques matures, pour essayer de rester fixé dans une strate de maximisation des potentiels qu'offre la condition juvénile, voir foetale, et le propre de l'évolution en temps qu'individu est le prolongement d'une croissance foetale extra utero pour maximiser la taille du cerveau, synonyme d'une extrême vulnérabilité.

C'est cette dernière qualité de vulnérabilité qui a le plus de conséquences pour la *sociabilisation* de l'homme puisqu'il faut avant tout la *tribu* pour protéger les *petits* et ensuite toute l'ingéniosité dont les cerveaux sont capables pour pallier aux difficultés de l'existence humaine précaire, de sa nudité qu'il faudra *couvrir* jusqu'à la communauté à

18 Anatomiste hollandais (1866-1930), qui le premier parla de *foetalisation* chez l'être humain, en se servant du concept de néoténie, mais en comparant l'homme avec divers primates. Toute cette question a été réactualisée en biologie avec le développement de la théorie de l'*hétérochronie*. Question abondamment développée par Stephen Jay Gould, *Ontogeny and Phylogeny*, Cambridge, Harvard University Press, 1977. La couverture du livre mettant justement en vedette...un axolotl.

bâtir pour y parvenir. Construire une genèse de la *condition humaine* comporte son lot de périls rhétoriques et idéologiques, parce que l'on avance ou dans l'obscurité, ou alors parce que les murs d'ignorance à l'égard de cette *proto-histoire* sont encore trop épais et trop opaques. Le recours à l'imagination, à partir de certains faits, permet néanmoins d'entrevoir une importante facette de la condition humaine; son caractère plastique. Il n'est pas nécessaire de recourir à une distinction entre l'homme et l'animal, ce débat peut rester en marge, du moment que l'homme reconnaît des *caractères transitoires chez les primates, mais qui en devenant définitifs chez l'homme, ont en quelque sorte réalisé, en chair et en os, le type de l'éternel enfant*¹⁹. Que ce caractère se soit manifesté à coup d'accident évolutif ou en tant qu'essence change peu de choses, l'individu humain naît vulnérable, mais c'est cette même vulnérabilité qui lui permet un dépassement constant à l'égard des contraintes de son environnement. En outre, cette vulnérabilité plastique lui porte préjudice puisqu'elle le met à la merci de l'environnement social auquel autant le rôle de protection, que d'éducation est dévolu.

Consciente de sa fragilité, la capacité de l'homme à survivre en tant qu'espèce, en tant que projet se mesure à sa cohésion. Tant que cette mesure est régie par l'instinct, l'aptitude à éduquer et à s'éduquer n'est pas remise en cause, mais une fois que l'homme arrive à avoir un certain ascendant sur la nature se pose le problème de la transcendance. C'est-à-dire que pour un bien, un idéal commun (ne serait-ce que celui de la survie) l'individu devra consentir à un abandon de ses désirs, à un appel de satisfactions

¹⁹ Giorgio Agamben, *Idée de la prose*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 1988, p.82.

immédiates en raison d'un impératif plus lointain. L'appel à une transcendance est donc avant tout une réalité à vivre, un impératif de survie assis sur l'expérience des nécessités de l'immanence (que va-t-on bien pouvoir manger ce soir?), aussi ne doit corriger le tir et non plus parler *de la*, mais *des* transcendances. Le caractère attardé de l'homme défini par le filtre de la figure de la néoténie permet une lecture des avantages que propose *la science*. Bien que cette dernière soit elle-même l'aboutissement d'une chaîne de relations, d'un processus complexe entre l'homme et ses transcendances dans un processus de domestication et d'éducation, elle a l'avantage de faire disparaître les racines que sont les nécessités et les contingences qui l'ont fait naître, parce que sa méthode propose une maîtrise ultime, axée sur les résultats. La science propose une compréhension d'une nature qui était au départ une ennemie, avec tout le caractère tragique que les accidents de l'immanence pouvaient apporter (une chute qui casse un fémur, une tempête, ou le tigre qui emporte un petit), mais que l'on parvient à dompter. L'ignorance propre aux chaînes de causalité suffisait donc pour faire de la réalité, du monde, un endroit sacré où se manifestaient *des forces supérieures* contre les pauvres moyens humains, mais la science, avec les techniques qu'elle introduit, vient briser l'hégémonie d'une telle conception. D'où le fait que les lumières des sciences aient désacralisé le monde à mesure qu'elles se propageaient et qu'elles faisaient disparaître les peurs liées aux *forces supérieures*. En instaurant l'homme sur un piédestal trop haut, la perspective qui permet d'entrevoir le long chemin pris pour l'occuper est faussée. La science-fiction permet de mettre à jour, de souligner ce décalage de vision.

La science-fiction, comme un mélange

Maintenant que le récit historique de l'incomplétude s'est déroulé d'une sphère sacrée à une enquête épistémologique, toute la pertinence de la science-fiction se situe à ce point précis, celui de la remise en question de la prétention d'une espèce à se savoir accomplie, mature, parce qu'elle a gagné son pari évolutif accidentel, ce que la science permet d'entrevoir. La maîtrise d'un outil pour transformer le monde, gagné par le gambit d'une fragilité à la genèse pour accroître les capacités de sa boîte crânienne, ne s'est pas faite sans que l'espèce ait à en payer le prix. Ce que tente d'exprimer la science-fiction, et cela de différentes manières, c'est d'en estimer la facture, de faire l'inventaire de ce qui a été perdu ou encore de ce qu'il reste encore à gagner pour mériter la qualité de l'épithète *humain*. En ce sens, l'ajout de *fiction*, dans le terme *science-fiction*, vient briser l'hégémonie de l'immanence instituée par l'empirisme de la science, et de réfléchir par une voie littéraire capable d'unifier sous un même langage. À sa manière, elle mélange le sacré, le profane, l'imaginaire et le réel, la magie et les sciences, qu'elles soient humaines ou pures, et les discours, qu'ils soient philosophiques, théologiques, artistiques ou gratuits dans un effort de pensée, pour reconstituer ce qui quelque part, dans la modernité ou ailleurs, a été fragmenté, séparé.

Sur le plan plus simplement littéraire, la science-fiction procède déjà d'un dispositif où les discours sont mélangés. Si la science réitère les effets de la révélation par le miracle en *prouvant* ses rêves théoriques par des démonstrations concrètes, elle s'est inspirée de

la tradition littéraire qui par l'inscription de sillons concrets dans la matière pouvait faire revivre l'esprit de ce qui avait été marqué, du pouvoir de faire revivre le caractère opératoire des représentations transcendantes. La science-fiction, dans sa forme, réitère cette audace par des inventions linguistiques pour nommer, quand ce qui doit être réfléchi n'a pas encore été résolu dans ce monde, ce qui dans un monde possible, serait déjà probable. Par ce procédé, elle convie le lecteur dans un acte de foi. Elle est donc ludique en ce sens qu'il faut d'abord se prêter au jeu. Aussi, la véracité de ses énoncés ne peut se mesurer à l'aune de valeurs académiques si leurs acteurs n'ont pas participé en toute bonne foi. Ce saut permet de rêver à un retour du monde des idées, non plus subordonné à une raison scientifique, à revenir à une genèse malléable pour refaire de la plasticité humaine un terrain de jeux que l'homme peut se réapproprier. En d'autres mots, la science-fiction est utopique parce qu'elle instaure une transcendance où l'humain doit se considérer comme sacré (bien que ce parcours puisse passer par les pires critiques au plan narratif) et que les institutions doivent être à son service et non le contraire. Même si elle le présente avec son lot de *saloperies*, l'aspiration de la science-fiction à faire de l'homme un homme (ou un fils de l'homme s'il est irrécupérable) se nourrit des avancées scientifiques les plus poétiques, non sans une certaine résonance dans les religions orientales : l'homme est une conscience fragmentée dont l'univers a accouché pour se contempler. Sous sa crasse, il est fait de poussière d'étoiles...

Être humain, d'après la science-fiction

L'une des caractéristiques fondamentales qui rassemble les divers pavillons de science-fiction sous une même bannière, indépendamment des lasers, des *aliens* et des fusées, tient d'une même préoccupation : tenter de cerner les modalités de l'être humain. Pour Stanislas Lem, dans *Solaris*, l'enjeu de taille concerne la compréhension des failles de notre psyché, récit qui sert à exposer à quel point des raccourcis dans la représentation de notre individualité peuvent s'avérer dangereux. De telles conduites coupent l'être humain de sa nature, de sa relation avec les autres, avec l'univers, avec d'autres espèces et probablement de Dieu... Jack Vance, avec ses innombrables romans à sauce plutôt *space opera*, emprunte une voie plus politique, avec pour thèmes des soulèvements, des révolutions, afin de démontrer l'omniprésence des rapports de force inégaux dans les communautés humaines et leurs conséquences funestes. Asimov, avec ses cycles comme les *Robots* ou *Fondations*, crée des univers où l'humanité arrive à des degrés d'avancements techniques inégalés, sans que l'espèce parvienne à un degré de maturité nécessaire pour en gérer les possibilités. Dans tout ces cas, tant qu'un saut de niveau de conscience n'est pas opéré, l'humanité ne peut que répéter les erreurs du passé et connaître toujours des écueils civilisationnels tels que le déclin, la guerre ou la dispersion.

Généralement, le postulat qui fait consensus chez les auteurs de science-fiction, c'est de considérer que le dispositif qui a permis à l'homme de devenir *l'Homme* avec toute sa prétention est au coeur même aussi de ce qui est néfaste chez lui, contient à la fois toutes

les prérogatives péjoratives de ce que cette même épithète *d'humain* peut comporter. Ainsi, la juxtaposition des titres *science* et *fiction* n'a pas à être comprise comme un discours littéraire critique de la science, mais plutôt comme l'expression contemporaine de la critique d'une idéologie dominante, d'un paradigme. Comme l'ère actuelle est dirigée, influencée principalement par *La Science*, c'est celle-ci qui représente le référent principal, la matrice autour de laquelle le recul critique se construit et s'opère. Le roman de science-fiction ne peut par conséquent se réduire à un genre littéraire, c'est avant tout un discours critique, une représentation du monde qui s'exprime à travers une polyphonie d'auteurs à la fois très renseignés sur leur sujet, mais infiniment libres dans l'expression de leurs pensées. Le roman de science-fiction est une fable, une parabole par laquelle les dispositifs contraignant la condition humaine peuvent être illustrés, approfondis et discutés. À la question de savoir pourquoi choisir un genre si peu orthodoxe pour confronter des questions d'une telle importance, le lecteur comme l'auteur de science-fiction partagent une réponse qui va de soi dans la mesure où l'on a été initié : parce que certaines questions sont trop importantes et complexes pour être résolues ou simplement posées autrement que par le biais d'un recours à l'imaginaire. L'utilisation des figures, des métaphores les plus éclatées, à l'intérieur de récits alambiqués permet d'effectuer un saut qualitatif critique à l'égard du réel et comme c'est justement la réalité de certaines contraintes d'un processus hégémonique de construction du savoir qui pose chez l'homme problème, l'espace pour tenter d'en percer les fondements ou d'y remédier se situe en marge. Dans une perspective de science-fiction, il ne fait aucun doute que des difficultés techniques inhérentes à un contexte donné

sauront être dépassées dans un futur proche de l'époque en question où un tel défi se pose. L'expérience de pensée, la force cognitive collective des hommes est généralement appréciée dans les récits de science-fiction, c'est l'inaptitude morale²⁰ de la gérer qui n'est pas au rendez-vous. Sachant que l'on peut tout réaliser si l'on en a l'audace, la science-fiction insiste sur la nécessité d'être responsable alors de ce qui est envisagé, responsable des déterminismes, des conditionnements entourant la pensée puisque tout ce qui est rêvé pourrait bien un jour être commun:

On sait que, attribuer un sens et une signification, c'est construire une réalité particulière. Mais, pour parvenir à ce savoir, il faut en quelque sorte, se prendre soi-même en train de construire cette réalité ; il faut donc comprendre que l'on a construit une réalité « à sa propre image », sans avoir eu conscience d'accomplir un acte de création, et de se rendre compte que, face à cette réalité, qu'on a considérée comme indépendante et objective, on s'est construit soi-même réflexivement. L'inévitabilité de la quête est ce qui donne un sens à son absurdité. [...]

Ensuite, vivre dans un monde constructiviste, c'est se sentir responsable, au sens profondément éthique du terme, non seulement de nos décisions, de nos actes, de nos rêves, mais aussi, dans un sens beaucoup plus large, de la réalité que nous inventons chaque fois que nous faisons des prédictions qui se vérifient d'elles-mêmes. Dans un monde constructiviste, il n'est plus question de confortablement rejeter la faute sur les autres ou sur l'environnement. Cette totale responsabilité implique une totale liberté. Si nous avons conscience d'être l'architecte de notre propre réalité, nous saurions aussi que nous pouvons toujours en construire une autre, complètement différente. Nous serions, au sens premier du terme des « hérétiques », c'est-à-dire des individus sachant qu'ils peuvent choisir. ²¹

20 Et ce qui semble inhérent à toute morale, c'est le système de croyances qui la soutient, et ce qui est inhérent à tout système de croyance : une économie, un rapport précis avec la transcendance.

21 Paul Watzlawick. *L'invention de la réalité*, Paris, éd. du Seuil, 1988, p. 351-354.

La capacité de modeler le monde doit donc s'accompagner de prudence, de maturité, la science-fiction tente de développer ces attributs chez l'homme. L'exploration des extrêmes limites représentables de l'imagination humaine constitue alors une mise en scène, une répétition encore non advenue, mais probable d'un écueil ou d'un éden possible. Les récits font naître des leçons virtuelles afin de se préparer aux enjeux à venir, pour des énigmes du présent, tout comme des mystères du passé. Dans cette perspective, il n'y a rien de plus sérieux que les fantaisies de science-fiction, d'autant que l'hybridité du discours de science-fiction construit une représentation du monde qui arrive à lier des visions a priori contradictoires. En effet, elle peut, grâce à ces artifices, concilier dans un même tout, une dimension littéraire, politique, spirituelle, scientifique, artistique, et tutti quanti. Ce mélange des disciplines et des sujets constitue un autre attribut de la science-fiction, un champ d'expérimentation ou une matrice pour observer l'homme et le monde sans la fragmentation, la spécialisation moderne qui l'a rendu illisible. Le chaos apparent de l'imagination sert de rempart à ce phénomène particulier : la complexité humaine et son potentiel sont venus à bout du ciel, des océans, des atomes et sûrement bientôt du cosmos, mais qui viendra à bout de la gestion du savoir de cette complexité, quand elle est multipliée par l'ensemble des vivants en communauté, auquel on ajoute le poids des morts, le tout assemblé par facteur exponentiel de toutes les zones invisibles, inconnues ou inconscientes qui participent à cette humanité?

En définitive, *l'homme est un animal social*, et si cette référence aristotélicienne à la tradition renvoie au premier des discours rhétoriques sur la condition humaine, c'est

qu'elle est constitutive de l'échafaudage de l'expérience de la pensée, du moins en Occident. Il est impossible de concevoir la genèse, l'épistémologie de toute discipline sans penser au *vivre ensemble* qui les conditionne. Autrement dit, la multiplicité des expériences de constructions du savoir partage une racine commune : l'interrogation, le questionnement à l'égard de la raison d'être. Le développement de ce questionnement a tellement modifié le noyau originel de l'énigme existentielle en autant de couches successives superposées que la grande quête du savoir est désormais une composante supplémentaire dans la complexité des éléments à prendre en compte pour réfléchir les *modalités de l'être humain*. La préoccupation de la science-fiction n'est donc pas orientée vers la réalisation ou l'accomplissement technique d'une possibilité de l'expérience de pensée, mais de la prise en compte de ce processus dans l'expression, l'épanouissement de l'expérience humaine. D'où la construction du plaidoyer sur deux des conséquences de ce même processus : le dialogue de la science-fiction et de la littérature et de la prise en compte de ce dernier dans l'élaboration d'un second dialogue de la science-fiction, cette fois avec la science (en prenant en compte la naissance de celle-ci et du clivage dans sa progression, du sacré au profane et de la gestion politique de la destinée humaine implicite que ce même science reconduit).

Dans la galaxie des récits de science-fiction, les thèmes, que ce soit le voyage spatial, la rencontre d'un troisième type ou la cohabitation avec les robots, ne sont pas les sujets en soit de la réflexion, de la représentation romanesque, mais une perspective, une lorgnette sur son postulat fondamental : les humains peuvent venir à bout de presque toutes leurs

entreprises, la question est donc de savoir si ces réussites sauront leur permettre de surmonter leur défi collectif et individuel le plus important : se servir de leurs capacités pour s'harmoniser entre eux et trouver leur place dans cet univers.

Le récit de science-fiction n'a pas la prétention de répondre à cette question, toute sa pertinence et sa raison d'être est de simplement la poser en des termes intelligibles de l'exprimer par des métaphores et des figures en se servant de tous les supports, les médiums de la pensée que sont les différents types de discours. Le recours aux sciences pures et humaines, à la philosophie, à la théologie, ou à l'art dans la construction d'un récit contribue à générer de la porosité, à faire parler les interstices de ces expressions.

À l'opposé d'une recherche spécialisée, la science-fiction propose une quête intégrale, *un mélange*, la résurrection d'un langage antérieur aux fragmentations du réel par des champs spécialisés. C'est pourquoi à travers l'exercice de son écriture, la science-fiction est complètement imprégnée de réflexion sur le rapport de l'homme à la transcendance, de son rapport aux absolus, et des manières de les représenter. Par définition, la transcendance ne peut être cernée ou communiquée par des supports immanents. Comme le goût d'une pomme, la morsure du froid ou la chaleur d'un baiser, ce n'est pas l'expérience comme telle qui peut être transmise, mais une énumération, une description des effets l'accompagnant. Cependant, certaines expériences sont plus accessibles, plus universelles que d'autres, la diffusion de leurs goûts, de leurs essences peut plus facilement faire consensus et les rendre transmissibles. Le rapport à la transcendance

comporte le même ordre de difficulté de transmission que le rapport à n'importe quelle expérience immanente : la saveur d'un vin, la vue de la mer, etc., mais son support n'est pas du ressort d'une matérialité, même virtuelle. Pourtant, que l'on parle de l'esprit, de Dieu, de l'Histoire, de l'amour, la condition humaine est indissociable de ce contact de l'homme avec la transcendance ou des transcendances, et de la tentative de l'inscrire dans le long terme dans l'effort d'en assurer la pérennité. La question de la place de l'homme dans l'univers et du soin de l'humanité envers elle-même se pose en osmose avec celle du rapport entre l'homme et la transcendance.

La logique de l'argumentation permettant cette assertion est la suivante : en un premier lieu, il faut une foi, même inconsciente, entre l'existence de quelque construction d'un esprit transcendantal pour accepter les concepts d'homme, d'univers, d'humanité. Ensuite, c'est la perspective d'une unité au nom d'un principe plus grand que l'homme seul, qui peut permettre à une communauté d'hommes, même si c'est pour se remettre en question, d'exister. Enfin, *l'homme seul*, né de lui-même, sans environnement, est une aberration. Même si la connaissance de ce qui a créé l'environnement, ou encore de la raison d'être de l'environnement demeurerait hors de portée de l'entendement humain, l'homme existe dans un milieu plus grand que lui, qu'il peut connaître et contrôler, certes, mais auquel il est subordonné. Le monde est donc un *objet* transcendantal par rapport à l'homme, et dans la même mesure l'humanité occupe la même place transcendante vis-à-vis de l'individu, cette dernière étant un ordre de réalité supérieur dont aucun humain ne saurait rendre compte entièrement. S'y opposer signifierait qu'un

individu pourrait posséder le savoir, avoir en mémoire l'existence de tous les individus passés, présents et à venir composant l'humanité. Une autre aberration en somme... On pourrait résumer l'ensemble de ces arguments par le constat que le tout est supérieur à la somme des parties, constat constructiviste pour lequel la science-fiction milite. Aussi a-t-on affirmé le caractère indissociable de la recherche des modalités de l'être humain de la question du rapport de l'homme à la transcendance.

Fin du plaidoyer

Enfin, comme la science-fiction emprunte les thèmes et les langages de plusieurs discours et disciplines, elle se constitue comme un autre discours, mais qui prend l'ensemble comme raison d'être. En utilisant ces disciplines, par des métaphores ou parfois comme un langage pour élaborer des fables, des récits, la science-fiction hérite du rapport à la transcendance de ses référents. Par ailleurs, en recourant souvent à plusieurs types de discours, de sciences pour un même roman, elle établit des ponts interdisciplinaires qu'on peut légitimement considérer comme transcendants. La science-fiction participe donc à une écriture du rapport de l'homme avec la transcendance à la foi par son projet, en ayant ce même rapport comme sujet, et dans les moyens pris pour l'approcher. Elle concilie deux approches : une psychédélique et une scientifique. On pourrait expliquer la première par le postulat d'Alexander Shulgin, l'inventeur du MDMA (couramment appelé ecstasy) :

Je compris que notre univers tout entier est contenu dans l'esprit. Nous pouvons choisir de ne pas y accéder, nous pouvons même nier son

existence. Mais il est là, à l'intérieur de nous et il existe des substances chimiques qui peuvent en catalyser l'accès²².

Et la deuxième en paraphrasant Andrew Newberg²³ :

One of the limitations of science is the problem of subjective awareness ... Even with regard to our scientific studies and scientific measurements, science still has the problem of never really being able to get outside the brain to truly know what is out there in reality. One of the reasons I've been so intrigued with spiritual experience is that it's the only state where one at least hears a description where a person claims to have broken the bounds of their own human self-consciousness and gotten in contact with ultimate reality. And I think if that's the case, then as scientists, we have to look at that experience very, very carefully because that may be the only way of solving problem of getting outside the subjective mind²⁴.

à la différence que le catalyseur n'est plus chimique, mais réside dans les capacités créatives de l'auteur et dans celles du lecteur. Reconnaître que la science-fiction est psychédélique et éclatée, c'est également considérer que certaines questions sont trop importantes pour être laissées entre les mains seules d'une méthodologie sérieuse et austère. La science-fiction est *absurde* si on cherche en elle des moyens de bâtir des ponts ou des bombes, mais elle ne l'est point si l'on cherche à explorer les raisons et les conséquences de ces constructions. La science-fiction nous apprend que les capacités créatrices humaines sont infinies; aussi, quels que soient les systèmes de croyances sur lesquels reposent les dites capacités, la reconnaissance du mystère de notre

22 Drake Bennt. *Quarante ans d'hallucinations*, Courrier International, n.753, p.56.

23 Director of Clinical Nuclear Medicine, Director of NeuroPET Research, and Assistant Professor in the Department of Radiology at the Hospital of the University of Pennsylvania, célèbre pour ses expériences expliquées à travers deux monographies : *The Mystical Mind* et *Why God Won't Go away*, portant sur des expériences sur des moines en méditation.

24 Craig Hamilton, *Is God All In Your Head*, What is enlightenment, n. 29, 2005, p.86

incomplétude et des talents plastiques qui l'accompagnent devrait constituer un point de départ, un universel dans l'aventure du *vivre ensemble*. On peut donc voir *Dune* de Frank Herbert comme une expression, une représentation de cette malléabilité, d'où l'intérêt d'étudier les rapports de forces chez l'homme, qu'induisent différentes conceptions de la transcendance.

Deuxième chapitre : destination : *Dune*

Puisque la science-fiction procède d'une forme de foi, de l'accord entre le lecteur et le texte, pour adhérer dans l'imaginaire à la vraisemblance du récit, il lui faut recourir à une initiation. Le principal ingrédient de l'alchimie entre le métadiscours d'un roman de science-fiction et les discours qui le supportent est le récit. Foucault, Tournier et Sartre, dont on a exposé la critique virulente, ne se sont vraisemblablement jamais laissés happer par une histoire bien ficelée qui leur aurait permis d'y voir autre chose que du vide. Jusqu'ici, ce mémoire a principalement témoigné pour la science-fiction, plaidoyer en faveur du mélange des discours qu'elle assimilait pour construire le sien, de manière à légiférer sur sa pertinence à produire une vision de la transcendance. Si ce mémoire porte sur *Dune* de Frank Herbert, c'est non seulement à cause de la figure d'autorité historique de la saga, mais par sa densité et de la visibilité, de la lisibilité du caractère *mélangé* de ses préoccupations à l'égard des modalités de l'être humain. Ce chapitre consiste donc à une explication du contexte de *Dune* à travers un mince résumé de ses explorations, de ses thèmes et de ces figures. Le fait que des autorités littéraires historiques aient négligé l'importance du genre témoigne de la nécessité d'un bon baptême. L'interprétation, l'analyse des figures, la recherche des traces de la transcendance ne peuvent se détacher de la trame narrative, de l'histoire contée, mais cette même trame est impossible à comprendre sans une initiation au préalable, une mise en contexte appropriée. Ainsi, plus la familiarité avec le récit sera grande, plus denses

pourront être les échanges et profonde l'extraction du résultat de ses *mélanges*. Pour réutiliser la figure du goût de la pomme²⁵ dans le plaidoyer, on ne peut reconnaître, saisir et transmettre directement l'inscription de la transcendance dans *Dune*, à cause des contraintes inhérentes à la transcendance et à la représentation²⁶, on peut cependant en disséquer, et analyser l'expérience. Plus les informations à son égard seront transmises, plus nombreuses sont les chances de jouer avec les significations, les comportements du récit afin de dégager un sens, une pertinence accessible à un public plus habitué aux théories qu'aux grandes aventures intersidérales. Par ailleurs, le troisième chapitre utilise les figures que dévoile ce deuxième chapitre, de manière à en extraire tout l'alambic complexe et mélangé de la représentation de la transcendance en tentant d'illustrer ce que la fable peut apporter comme résolution des questions du premier chapitre. Ce deuxième chapitre est donc à la fois un pont, mais aussi une couche légère, un miel pour aérer en quelque sorte l'expérience de ce questionnement. Finalement, la description et le résumé d'une oeuvre aussi importante de science-fiction, encadrés par le style universitaire, peuvent permettre à ceux, qui, comme Tournier, Sartre et Foucault, sont allergiques au genre, de s'y familiariser, et *de n'aimer pas*, désormais en toute connaissance de cause...

25 Dans la partie: *Être humain, d'après la science-fiction* p.49.

26 Les raisons relatives à cet état seront d'ailleurs élaborées dans le prochain chapitre... le lecteur doit pour l'instant se contenter de l'acte de foi de cette initiation...

Frank Herbert

La vie de Frank Herbert est à l'image de ses romans, extraordinaire et mélangée. S'il a intégré plusieurs sujets à ses récits, ce fut un touche-à-tout infatigable; ce fils de fermier né en 1920, et ayant exprimé très tôt son désir d'être écrivain, cumula des expériences de voyages d'études et de travail aussi diverses qu'originales. Il fut caméraman, reporter, instructeur de survie ou d'arts martiaux, pêcheur, enseignant et photographe durant la guerre (la *Deuxième Guerre Mondiale*) tout en développant des connaissances approfondies en botanique et sur les religions orientales. Il publie dans les années 40 ses premiers textes, mais il faut attendre jusqu'en 1952 pour sa première publication de science-fiction: *Looking For Something*. Il conjugue un poste de reporter à plein temps pour le *San Francisco Examiner* de 1959 à 1969 avec l'écriture de *Dune*, dont le premier tome est publié en 1965, après avoir été refusé 20 fois; il reçoit la même année le premier prix *Nébula* et en 1966, le prix *Hugo* (ex aequo avec Roger Zelazny). En 1969, paraît *Dune Messiah*, en 1976 *The Children of Dune*, en 1981 *God Emperor of Dune*, en 1984 *Heretics of Dune*, et en 1986 *Chapterhouse: Dune*. Frank Herbert meurt l'année d'après. Parallèlement, en 1972, il conçoit et s'installe dans une ferme écologique, suivant ainsi ses valeurs sur l'économie d'énergie tout en validant le caractère opérationnel de celles-ci. Dans les années 70, il voyage d'ailleurs comme consultant en écologie et sociologie au Pakistan et au Vietnam et enseigne à l'Université de Washington. Outre *Dune*, il a écrit deux autres cycles : *Con-Sentiency* (3 tomes) et *Destination : Void* (4 tomes), en plus de 9 autres romans, une quarantaine de nouvelles,

une douzaine d'essais et bien sûr, une multitude d'articles. Une vie remplie donc, engagée et cohérente avec ses écrits.

Univers narratif

L'adaptation de *Dune*²⁷ de David Lynch commence par un prologue où une des protagonistes de l'histoire prend un ton solennel pour initier son public au contexte particulier dans lequel se déroule la narration : *-A begining is a very delicate time* dit-elle, et pour la même raison, avant de résumer la saga et d'élaborer sur certains de ses thèmes, il convient de planter correctement ses décors. Le lien entre l'écologie d'un environnement et les créatures qui le peuplent étant une des préoccupations du roman qui stipule qu'on ne peut comprendre l'un sans connaître l'autre. Ce mémoire reprend donc à son compte une philosophie *dunesque*, faire connaître l'univers d'abord, afin d'en comprendre ensuite l'histoire.

Ce récit se déroule des dizaines de milliers d'années après notre ère, plusieurs millénaires également après le *Djihad Butlérien*, une guerre sans merci ayant opposé l'humanité tout entière aux machines pensantes, aux ordinateurs, aux robots. Implicitement, les détails glanés ici et là dans le roman permettent de comprendre que ceux-ci se sont réveillés, ont acquis une conscience et se sont rebellés contre les hommes jusqu'à leur imposer à leur tour un terrible joug. L'humanité a su s'organiser et contre-attaquer pour anéantir ses tyrans, mais pour ce faire toutes les structures, les utilisations

²⁷ *Dune* de David Lynch, États-Unis, 1984.

du potentiel des forces religieuses, alors latentes des hommes, ont dû être conjurées, conjuguées en une gigantesque croisade pour venir à bout des machines et réaliser leur destruction, leur annihilation totale. C'est sur la planète *Salusa Secundus*, d'ailleurs dévastée par les relents des radiations d'un bombardement nucléaire, que s'est jouée l'étape cruciale de cette épopée, à laquelle on réfère comme la *bataille de Corrin*, et c'est sur la finalité de cette dernière que s'est institué l'ordre politique, social et économique de l'humanité en une structure féodale. Les descendants des acteurs de cette bataille sont au sommet de la hiérarchie et sont appelées *Grandes Maisons*, celle d'extractions plus basses ou plus récentes sont les *Maisons Mineures*; les familles de ces *Maisons mineures et Majeures* possèdent des fiefs, c'est-à-dire des planètes habitables et exploitables à travers la galaxie. Politiquement et militairement, l'univers est administré par le *Landsraad*, un conseil des nobles (issu des familles des *Grandes Maisons et des Maisons Mineures*) réunis sous l'arbitrage de l'*Empereur Padisha*. Un équilibre précis s'est institué dans cette pyramide. En premier lieu siège l'empereur, le chef de la maison la plus puissante : *les Corrino*. Il a l'allégeance de toutes les maisons, mais ne peut régner en autocrate puisque dominer une maison ou la détruire ligueraient contre lui l'ensemble du *Landsraad*, dont les forces militaires assemblées sont supérieures aux siennes. Mais la force de frappe de l'empereur reste supérieure à toute maison prise individuellement. Les jeux de pouvoir et les rapports de forces sont donc toujours joués sur le fil du rasoir, le complot et l'intrigue dominant comme principaux moyens d'action. Économiquement, tous les échanges dans l'*Imperium* passent par *La*

*CHOM*²⁸, le *Combinat des Honnêtes Oubers marchands*, un hybride entre une énorme entité administrative, bancaire et boursière dont les maisons détiennent des parts, dont la taille varie selon leur importance. La *CHOM* tirant profit de tout échange et mettant sa structure au service du commerce distribue donc un énorme dividende à ses membres, aussi cette organisation est garante d'un certain pacifisme puisqu'une guerre entre une ou plusieurs maisons pourrait porter un préjudice appréciable aux *affaires*. Une autre force est garante du maintien de la paix, il s'agit de la *Grande Convention*, un traité millénaire entre les maisons qui légifère sur l'art de la guerre, le tout dans un amalgame dont l'honneur est la pierre angulaire, un manquement à la *Grande Convention*, ou plutôt une mesure, une action dont le manquement aurait été mal dissimulé peut entraîner la coalition de tout le *Landsraad*, peu importe les désaccords contextuels afin de punir le fautif. Le crime le plus grave est l'usage d'*Atomiques*, d'armes nucléaires envers une autre *Maison*, l'auteur de ce crime de guerre pourrait se voir alors complètement annihilé ainsi que son fief. Comme chaque *Maison* possède tout un stock dissimulé d'*Atomiques*, le *Landsraad* vit en coexistence pacifique depuis plusieurs millénaires par le procédé de cette dissuasion par la terreur. Militairement et technologiquement, l'existence de ce que l'on appelle le *Bouclier*, une forme de champ magnéto-gravitationnel qui se détaille en format personnel ou gigantesque pour équiper par exemple un vaisseau, protège de tout projectile ou explosion. La forme de combat

²⁸ La plupart des autres termes de la saga se traduisent bien tels quels, et afin de ne pas encombrer le lecteur dans un univers où il est probablement étranger, l'usage du français est ici constant, déjà que les termes inventés de *Dune* sont exotiques. Cependant, dans l'édition originale anglaise, la *CHOM* est la *CHOAM* : *Combine Honnete Ober Advencer Mercantiles*. C'est un des seuls cas où la typographie d'un mot inventé de Herbert est changée. La version originale permet de comprendre avec *Advencer* qu'il existait une *CHOM*, antérieure au voyage spatial instantané, et donne encore plus de rigidité à la structure de l'Imperium.

privilegiée est donc le corps à corps, car seule une arme tranchante, qui porte un coup à la fois assez lent et précis peut percer l'armure du bouclier, mais doit être donné suffisamment vite pour éviter le contre ou la riposte. Un conflit se doit d'être développé avec une habilité diplomatique et machiavélique de la part de ses belligérants pour se conformer à la *Grande Convention* ; veiller à ne pas trop déséquilibrer les membres du *Landsraad* (une *Maison* trop agressive et dangereuse ligueraient ses membres, ou pire encore l'*Empereur*) et surtout ne doit porter aucun préjudice à la *CHOM*. Si elle a finalement lieu, c'est avec doigté et une stratégie démoniaque qu'une guerre entre maisons pourra se dérouler, car les combats auront lieu au sol, et généralement au couteau...

Dans cet océan de complots, d'intrigues et de subtilités, des *ordres* parallèles se sont créés, permettant aux *Maisons* de se dépêtrer des multiples guêpiers dans lesquels elles seront forcées d'avancer un jour ou l'autre. D'autre part, le *Djihad Butlérien* a façonné un monde dont les *machines pensantes* sont proscrites, les technologies sont présentes par le biais d'une ingénierie qui a bénéficié de millénaires pour se sophistiquer, mais de manière à se diriger vers le plus possible de simplification. Derrière l'utilisation de tout outil doit se retrouver un humain pour l'opérer, ainsi, une machinerie peut être complexe, mais son fonctionnement doit rester dans l'ordre de la mécanique, jamais de l'informatique, puisqu'il faut éviter de revivre les écueils d'une domination par les machines. L'humain et ses talents sont donc sollicités et développés à l'extrême. C'est pourquoi il existe une très forte relation d'interdépendance entre les *Maisons* et les

humains qu'elles utilisent pour arriver à leur fin. Elles ont besoin de *Maîtres d'Armes* pour entraîner les soldats et la noblesse à la guerre, au maniement des armes et des défenses car le fonctionnement de leur usage, s'il reste de facture rudimentaire, demande en contrepartie l'expression d'un talent à l'extrême limite des potentialités des humains, que l'on pense par exemple au pilotage ou à la balistique qu'il faut toujours opérer en mode *manuel*. Pour les calculs, la stratégie, les projections, les planifications, la résolution de problèmes qui demandent la prise en compte de données et le traitement d'informations complexes, on a recours au *Mentat*, un homme rare dont les capacités cognitives sont exacerbées par un entraînement intense et qui arrive par la transe et le recours à toutes ses capacités conscientes et inconscientes à *computer*²⁹, à résoudre un problème. Une étude de la trame de certaines informations, même en nombre incomplet et rudimentaire, peut permettre à un *Mentat* de deviner le complot d'un adversaire, sa stratégie commerciale, de découvrir de nouvelles informations et de retourner ces éléments à la faveur de la *Maison* qui l'emploie.

De la panoplie des acteurs essentiels de ce monde hyperhumanisé, entre les assassins et les docteurs, se trouvent deux autres forces majeures : *La Guilde des Navigateurs* et *Le Bene Gesserit*, et c'est par leur entremise que l'on peut découvrir la force essentielle et maîtresse de cet univers : *le mélange*³⁰. À partir des équations d'un certain Holtzman (à

29 À comprendre à la fois dans le sens anglais de *to compute*, et avec le sens français de *computation*, donc une opération d'analyse et d'opérations de données, dans un calcul numérique, afin de faire une supputation du temps, une projection vers l'avenir.

30 Le mot est le même dans l'édition originale anglaise, sans toutefois l'accent aigu : *melange*.

qui l'on doit d'ailleurs le bouclier du même nom), un générateur pour les vaisseaux spatiaux a été développé, ce qui permet de *plier l'espace*. Le générateur fonctionne selon certains indices de la *relativité générale*, à savoir : plutôt que de parcourir géographiquement la distance qui sépare le point A du point B dans l'univers (et de voir les années des autres s'écouler beaucoup plus vite, principalement si les deux points sont si éloignés qu'il faut voyager à une vitesse le plus près possible de celle de la lumière ou de pires paradoxes encore...), il est possible de passer à travers la trame de l'espace-temps dont est constitué l'univers, de passer instantanément du point A au point B, *sans vraiment avoir bougé*. Les calculs complexes, toutes les considérations et informations à prendre pour arriver à produire un tel saut sont impossibles sans le recours des ordinateurs, défi impossible même par une armée de *Mentats*... Piloter dans les plis spatiaux demande ni plus ni moins que de connaître d'avance l'avenir, afin de choisir le chemin le plus sûr possible. Et c'est ce que la *Guilde des Navigateurs* a accompli, une métamorphose de ses pilotes qui ont développé cette *prescience*. Habilité par laquelle la *Guilde* a le monopole des voyages spatiaux et des cargos par lesquels ils s'accomplissent, toujours dans le respect des préceptes du *Djihad Butlérien*... La puissance de la *Guilde* est telle, que c'est par son soutien que l'empereur se maintient sur son trône, elle est au coeur de tous les échanges entre les planètes, sans elle, non seulement le commerce disparaîtrait, mais la civilisation aussi. La *Guilde* possède aussi des parts de la *CHOM*, mais sa toute-puissance n'est pas infinie, car pour réaliser les métamorphoses de ses navigateurs et pour qu'ils accomplissent leurs délicats pilotages, il leur faut consommer continuellement d'immense quantité de *mélange*.

Le *mélange* est une substance unique dans l'univers, il est produit sur une seule planète : *Arrakis*, qui a la particularité d'être un immense désert aride, constamment soumis à des tempêtes de sables, à des vents foudroyants, le tout amplifié par un effet de Coriolis³¹ qui rend lesdites tempêtes assurément meurtrière. Ce sont les habitants naturels de cette planète qui produisent le *mélange* (que l'on appelle aussi l'*épice*), il s'agit des *vers des sables*, d'immenses créatures vermiformes, parfois longs de plusieurs centaines de mètres, dont la bouche énorme est dentelée d'innombrables rangées de dents légèrement courbes, animés dans leur centre d'une immense fournaise chimique, produisant des gaz qui s'échappent à l'extrémité de leur queue. Les *vers* sont extrêmement territoriaux, voyagent dans le sable en profondeur, mais sortent pour engouffrer toute intrusion en surface qui produit un écho rythmé. Les *vers* ont besoin d'aridité et c'est la *truite des sables* qui la leur procure en emprisonnant toute forme d'humidité dans le désert. La *truite* est un organisme en forme de losange, sans appendice, de la taille d'une main, de la texture et de la couleur d'un cuir foncé. *L'épice, la truite et le ver* sont interreliés dans un cycle continu : un essaim de *truites* assemblées crée de forts échanges chimiques et moléculaires où certaines *truites* seront transformées en épice durant une explosion cumulant par une masse de *gaz d'épice* en surface alors que certaines *truites* commenceront une mutation pour se transformer en *vers*. Quand un *ver* meurt, il se

31 Herbert utilise cette force (un objet en rotation fait subir une déviation à tout corps en mouvement à sa surface) pour créer des conditions extrêmes : en ne spécifiant ni la taille, ni la vitesse de rotation d'*Arrakis*, il permet de supposer qu'une planète dont la rotation serait beaucoup plus rapide que la Terre, aurait des vents beaucoup plus violents, mais si sa taille est proportionnellement supérieure, la durée des jours et des nuits sera également équivalente. C'est un bon exemple de l'habileté des auteurs de science-fiction à créer des univers cohérents, mais tout à fait originaux. En omettant certains détails, il crée un univers probable, quoique différent, tout en respectant logique narrative et scientifique.

désagrège en une multitude de *truites* qui peuvent recommencer le cycle, les *vers* protégeant les *masses d'épices* en gestation alors que les *truites* se chargent de l'hygiène d'aridité du désert. Le *Mélange* est obtenu par un raffinement d'une épice brute récoltée par extraction, exercice périlleux du fait de l'arrivée toujours imminente d'un *ver*.

L'effet du *mélange* est multiple, il crée une accoutumance extrêmement forte, mais prolonge la vie, d'une centaine d'années selon la consommation, rend invulnérable à une grande variété de poisons (qui, on l'aura compris, occupent une place prépondérante dans les luttes entre *maisons*), et accroît considérablement l'immunité aux maladies. Le *mélange* agrandit la conscience, l'attention, et par lui, une foule d'activités surhumaines propres aux limitations du *Djihad* peuvent être accomplies, dont justement celles de la *Guilde*. Car la consommation de *mélange* est la pierre angulaire qui permet l'exercice de la *prescience*, grâce à l'accroissement des facultés qu'il induit. Dans l'exercice de cette dernière, les *navigateurs de la guilde* consomment avidement du *mélange*, sous forme de gaz concentré, alors qu'ils sont immergés dans des cuves dont ils ne sortent jamais. Nul ne peut d'ailleurs voir un *navigateur*, ils communiquent par le biais d'ambassadeurs, d'initiés, qui ont échoué la métamorphose, le changement de conscience qui aurait pu leur permettre de naviguer, mais qui restent cependant voués au service de la *Guilde*. La *Guilde* ne peut s'occuper de l'exploitation de l'épice sur *Arrakis*, car l'exercice de sa *prescience* lui révèle qu'une ingérence quant à sa source pourrait lui être fatale, l'aveugler...

Un autre ordre, moins puissant, mais tout aussi complexe, est aussi dépendant du *mélange* que la *Guilde* peut l'être, le *Bene Gesserit*. Un ordre composé exclusivement de femmes, souvent décriées comme des *sorcières* en raison de la méfiance qu'inspirent leurs talents et machinations. La devise du *Bene Gesserit* est de *Servir*, mais sous une école d'entraînement très spécial du corps et de l'esprit, il gagne à sa cause et rend extrêmement fidèles celles qu'il éduque. En plus d'être passé maître dans les jeux de coulisse grâce à sa pratique millénaire de séduction, le *Bene Gesserit* accouche des *Révérèndes Mères*, des femmes qui passent le test de l'*agonie de l'épice* auquel toute leur formation les prépare, cette agonie, à l'inverse de la *prescience*, réveille en le sujet la *mémoire-seconde*. Une opération par laquelle tous les ancêtres féminins qui composent le patrimoine génétique d'une même candidate peuvent revivre en elle, la seconder, partager leur passé, la conseiller en occupant désormais une place latente dans son esprit. Cette immense mémoire collective des soeurs du *Bene Gesserit* leur permet d'avoir un programme génétique grâce auquel elles tentent d'améliorer la race, mais ce programme a aussi son agenda caché. En jouant avec différents croisements, elles cherchent depuis des millénaires à améliorer des prédispositions à la *prescience* afin de créer le *Kwisatz Aderach*. Pour les *Révérèndes Mères*, l'aptitude à contrôler leurs biologiques, à bénéficier de la *Mémoire Seconde*, la *Voix* (une façon de jouer sur les fréquences, les modulations et les inflations de la voix faisant obéir qui l'écoute) et d'autres talents psychiques ne sont pas suffisants, il est une zone dans le regard intérieur qui mène à la *prescience* et la *Mémoire seconde* où elles ne peuvent regarder : la partie

masculine de leurs ancêtres leur est voilée, ainsi que le regard intérieur qui leur permettrait d'avoir des visions *d'autres lieux*. Le *Kwisatz Aderach* : le court chemin, est un mâle qui saurait faire fi de ces limitations, qui saurait être, par sa conscience agrandie, à plus d'un endroit à la fois. Contrôlé par les soeurs, cet homme pourrait les guider sur des sentiers plus sûrs, asseoir plus fermement la mainmise de l'ordre sur l'*Imperium* et finalement contribuer à changer l'humanité à l'image du *Bene Gesserit*. En plus de tous ses programmes, le *Bene Gesserit* a déployé sur les univers primitifs la *Missionaria protectiva* et la *Panoptia propheticus*, une implantation de superstitions destinées à permettre l'exploitation de mondes par les soeurs, puisqu'elles sont passées maîtres dans la science, l'élaboration et le contrôle des religions. Pour accomplir ses jeux sur la psyché et les corps, le *Bene Gesserit* a une énorme demande de *mélange*, par ailleurs elle vend aussi le service des *Diseuses de vérité*, des *Révérèndes Mères* spécialisées pour reconnaître le mensonge (un autre poison distillé dans les luttes entre maisons). Leur existence rend encore plus complexes les intrigues et les complots, mais du même coup, pacifie l'*Imperium*.

Si *Arrakis* est considéré par l'ensemble de l'*Imperium* comme un vaste désert aride et mortel, trop cher à *terra-former*, ses habitants indigènes la voient sous un tout autre angle. Les *Fremens*, les hommes libres d'*Arrakis*, sont les descendants d'anciens esclaves qui se sont échappés du joug des hommes pour refaire leur existence sur cette terre inhospitalière. Plutôt que de maudire la planète-désert comme un nouveau maître intransigent, ils l'ont apprivoisée et se sont servis de sa dureté, pour devenir eux-mêmes

plus forts, plus adaptés et plus impitoyables. À l'origine, les *Fremens* étaient des adeptes pacifistes de la religion *zensunni*, établis sur des planètes lointaines et accueillantes pour s'épanouir dans leur foi. Cet environnement, trop facile, les a, à leur avis, dégénérés, et c'est avec une facilité déconcertante qu'ils ont été déracinés avec grande violence par des mercenaires. Aussi, la conquête de la liberté à travers un nouvel exil sur *Arrakis* s'est accompagnée d'un grand ressentiment envers l'*Imperium*: *ne jamais pardonner, ne jamais oublier*, telle est leur devise. Sous le couvert, encourageant la rumeur de n'être que de simples autochtones du désert, dont l'importance est négligeable, les *Fremens* sont le *pouvoir du désert*. En devenant peu à peu aussi cruels que les impératifs d'un environnement dont les conditions de vie sont absolument impitoyables, les *Fremens* se sont développés à travers la croyance que la loi et la religion ne font qu'une. Ils ont non seulement des usages violents, mais tout un ensemble de rites accompagne cette violence pour en déculpabiliser son auteur. La survie, le bien de la tribu est l'aune, la fin seule par laquelle tout moyen doit être jugé. De plus, les pressions que l'écologie d'*Arrakis* fait peser sur les *Fremens* ont forcé ceux-ci à atteindre un degré de sophistication très impressionnant eu égard aux moyens d'affronter le climat, et principalement son manque d'eau. Ainsi, les *Fremens* obéissent aveuglément à un ensemble de règles, de traditions éprouvées, mais savent aussi faire preuve d'un esprit d'innovation pointu dont le *distille*³² est probablement la pièce maîtresse : un survêtement qui récupère toute l'eau du corps et de la respiration. Toutes les préoccupations des *Fremens* sont orientées, à l'image du *distille*, vers la gestion de l'eau, de l'humidité et de leur rêve sacré :

32 Le terme diffère en langue originale anglaise, il s'agit plutôt d'un *stillsuit*.

transformer le visage d'Arrakis en une oasis accueillante. Aussi, dans la symbiose qu'ils s'efforcent d'accomplir avec leur environnement, en se transformant eux-mêmes et en transformant la planète, ne faut-il pas s'étonner de leur familiarité à l'égard d'*Arrakis* qu'ils appellent : *Dune*. Le manque d'eau sur *Dune*, la discipline de fer à laquelle il faut s'astreindre pour mériter sa place dans la tribu, la recherche constante du secret, la grande possibilité des accidents et la sagesse pour les éviter et les accepter et enfin le fanatisme religieux qui soulage les actions trop violentes sont une partie des facteurs pour expliquer que les *Fremens* sont les guerriers, les adversaires les plus redoutables de l'univers, mais ils se gardent bien de le faire savoir. De plus, ils savent chevaucher les *vers des sables*, ce qui rajoute non seulement à leurs pouvoirs, mais aussi à leur mystique, à l'impression de faire corps avec la planète et leur croyance, vision renforcée d'autant plus que les *Fremens* sont imprégnés d'*épice*, au point que leurs yeux sont complètement bleu foncé, l'iris et même le blanc... À l'instar du rêve pragmatique de changer lentement l'écologie de *Dune*, les *Fremens* ont la foi en une prophétie implantée par la *Missionaria protectiva* : la venue d'un messie, le *Lisan Al-Gaib* : la voix d'ailleurs, celui qui les conduira au paradis. Cette vision est présente conjointement comme un état de souveraineté sur leur monde, sans égard aux contraintes de l'*Imperium*, vécu dans une ère, un climat où ils ne connaîtront plus la soif.

Troisième chapitre : l'inscription de la transcendance

Jusqu'ici, le *parcours vers le temple* s'est borné à circonscrire un itinéraire en périphérie de l'inscription de la transcendance dans *Dune*. Si le plaidoyer a cherché à défendre l'intégrité d'une telle quête, l'initiation au contexte narratif permet de baliser le territoire et les figures à explorer, mais il ne s'est pas véritablement enfoncé dans le labyrinthe, le marécage menant au sujet. Pour véritablement y pénétrer, il faut faire encore quelques distinctions. Bien que l'usage du terme *transcendance* soit ici fréquent, il n'a pas encore été suffisamment problématisé. En reconnaissant les enjeux propres aux différentes conceptions de la transcendance, ces nuances permettront de pénétrer plus profondément dans *Dune* et d'opérer un dialogue prompt à y révéler les mécanismes de l'inscription de la transcendance. Sous les influences d'une double initiation à *Dune* et aux caractéristiques de la transcendance, l'étude pourra se concentrer sur les trois parties de *Dune*, intitulées: *Dune*, *Muad'Dib* et *Prophet*. C'est en expliquant le récit d'une manière chronologique jusqu'à sa conclusion, en élaborant sur les différentes figures qui y sont présentées et en y disséquant les significations, eu égard au mélange des discours dont use la science-fiction qu'apparaîtront les patrons de l'inscription de la transcendance.

Transcendances et transcendance classique

L'exploration préliminaire des figures de *Dune* révèle tout d'abord une pluralité de représentations de la transcendance au point qu'il est plutôt question des transcendances que de la transcendance. La principale problématique lorsque l'on aborde la transcendance réside dans la définition, dans l'approche de ce *par dessus, au-delà*, que l'on sait indéfinissable. Il y a d'une part une tradition qui mélange le littéraire, le scientifique ou philosophique dans une récupération de la scolastique théologique, elle-même empreinte d'un idéal platonicien, qui définit le rapport à la transcendance comme quelque chose d'inaccessible, d'inintelligible, d'extérieur à l'homme, qui flotte quelque part dans le royaume des idées (même si ce monde des idées est le monde véritable, et notre monde un rêve, nous vivons néanmoins dans le rêve, dans l'immanence, même si elle est illusoire, c'est la seule réalité tangible). Un exemple de l'application de cette tradition consiste par exemple en politique à étudier Machiavel et à démontrer son caractère révolutionnaire et novateur en soulignant l'*absence de transcendance* dans sa pensée sur la justification de l'exercice du pouvoir. Absence³³ grandement compensée par la révélation de stratégies, de techniques démontrant que le pouvoir est quelque chose pouvant s'*acquérir*. Cette conception de la transcendance que l'on appellera ici traditionnelle n'exclut pas l'appel à des micro-transcendances pour expliquer des phénomènes, mais celles-ci doivent être assises sur des traces, des empreintes visibles, palpables de leurs existences. La transcendance, dans une conception traditionnelle n'est

³³ Une nuance s'impose, Machiavel a recours à plusieurs transcendances, dont l'idée même de *Prince* ou de la *Fortuna*. L'argument ici repose sur la qualité de souverain non plus en tant que détenteur d'une autorité divine légitimée par un système de croyance, mais sur sa capacité à prendre ou garder le pouvoir, c'est en cela qu'il est résolument moderne.

pas niée, mais elle appartient à une sphère extérieure à la connaissance, et surtout à l'expérience, ainsi son inaccessibilité la rend impossible à connaître par le biais de l'exercice de la raison ou de la science. La notion du dieu chrétien est un bon exemple de l'économie de la conception traditionnelle: en s'inspirant du rapport des expériences mystiques ou dialectiques soulignant l'incapacité de représenter Dieu, la science démontre qu'elle ne peut non plus se baser sur une expérience, une forme d'empirisme pour asseoir sa connaissance de Dieu. En reléguant Dieu à un rapport au transcendantal, à un *il n'y a pas de preuve jusqu'ici qu'il puisse exister*, le processus renforce l'idée par laquelle inaccessibilité et transcendance sont liées.

Le scientifique moderne n'est pas naïf au point de nier Dieu parce qu'il ne peut être trouvé avec un télescope ou l'âme parce qu'elle n'est pas mise au jour par le scalpel. Il a simplement noté que l'idée de Dieu est sans nécessité logique. Il doute même qu'elle ait une signification. Elle ne l'aide pas à expliquer quoi que se soit qu'il ne pourrait expliquer d'une manière différente et plus simple... Rien de ce que nous savons ne suggère qu'il existe, et tous les arguments qui prétendent prouver son existence sont jugés sans signification logique. Car il est dans l'esprit de l'honnêteté scientifique de ne pas prétendre connaître ce qu'on ne connaît pas et dans l'essence de la méthode scientifique de ne pas se servir d'hypothèse qu'on ne peut pas vérifier... Les scientifiques peuvent avoir raison à cet égard. Ils peuvent avoir tort. Ce n'est pas notre but de discuter de cette question ici. Nous avons seulement besoin de noter qu'un tel scepticisme a une influence considérable et fixe l'état d'esprit dominant de notre époque³⁴.

Autrement dit, dire qu'une chose relève d'une transcendance ne la nie pas, mais elle la relègue à un des *mondes possibles* de Leibniz, que sans dire qu'elle est sans existence, sa réelle existence ou non dans une dimension platonicienne est sans effet. Seul compte

34 W. Alan Watts, *Éloge de l'insécurité*, Paris, Éditions Payot & Rivages 2003, p.18-19.

l'effet observable empiriquement dans ce monde-ci, seul cela a de la réalité. Par exemple, relever le principe que Machiavel fonde sa politique en supprimant la nécessité d'un recours à une transcendance dans sa rhétorique participe de la conception d'un *esprit moderne*. Le caractère, la vertu de ce modernisme, consiste à échafauder une souveraineté et une responsabilité de l'homme sur le monde, de l'homme sur lui-même au plan collectif comme individuel. Ce faisant, même une vision scientifique constructiviste participe à la création d'une nouvelle définition de la transcendance, laquelle est à peine visible tant elle est diffusée dans toutes les sphères de l'existence. Il s'agit de l'ascendance du *je* par rapport à l'ensemble du monde. Cette économie d'ailleurs se développe chez les individus à mesure qu'ils apprennent à parler, à utiliser les signes, les conventions préétablies pour échanger entre pairs sur le monde. Les humains ne vivent pas dans le monde comme tel, ne l'expérimentent pas directement, mais usent de filtres, d'abstractions créées par l'esprit (une autre transcendance) pour échanger et participer à la vie. Ce constat ne vise pas à faire une critique de l'individualisme, mais à simplement constater qu'il existe, que le monde est peuplé d'individus cherchant à se différencier. La représentation générale de cette masse (du moins en Occident et principalement dans les milieux scientifiques) de la croyance en un dieu consiste à considérer cette idée *comme une transcendance* ou du domaine de *la transcendance*; cet usage consacre le sens de *transcendance* comme un indéfini, indéfinissable en l'accompagnant d'une certaine vacuité dans l'exercice de connaître l'essence de cette transcendance puisqu'il est suggéré que sa connaissance par des voies

normales³⁵ est impossible. La transcendance devient ainsi un mot fourre-tout où les phénomènes trop complexes pour être reconnus sont amalgamés. S'il en est ainsi d'une banalisation du mot, les individus sont actifs dans le processus de participer à une action transcendante puisque chacun a un nom propre, une identité, le corps étant perçu comme une coquille, parfois laide, parfois belle, parfois à l'image, parfois son opposé d'une construction que l'on appelle personnalité, esprit, en peu de mots, un *je*. *Je* ne peut être ailleurs que le corps-coquille l'enveloppant, mais *je* ne peut se résoudre à n'être qu'un corps non plus, car *je* continue à exister quand un membre est coupé et ne se sent pas diminué quand des déjections sortent de son corps-portant. *Je* est en ce sens une créature étrange, un horla, une âme qui cohabite un corps sans l'être, sans nier ne pas l'être non plus. Cette satire du *je* n'a pas pour but de ridiculiser la conception populaire de l'identité, mais de démontrer le caractère complètement transcendantal de certaines habitudes humaines, mais qui sont si communément diffusées, acceptées et partagées qu'elles en deviennent immanentes, concrètes et qu'elles sont même considérées par les sciences comme des événements, des expériences, des faits réels que l'on peut analyser, mesurer et instrumentaliser. C'est dans cette conception moderne que l'on évoque une transcendance que l'on a taxée précédemment de traditionnelle. Peut-être faudrait-il employer le terme de *transcendance traditionnelle-moderne* pour marquer l'absence de contraste, dans la filiation entre tradition et modernité à l'égard de la transcendance par opposition à une autre *école* qui a sa propre façon de concevoir la transcendance.

35 C'est-à-dire par l'usage de la rationalité, de la science ou de la réflexion.

Transcendance mystique

La seconde façon de concevoir la transcendance est le chemin, la voie mystique. Contrairement à l'esprit posé, distancié du monde par la coquille du *je* qui tente de saisir, de se représenter le non représentable, le mystique ne se distingue pas du monde, il fait au contraire corps avec son environnement et dans cette synthèse, embrasse un ordre de réalité supérieur qui ne s'est pas tant révélé dans un moment de grâce, mais plutôt un changement de conscience intérieure qui découvre une source, une unité spirituelle qui nourrit l'ensemble de la création comme lui-même, et qui aurait toujours été active, mais dissimulée par des scories d'individualités la rendant inaccessible.

Maître Eckhart dit à cet égard :

La semence de Dieu est en nous. Avec un cultivateur bon, sage, et dévoué, elle prospère d'autant mieux et s'élève vers Dieu dont elle est la graine, et le fruit sera semblable à la nature divine. Ainsi, la graine du poirier grandit pour devenir un poirier, la graine du noyer pour devenir un noyer et, de même la graine de Dieu pour devenir Dieu. Mais avec un cultivateur stupide et malveillant, l'ivraie pousse, elle couvre et étouffe la bonne semence, en sorte qu'elle ne peut arriver à la lumière et s'épanouir. Origène, un grand maître, dit : « puisque c'est Dieu lui-même qui a semé, enfoui, et généré cette semence, elle peut certes être recouverte et cachée, mais jamais elle ne sera ni éteinte ni anéantie. Elle harde et brille, elle éclaire et brûle et sans cesse elle tend vers Dieu³⁶ .

S'il existe un tel état, il est incompatible avec la conception d'une dualité entre l'immanence et la transcendance, entre un monde matériel et un monde spirituel, entre la *cité des hommes et la cité de Dieu*, entre la vision ou la division un d'ordre de réalité supérieur et la morne existence humaine, ou plus simplement entre le corps et l'âme.

36 Maître Eckhart, *La Divine Consolation*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2004, p.96.

Penser une transcendance extérieure et inaccessible au monde et à ses vivants dans une pensée mystique n'est pas qu'une abstraction, une vue de l'esprit, c'est également une forme de blasphème. En effet, la vie du mystique devenant le théâtre d'une actualisation de cette semence, cette expérience devient la preuve indubitable du caractère opératoire de la transcendance et non de sa distance, ou peut-être existe-t-il une frontière, mais la volonté même de celle-ci est d'être poreuse si le mystique sait s'adapter, se réduire au diamètre nécessaire pour devenir lui-même le seuil par lequel la transcendance puisse se manifester dans la matérialité, l'ordinaire. Il va sans dire que cette expérience de l'entonnoir spirituel n'est pas donnée à tous, que l'on pense par exemple à la parabole du Christ selon Matthieu pour laquelle *il est plus facile pour un chameau de passer à travers le chas d'une aiguille qu'au riche d'entrer au royaume des cieux*, mais elle a du moins été reconnue maintes fois comme possible.

Puisque c'est par l'acquisition du bonheur que les hommes deviennent heureux, le bonheur étant à vrai dire la même chose que la divinité, il est évident que l'acquisition de la divinité rend bienheureux. Mais pour la même raison que la justice fait le juste et la sagesse le sage. La divinité doit nécessairement transformer en dieux ceux qui l'ont acquise. Quiconque est heureux est donc un dieu. Par nature, il n'y a certes qu'un seul Dieu ; mais par participation, en vérité, rien n'empêche qu'il y en ait autant qu'on veut³⁷.

La pertinence de démontrer sans équivoque la réalité d'une pratique mystique n'appartient pas à cette réflexion. Quel que soit le niveau de véracité *rationalisable* de l'expérience mystique, l'inscription, la représentation de ses effets suffit à créer un recul vis-à-vis de l'approche traditionnelle moderne de considérer l'inscription de la

37 BOËCE, *Consolation de la philosophie*, Tr. Colette Lazam, Paris, Éditions Rivage, 1989, p.133.

transcendance décrite plus haut. En résumé, une conception traditionnelle moderne de la transcendance, par son usage de l'esprit et du *je*, crée des filtres entre l'homme et le monde, monde qui semble si matériel et immanent. La voie mystique consiste précisément à constater que c'est là le problème qui entrave l'émerveillement, qu'il faut précisément se débarrasser des filtres conceptuels pour éprouver, expérimenter la transcendance, constamment présente, mais dissimulée à la perception par les ornières de l'intellect.

Au bénéfice de la clarté, l'approche *traditionnelle-moderne* sera catégorisée comme une *approche classique de l'inscription de la transcendance* en opposition à une *approche mystique de l'inscription de la transcendance*. Cette approche mystique, plus organique et plus vivante, permet de regrouper dans son champ d'autres approches orientales tel que le Zen, le Taoïsme ou le Soufisme. En effet, le mystique chrétien, le moine bouddhiste, le soufi, voire le renonçant hindou participent de cette même quête de l'actualisation de leur nature, de l'atteinte d'une réalité ultime. Les présupposés de l'approche mystique valident l'idée d'une valeur inopérante du langage et des mots pour caractériser l'intériorité du rapport de chaque sujet avec la transcendance, plutôt que de conclure comme l'approche classique que c'est la transcendance, qui elle, est inatteignable.

On pourrait reprocher de faire référence à Eckhart pour justifier l'existence d'une approche mystique puisque celui-ci appartient à une église occidentale, assise sur une

théologie platonicienne et insistante dans sa vocation médiatrice entre les hommes et Dieu, Eckhart est souvent cité et il a maintes fois été récupéré par des institutions classiques, des figures philosophiques comme Hegel ou Schopenhauer jusqu'à l'instituer comme père de la spéculation allemande³⁸. Par ailleurs, sa nature hérétique le rend sympathique au matérialisme athée, au nihilisme ; puisque l'on peut abondamment puiser dans ses références au *néant*. *Si tu veux que Dieu sois ton bien propre, fais-toi son bien propre et ne pense à rien d'autre que lui*³⁹. Aussi cette union avec Dieu se fait sans contradiction avec l'intellect qui participe lui aussi à la lumière divine puisque l'homme sans Dieu n'est rien, il ne tire son intelligence que de la part de Dieu en lui-même, capable de se reconnaître quand elle se réfléchit. Ce qu'il faut retenir comme parenté dans les pratiques d'une approche mystique de l'inscription de la transcendance est cette discipline qui prône l'expérience d'une oblitération de l'ego pour faire de la place à une présence, une nature d'une qualité de conscience plus large et susceptible d'accroître la sérénité. Ainsi Daisetz Teitaro Suzuki, maître zen émérite à qui l'on doit une grande part de la popularité du bouddhisme (zen et autre) en Occident, reconnaît non seulement une grande similitude à l'expérience mystique chrétienne particulièrement à travers les sermons d'Eckhart, le partage d'une même expérience et de la difficulté à la communiquer.

It is when I encounter such statements as these that I grow firmly convinced that the Christian experiences are not after all different from those of the Buddhist. Terminology is all that divides us and stirs us up to

38 Alain. de Libéria, Dans son introduction de Maître Eckhart, *Traité et Sermons*, Paris, GF Flammarion, 1995, p.7.

39 Maître Eckhart, *Traité et Sermons*, Paris, GF Flammarion, 1995, p.310.

a wasteful dissipation of energy. We must however weigh the matter carefully and see whether there is really anything that alienates us from one another and whether there is any basis for our spiritual education and for the advancement of a world culture...

Eckhart's statement regarding God's self-love which "contains his love for the whole world" corresponds in a way to the Buddhist idea of universal enlightenment. When Buddha attained the enlightenment, it is recorded, he perceived that all beings non-sentient as well as sentient were already in the enlightenment itself. The idea of enlightenment may make Buddhists appear in some respects more impersonal and metaphysical than Christians. Buddhism thus may be considered more scientific and rational than Christianity which is heavily laden with all sorts of mythological paraphernalia. The movement is now therefore going on among Christians to denude the religion of this unnecessary historical appendix. While it is difficult to predict how far it will succeed, there are in every religion some elements which may be called irrational. They are generally connected with the human craving for love. The Buddhist doctrine of enlightenment is not after all such a cold system of metaphysics as it appears to some people. Love enters also into the enlightenment experience as one of its constituents, for otherwise it could not embrace the totality of existence. The enlightenment does not mean to run away from the world, and to sit cross-legged at the peak of the mountain, to look down calmly upon a bomb-struck mass of humanity. It has more tears than we imagine⁴⁰.

Le pari que ces quêtes individuelles ou collectives soient authentiques conduit à appliquer à leur égard, si l'on veut les réfléchir avec rationalité, le principe du *rasoir d'Occam* : il est beaucoup plus simple d'émettre l'hypothèse que *cette réalité spirituelle* recherchée doit être d'une même nature, mais qu'elle s'envisage, de par sa complexité, par des moyens différents. Le recul donc, que permet cette union des pratiques sous une bannière mystique, consiste à voir le domaine de croyance subordonné à l'approche

⁴⁰ D.T. Suzuki. *Mysticism Christian and Buddhist Text*, New York; Harper & Brothers Publishers, 1957 p.7-9.

classique, alors que celui de la foi relève du mystique. Ce faisant, elle permet de voir non plus le mystique comme un illuminé au sens péjoratif, mais au contraire, comme un chercheur qui se place dans la seule stase à l'égard de la raison, de la science qui ne soit pas non plus de la folie. Car si la raison, la logique, la méthode est l'aune, le regard par lequel tout est supposé, quelle mesure distanciée permettra également de jauger la valeur de cet instrument? Autant un couteau ne peut se couper lui-même, il faut un saut qualitatif de conscience pour évaluer l'état de conscience précédent.

Une optique de science-fiction mystique dira donc que ce n'est pas à la raison d'évaluer la transcendance, mais l'inverse... Qu'il appartient à notre identité transcendante de déterminer ce que nous apporte une vision scientifique et critique de l'existence. À partir de ce renversement, la pensée critique peut être utilisée comme un outil pour tester, aiguïser le sens spirituel de l'homme, son aptitude à savourer la vie avec un regard neuf.

Comme l'explique encore beaucoup mieux Allan W. Watts :

Nous pouvons admettre franchement que nous n'avons pas de base scientifique pour la croyance en Dieu, en l'immortalité personnelle ou en aucun absolu. Nous pouvons nous abstenir entièrement d'essayer de croire et prendre la vie juste comme elle est et rien de plus. Dans ce point de départ, il existe une autre façon de vivre qui ne demande ni mythologie ni désespoir. Mais cela exige une révolution complète de notre manière courante de penser et de ressentir.

Ce qui est extraordinaire dans cette révolution, c'est qu'elle révèle la vérité derrière les soi-disant mythes de la religion et de la métaphysique traditionnelles (*conception classique de la transcendance*). Elle fait connaître non pas des croyances, mais des réalités positives correspondant - d'une manière inattendue - aux idées de Dieu et de la vie éternelle. Il y a des raisons de penser qu'une révolution de ce genre fut la source originelle de certaines des principales idées religieuses, se

positionnant pas rapport à elles comme réalité à symbole et cause à effet. L'erreur habituelle de la pratique religieuse normale est de prendre le symbole pour la réalité, de regarder le doigt montrant la voie et de le sucer pour se consoler plutôt que de suivre cette voie. Les idées religieuses sont comme des mots . – peu utiles, et souvent trompeurs à moins que vous ne connaissiez la réalité concrète à laquelle ils se réfèrent. Le mot « eau » est un moyen de communication utile parmi ceux qui connaissent l'eau. La même chose est vraie pour le mot et l'idée appelés « Dieu » .

Parvenu ici, je ne souhaite pas sembler mystérieux ou revendiquer des « connaissances secrètes ». La réalité qui correspond à « Dieu » et à la « vie éternelle » est honnête, franche, claire et ouverte au regard de tous. Mais la vision demande une correction de l'esprit, juste comme une vision claire demande parfois une correction des yeux.

La découverte de cette réalité est freinée plutôt qu'aidée par la croyance, que l'on croie en Dieu ou en l'athéisme. Nous devons ici opérer une distinction claire entre croyance et foi, parce qu'en règle générale la croyance en est venue à signifier l'état d'esprit qui est presque à l'opposé de la foi. La croyance, comme j'utilise le mot ici (belief), est d'insister pour que la vérité soit ce qu'on voudrait « volontiers » (lief), qu'elle soit ce que l'on voudrait qu'elle soit. Le croyant ouvrira son esprit à la vérité à la condition qu'elle s'accorde avec ses idées et souhaits préconçus. La foi, par contre, est une ouverture sans réserve de l'esprit à la vérité, à quoi que cela puisse aboutir. La foi n'a pas de préjugé; c'est un plongeon dans l'inconnu . La croyance s'accroche, mais la foi laisse aller. Dans ce sens du mot, la foi est la vertu essentielle de la science, de même que de toute religion qui n'est pas de l'autodéception⁴¹.

Les transcendances réconciliées

Ce dernier discours de Watts est à la fois le point de départ et le point d'arrivée de toute réflexion sur l'inscription, la représentation de la transcendance que contient *Dune* de Frank Herbert. Si ce mémoire a insisté sur la primauté du *vivre ensemble* comme défi

41 W. Alan Watts. *Éloge de l'insécurité*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2003, p. 24-26. C'est nous qui soulignons, entre parenthèses, la référence à *une conception classique de la transcendance* qu'il exemplifie.

principal posé à la science et par extension comme thématique centrale des thèmes de science-fiction, ce passage insiste sur la nécessité de l'ouverture des perspectives, sur la renaissance de la virginité de l'esprit, de la naïveté (sans qu'elle soit niaise), de la curiosité, de l'abandon et finalement au laisser-aller de prendre le monde tel qu'il est pour accéder à ce *vivre*. Sommairement, cette philosophie pratique incite à pratiquer la foi avec la distinction suivante : on peut prier pour demander à Dieu (ou à une force supérieure pouvant intercéder) une faveur, quelque chose, la réalisation d'une volonté, ou on peut prier pour *lui demander de nous donner le courage, le tempérament de vivre (et non pas de subir) selon sa volonté*. L'inscription de la transcendance dans *Dune* ne procède pas d'une révélation de figures telles que celle de la divinité incarnée par la première façon de prier : dialogue entre la projection d'un *je* individuel face à son image à l'échelle cosmique, mais plutôt d'une série de mise en contexte pour susciter l'ouverture, la foi en l'inconnu que représente la seconde façon de prier, accepter l'irréversible comme l'extraordinaire avec le même esprit, la même présence. Si une distinction entre les catégories a été faite entre une *inscription classique* vis-à-vis une *inscription mystique*, c'est que la saga nage entre ces deux eaux, pour mieux arriver à témoigner de l'importance de la transformation du regard. Le mélange des deux traditions vers quelque chose de neuf participe à cet effort de *correction de l'esprit*, Watzlawick compare les constructivistes à une bande d'hérétiques à la conquête du monde, des êtres à la fois responsables et libres, libres des entraves empêchant ce laisser-aller sans réserve dont parle Watts. *Dune* doit donc être perçu comme une tentative à la fois d'ouverture d'esprit et *pour* ouvrir les esprits. De plus, la référence à Eckhart, à un

hérétique est une autre figure à cheval entre les deux types d'*inscriptions*, on en a usé pour glorifier l'approche mystique, alors qu'il est aussi de l'autre école. Pour comprendre ce paradoxe, il faut plutôt admettre que la dualité ici créée n'est qu'artificielle, et ne sert que d'outil conceptuel pour mieux s'appropriier *Dune*. Pour reprendre l'analogie du doigt montrant la voie ou pointant la lune, il ne faut pas confondre le doigt et la lune. Il est impossible de prétendre représenter la lune qu'évoque *Dune*, si *Dune*, pour ce faire, se contente d'être un doigt pointé. Mais on peut parler du doigt sans pour autant le *sucer*, la création de catégories artificielles est une mesure, une façon d'en caractériser l'orientation, la direction. C'est encore sur le fil du rasoir entre ce qui départage et rassemble ces deux catégories et ce qu'elles incarnent que se définit la route qui mène à la transcendance, dans une métaphore de la quête spirituelle individuelle ou comme une critique sociale et religieuse, ce que la suite du chapitre tente d'exposer, on peut enfin pénétrer, après toute cette préparation, au coeur du labyrinthe menant au *temple*.

Dune

Les deux premiers livres de la saga *Dune* et *Dune Messiah* sont centrés sur la figure de *Paul Atreides*, fils du duc *Leto*. La référence à une origine grecque n'est d'ailleurs pas fortuite, *House Atreides* se réclamant véritablement d'une filiation avec les *Atrides*, depuis Agamemnon et Atrée, Herbert pervertit cette ascendance en faisant correspondre ce caractère des *Atrides* à la loyauté, la droiture et la diplomatie tout en lui concédant une force considérable dans l'art de la guerre, de la politique et des affaires, sans quoi cette lignée serait depuis longtemps disparue. Aussi est-il évident que si cette famille a su faire disparaître les meurtres, les viols et les trahisons de son histoire, c'est d'abord à elle-même qu'elle s'est mentie. Ce faisant, elle démontre qu'elle a parcouru l'Histoire de pair avec l'humanité, et qu'elle fait donc partie de sa souche la plus forte et la plus adaptée, du seul fait de sa survivance depuis des temps immémoriaux. Cette caractéristique des *Atrides* a d'ailleurs attiré l'attention du *Bene Gesserit*, la communauté de *soeurs*, pour qui les gènes des *Atrides* sont marquants pour ce qu'ils transmettent : un leadership inné, une résistance exceptionnelle aux maladies et aux poisons, des capacités physiques et athlétiques exceptionnelles, et surtout une extrême perméabilité au *spice melange*⁴², à l'*épice*. Cette dernière ouvre pour eux les portes de la conscience à un degré qui approche l'oracle : la prescience, l'habileté de voir entre certains avenir possibles, à choisir entre eux. Issu donc lui aussi de *Leto* (quoique cette

42 Comme la graphie due au concept du *mélange des discours* et celui du *spice melange* est la même, chaque fois que le lecteur rencontrera *melange* en italique et sans accent, c'est qu'il est question du dérivé de l'épice consommable tel que décrit dans le deuxième chapitre, (quoique nous l'avions fait en français, avec un accent aigu histoire de ne pas effaroucher le lecteur), l'ayant désormais averti des subtilités de *Dune*, le respect de la langue originale permet d'éviter certaines confusions à venir lorsqu'il rencontrera dans la même phrase le terme propre aux romans d'Herbert et la question du mélange des discours.

fois le nom réfère au père plutôt qu'à la mère, contrairement au mythe grec), *Paul* est perçu à juste titre comme un Apollon et bénéficie d'une éducation en conséquence; toute l'attention d'une mère *Bene Gesserit*, avec l'entraînement *Prana et Bindu*⁴³ et historique y étant associé et les meilleurs professeurs grâce à sa filiation paternelle ducale. Il apprend tout, du maniement des armes à la stratégie militaire, en passant par la politique et le commerce, il assimile par osmose en étant entouré des meilleurs hommes de la galaxie... Son père, le duc *Leto*, a su s'entourer d'une telle compagnie justement par l'estime qu'il inspire en portant les valeurs de loyauté et d'intrépidité des *Atreides* à un niveau encore jamais atteint, aussi est-il perçu comme une menace par les autres grandes maisons qui se sont octroyé le pouvoir sur l'univers connu, de l'empereur *Padishas Shaddam 4*, qui craint la popularité comme la témérité de l'homme, mais surtout de la *Maison Harkonnen*; les ennemis jurés des *Atreides* depuis des millénaires, reconnus pour leur trahison et leur lâcheté.

Le récit de *Dune* commence sur ces prémisses au moment où *Paul* va être testé sur son humanité, par un processus potentiellement mortel, à l'âge de 15 ans, par la *Révérende Mère Supérieure* du *Bene Gesserit*; *Gaius Helen Mohiam*. Ce rite a ceci d'exceptionnel qu'il ne concerne d'ordinaire que les femmes, et encore que celles qui se sont vouées au *Bene Gesserit*; si *Paul* est astreint à devoir le passer, ce n'est pas tant à cause de l'éducation ésotérique, l'*art étrange* auquel sa mère l'a initié, mais pour une faute qu'elle a commise pour son duc; donner jour à un fils plutôt qu'à une fille comme le

43 Entraînement musculaire et nerveux développant un contrôle total du corps pour en maximiser les capacités.

Bene Gesserit le lui avait ordonné. Dans sa quête du *Kwisatz Haderach*, le *Bene Gesserit* n'était qu'à deux générations de le produire, en effet, en croisant la fille hypothétique que *Jessica* (la mère de *Paul*) aurait dû avoir avec le Duc *Leto* et un héritier mâle de la lignée des Harkonnens. Le *Bene Gesserit*, après des centaines d'années d'attente, aurait produit le surhomme qui leur aurait ouvert les portes d'un pouvoir absolu, d'autant plus qu'elles se seraient organisées de manière à contrôler cet *instrument*. La désobéissance de *Jessica* n'est pas tant un péché pour l'ordre que le commencement d'une nouvelle ère que raconte *Dune*, histoire introduite par cette rencontre entre la représentante d'une tradition millénaire de prudence, d'orthodoxie et de pouvoir dissimulé et *Paul*, le produit entre un geste d'audace, de désobéissance, mais surtout d'amour : la rencontre entre des millénaires d'attente et l'inattendu. Aussi, le *Bene Gesserit* peut avoir tout perdu si *Paul* se révèle ne pas être à la hauteur, comme il peut avoir perdu en partie, mais avec des conséquences plus funestes encore si ce *Paul Atreides* se révèle être le *Kwisatz Haderach* et que le *Bene Gesserit* en perd la mainmise au profit des *Atreides*.

Non seulement le premier roman *Dune*, mais toute la saga est fondée sur l'extrapolation des conséquences de cette désobéissance, comme quoi ce sont les hérétiques et les rebelles qui ont les qualités requises pour mener le monde. Initialement, le duc *Leto* et ses *Atreides* se font confier le fief d'*Arrakis*, communément appelé *Dune*, afin d'y continuer l'extraction et l'exploitation de l'épice, du *melange*. C'est l'empereur qui octroie ce monopole à une famille noble ou à une autre en étant la balance qui tranche entre les différentes ambitions des membres du *Landsraad*, de *La Guilde des*

Navigateurs et des intérêts de la *CHOM*. Malgré tous les investissements faramineux et l'ampleur des énergies pour mener à bien cette entreprise, les bénéfices d'une telle opération sont à long terme également faramineux pour la maison titulaire du fief d'*Arrakis*. Ce bail du monopole de l'*épice* et la facilité avec laquelle les *Atreides* vont s'implanter sont les deux appâts d'un piège conçu par la maison impériale des *Corrino* et les *Harkonnens* (les ennemis mortels des *Atreides* depuis des millénaires) pour détruire les *Atreides*. Il s'agit de laisser les *Atreides* s'implanter et commencer l'exploitation en les laissant se sentir suffisamment en sécurité pour faire agir un traître qui abaissera leurs défenses, permettant ainsi au soldat de l'empereur, les *Sardaukars*, déguisés en *Harkonnens*, d'annihiler les *Atreides*. Pour l'empereur comme pour les *Harkonnens*, ce complot, s'il reste secret, comporte maints avantages. D'une part, il élimine la menace qu'incarnait pour l'empereur la popularité et la puissance du duc *Leto*, sorte de fer de lance du *Landsraad*, celui-ci, par ailleurs ne peut cependant qu'applaudir la disparition d'une maison puisque les intérêts détenus par celle-ci, se retrouvent maintenant redistribués par l'entremise de la *CHOM* dans l'ensemble des maisons. Enfin, le coût d'une telle opération est pour l'empereur nul, puisqu'il est entièrement assumé par les *Harkonnens*, et n'apparaît que comme une vendetta entre maisons. Quant aux *Harkonnens*, ils se débarrassent à la fois de leurs ennemis jurés, tout en regagnant la possibilité de s'enrichir, de se placer dans les bonnes grâces de l'empereur et le tout en gagnant en popularité, respect et crainte dans tout l'*Imperium*. Ce plan, digne des grandes tragédies dont se réclament les *Atreides*, pourrait fonctionner et aboutir si n'est d'un détail que le reste du récit tend à représenter : la force de la foi et

de la religion et de la puissance du tripode qu'elles forment lorsqu'elles s'allient à la politique.

Si les *Harkonnens* ont besoin d'un traître pour usurper *Arrakis* aux *Atreides*, le motif de cette trahison est motivé par le chantage et la haine, aussi, dans les extrêmes de cette cabale continue à survivre l'honneur, la loyauté et l'amour des *Atreides*. Par ces vertus, le traître prend des dispositions pour permettre l'échappée de *Jessica* et de *Paul*, malgré des directives contraires, et les dote d'un *Fremkit*, tout le nécessaire pour survivre au désert. Bien que le duc *Léto* et tous ses gens soient morts, la survie de *Paul*, même dans une situation de guérilla, démontre la pérennité des *Atreides* et leur force, à travers le hasard et la contingence d'avoir apporter à *Dune* et à son peuple; les *Fremens*, un être dont le patrimoine génétique prédispose déjà à des talents presque magiques et qui, désormais immergé dans un environnement saturé d'*épice*, pourra les développer de manière à en faire exploser le potentiel. D'ailleurs si *Paul* est attendu par le *Bene Gesserit* en tant que *Kwisatz Haderach*, la rencontre entre lui et les *Fremens* procède encore une fois en un détournement des fondements et réalisations de l'ordre, cette fois dans l'exercice des manipulations des religions.

Le regard du *Bene Gesserit* envers les croyances et les religions en est un de cynique, les millénaires d'observations, d'études et l'utilisation de la *mémoires seconde*, le réservoir par lequel chaque *Révérende Mère* confirmée peut fouiller, connaître le passé de tous ses ancêtres, a contribué à façonner une manière unique de concevoir les rapports à la foi.

Pour le *Bene Gesserit*, le sens de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à vivre... Il admet un bon nombre de mystères, mais s'est efforcé de voir l'ensemble de la mécanique derrière ces mystères de manière à en comprendre les universaux et surtout, à en faire usage. C'est ainsi que le *Bene Gesserit* a affûté ses techniques de séduction, a découvert les *transes de vérité*, des aptitudes pour autoréguler, contrôler le corps de ses adeptes, etc. À travers cette quête de compréhension utilitariste, le *Bene Gesserit* sait s'arrêter là où il devine que la rationalisation d'un principe humain touche une zone profondément mystérieuse, voire sacrée, et que, pour garder le contrôle sur son usage, mieux vaut la laisser intacte, mais contrôler toutes les facettes, les déterminants d'une telle zone. C'est pourquoi on taxe le *Bene Gesserit* de cynique, parce que malgré toutes les occasions de penser faire face à une réalité, un principe supérieur plus fort que lui, le *Bene Gesserit* s'est efforcé de plutôt mâter ces forces pour son bénéfice propre. Cet ordre allie donc la puissance des regroupements occultes et a accumulé toutes les connaissances et les techniques possibles à un croyant dans une perspective mystique d'inscription de la transcendance, mais pratique le rationalisme nécessaire, le détachement pour s'enfoncer dans une inscription plutôt classique dans le but d'utiliser ce réservoir comme un levier de pouvoir, d'énergie, pour parvenir à ses nombreuses fins politiques.

On the whole, she thought, it had gone well. A calculated risk, and very dangerous to her personally. She was sure there had been assassins on the balconies above her waiting for a signal from Albertus. And now, the fear he carried back with him was a thing the Bene Gesserit understood intimately through millenia of manipulations. As contagiously virulent as any plague. The teaching Sisters called it « a directed hysteria ». It had been **directed** (aimed was more accurate) at the heart of the Rakian

priesthood. It could be relied upon, especially with the reinforcement that would be set in motion. The priests would submit. Only the few immune heretics were to be feared now⁴⁴.

She nodded. « We have two chief survivors of those ancient schools : the Bene Gesserit and the Spacing Guild. The Guild, so we think, emphasizes almost pure mathematics. Bene Gesserit perform another function »

« Politics, » he said.... The reverend Mother returned her attention to Paul. « You did that on remarkably few clues, » she said. « Politics indeed. The original Bene Gesserit was directed by those who saw the need of a thread of continuity in human affairs. They saw there could be no such continuity without separating human stock from animal stock-for breeding purpose » ⁴⁵.

Ces extraits démontrent que pour le *Bene Gesserit*, il n'y a pas de honte à s'avouer ce cynisme puisqu'il répond à une nécessité. S'il se voit comme le gardien du cheptel humain et se permet de filtrer qui, du troupeau, mérite véritablement l'épithète d'humain, il a trouvé une réponse à la question posée initialement dans *Science-fiction et science*, au questionnement sur le degré de maturité à acquérir pour faire face à la complexité du monde. Au fait que les problèmes auxquels la condition humaine est soumise soit trop lourds pour elle, mais justement si lourds qu'on ne peut les ignorer, le *Bene Gesserit* répond que *la fin justifie les moyens*. S'il ne pratique pas un eugénisme généralisé, il s'assure de produire les leaders qui sauront faire fi de la lourdeur des problèmes, au contraire, qui s'en serviront pour grandir en se servant justement de l'épreuve qu'ils représentent pour en tirer de l'expérience. Si l'humanité a été sous le

44 HEBERT, Frank. *Heretics of Dune*, Ace Books, New-York, 1987, p.278.

45 HEBERT, Frank. *DUNE*, Ace Books, New-York, 1987, p12. Les citations suivantes tirées de *Dune* seront désormais simplement marquées par DUNE, suivi des numéros de pages.

joug des machines et s'en est libérée, ce n'est pas pour se retrouver sous le joug d'autres humains, et c'est la raison d'être du *Bene Gesserit*, servir l'humanité pour lui redonner cette autonomie, quoiqu'il accomplisse ce dessein bien malgré elle (mais le *Bene Gesserit* devient-il un parasite?). Il ne prétend pas gouverner ou placer des gouvernements en vertu d'une prétendue supériorité, il produit des êtres supérieurs, dont *Paul* est un exemple, et l'habileté avec laquelle ces individus conquièrent et se maintiennent au pouvoir est une preuve supplémentaire de l'efficacité et de la raison d'être *Bene Gesserit*. C'est dans ce contexte : que la manipulation des religions est une science comme une autre, que le *Bene Gesserit* a déployé sa *Missionaria protectiva*, et que *Paul*, en tant qu'électron libre du *Bene Gesserit*, va rencontrer les légendes, les superstitions et des prophéties implantées depuis longtemps par la *Missionaria* sur *Dune*, mais qui ont depuis longtemps évolué d'elles-mêmes parce que depuis trop longtemps désertées par leurs fondatrices. La première partie, intitulée *Dune*, se termine par la prise de conscience de *Paul*, de son étrangeté et un non pas par une simple élévation, mais par un véritable saut de niveau de conscience, qui lui permet de réaliser pour la première fois une expérience de *prescience* en étant éveillé. D'une durée d'un de battement cœur, cette contemplation le fait voyager hors du temps, à la découverte d'un nombre incalculable de futurs possibles, de conjonction, de possibilités, certaines le concernant, d'autres concernant l'humanité. Une autre des facettes des pouvoirs héréditaires étranges de *Paul*, que l'éducation *Bene Gesserit* a développés et que la saturation d'épice de *Dune* épanouit, est son aptitude de *Mentat*. Le *Mentat* peut déduire ou construire à sa guise des solutions à des problèmes d'une complexité énorme, même à partir de données

incomplètes, conséquemment, la vision de tous ses futurs possibles augmente chez *Paul* la capacité de choisir, dans le moment présent, le meilleur cours d'actions à prendre. Mais ce faisant il lui est permis de voir plusieurs oracles simultanément, de voir quelles actions mènent à quelles conséquences, et ainsi, de déterminer entre les futurs les avenues préférables, et simplement adapter ses actions en conséquence pour les réaliser. Plus tout à fait un être humain, autre chose qu'un *Mentat*, plus que le *Kwisatz Haderach* attendu, *Paul* se sent désemparé et *freak*, sous le choc de l'impact immense que sa vie peut avoir pour le reste de l'humanité. Sa *prescience* lui apprend qu'il n'est plus question de simplement reconquérir un fief, puisque les leviers fanatiques qu'il devra utiliser pour y parvenir ne sauront être contenus à *Arrakis* seule, il voit d'ailleurs leurs conséquences morbides, aussi bien qu'il a vent d'une discussion avec sa mère dans un futur à cet effet...

She had quoted a Bene Gesserit proverb to him : « When religion and politics travel in the same cart, the riders believe nothing can stand in their way. Their movement becomes headlong-faster and faster and faster. They put aside all thought of obstacles and forget that a precipice does not show itself to the man in the blind rush until it's too late. »⁴⁶

Par ailleurs, l'ironie qu'il découvre, quand il s'explore lui-même par le biais de la *prescience*, est qu'en tant que produit du programme génétique du *Bene Gesserit*, il possède cette aptitude à voir, à découvrir qu'il est le petit fils du baron *Harkonnen* qui vient tout juste d'annihiler les *Atreides* d'*Arrakis*. C'est-à-dire le produit de ce qui cherche justement à le détruire. Paradoxalement, c'est une nouvelle aptitude, une autre

46 DUNE, p. 382

modalité d'être qui lui permet de *voir* mieux et autrement les chaînes de causalité, et ce faisant ce pouvoir est accompagné du savoir l'ayant rendu tel. Et dans ce savoir, sa révélation consiste à comprendre qu'il est lui-même le résultat d'une conjonction entre ce qu'il déteste, et ce à quoi il était en tout point opposé: un être hybride, mi-Atreides, mi-Harkonnen. Ensuite, cette prise de conscience lui révèle que comme être, son existence a été calculée et planifiée, afin qu'il ne soit que simplement utilisé, à la manière d'un outil, le résultat de croisement génétiques depuis des millénaires. La désobéissance de sa mère, qui lui a ainsi donné vie, comme une petite distorsion dans un vaste plan (les *Bene Gesserit* ont le pouvoir d'influencer le sexe de leur enfant, et c'est cette *Paul féminine* qui aurait dû être porteuse du *Kwisatz Haderach*), lui redonne justement son indépendance. Il ne sera pas l'instrument du *Bene Gesserit*, il ne sera pas non plus un fugitif à la merci des *Harkonnens*, mais saura-t-il être libre à l'égard de son propre oracle, et de son aptitude à être l'oracle de l'humanité?

La pertinence de décrire cette scène de *prescience* réside dans le caractère fondamental de celle-ci comme force narrative dans *Dune*. Dans le premier roman comme dans tout le cycle, à la fois, elle est un moteur essentiel du récit et une figure pour illustrer toute la complexité des considérations, des propos que tente de produire la saga. Cette description d'une expérience procède du *mélange* des discours tentant de saisir le réel que l'on a identifié dans le premier chapitre. Les aptitudes de *Paul* lui permettent d'accéder à une compréhension du fil qui relie passé, présent et futur à la manière d'un *karma*, c'est-à-dire par une perception claire des mécanismes qui enchâssent les effets

aux causes, les actions et leurs conséquences. Pour comprendre cet ensemble de perceptions, il n'a pas besoin d'un filtre, d'une science, d'un discours ou d'un outil pour interpréter les trames emmêlées de cette vision, il fait corps avec elle. En ce sens, la lecture d'un tel événement permet d'y voir une représentation, une conception mystique de la transcendance, où un sujet arrive à réaliser, à sentir le niveau d'interrelation, d'interactions entre lui et l'ensemble de l'univers, et ainsi à participer à sa magie, à être donc lui aussi magique. Cette conception présuppose un univers débarrassé d'une figure transcendantale, inaccessible, mais jaugée comme sévère, toute puissante et instigatrice d'un ordre moral par le biais de ses prophètes, telle qu'une lecture classique des conceptions des transcurrences peut inspirer. La fusion qu'opère *Paul* entre lui-même et le monde expose un univers où l'homme est la mesure de toute chose, un monde sans autorité ou principe moral ou spirituel supérieur. Cependant, cette réalisation ne signifie pas la fin de toute morale, l'indépendance relative de l'homme vient de ce que Herbert fait occuper une place toute spéciale à l'écologie dans la saga. Cette prépondérance de l'écologie n'est pas seulement attribuable au théâtre d'un récit dont tout un écosystème (le désert) occupe l'espace principal, les enjeux sociaux, économiques ou politiques peuvent être vus à travers la même lorgnette : la compétition entre les espèces, ou au sein d'une même espèce dans le contexte où la ressource la plus importante (l'eau, l'épice) est placée dans une situation de rareté. Le leader doit pouvoir voir ces instincts de compétition et trouver une façon de les utiliser, de les détourner pour qu'ils ne soient pas un danger pour l'écosystème. Ce que Paul découvre en participant à cette unité avec l'écosystème, c'est qu'en tant que résultat évolutif, il est potentiellement l'une de ses

intelligences organisatrices, voire l'intelligence organisatrice des intelligences organisatrices. La mystique qui conduit à éprouver un sentiment d'unité avec son milieu (c'est à dire plus que simplement son environnement, l'humanité dans le futur, dans laquelle sa *prescience* lui permet de se projeter) obéit à des impératifs de survie, tout simplement. En considérant l'importance de la survie d'un écosystème pour assurer la pérennité de son intelligence organisatrice, celle-ci ne peut qu'orienter ses desseins envers les impératifs, les nécessités, les besoins de son milieu. Le gage de cette responsabilité libère donc l'homme (du moins son élite régnante) du besoin d'une déité, d'un idéal ou d'un principe supérieur transcendant. La morale devient en quelque sorte la volonté d'un univers vivant, mais dépersonnalisé, que le prescient arrive à percevoir et à diriger. D'où la nécessité de dépasser l'origine *Harkonnen* (celle d'un simple prédateur dont la gourmandise et les excès peuvent mettre en danger l'ensemble de l'écosystème) qu'il s'est découverte en même temps qu'il découvrait la nécessité de trouver des chemins différents de ce pourquoi il était tout d'abord prédestiné.

Muad'Dib

Si la première partie de *Dune* (qui s'intitule elle aussi *Dune*) raconte l'arrivée des *Atreides* sur *Arrakis* et se termine par le carnage de ceux-ci, *Muad'Dib*, la seconde partie, pose les fondations de leur résurrection. Pour s'échapper de la tempête⁴⁷ qui

⁴⁷ Il convient de souligner la nature allégorique de cette tempête puisque l'assaut qu'ils subissent emprunte la forme même d'une tempête ; des éléments déchaînés de l'univers (*Harkonnens* et *Sardaukars*, conduits par le vecteur de la *Guilde des Navigateurs*) s'abattent littéralement sur leur maison (au sens propre comme au sens figuré puisque c'est à la fois le palais, les ressources et les gens, que l'entité « *Atreides* » qui sont balayés), mais que ce qui permet l'échappée de Paul et Jessica est la synchronicité de cette fuite avec une véritable tempête de sable, le Léviathan, le symbole de la puissance du désert qui les dissimulera.

s'abat sur leur maison, Paul et Dame Jessica n'ont d'autres choix pour survivre que de tenter leur chance dans le désert profond, et d'y trouver les *Fremens*. L'aridité et la dureté d'*Arrakis*, de *Dune* (comme l'appellent ces mêmes *Fremens*) a forgé la trempe de ceux-ci au point qu'ils obéissent à un code rigide, à une économie dictée par les impératifs de la survie et du bien général de la tribu, et ce, dans un milieu où l'eau est la mesure de toute chose. L'eau est pour les *Fremens*, à la fois une réalité immanente indéniable, caractérisée par la soif constante que tempère tout le génie pragmatique d'inventer et d'appliquer des politiques et des techniques pour en économiser la ressource, mais elle recèle aussi une essence spirituelle profonde, un idéal plus fort que n'importe quelle richesse, une représentation ultime du mystère de la vie, mais dans toute sa limpidité. L'analogie qui permet de comprendre la culture *fremen* à l'égard de l'*humidité* consiste dans l'ancienne figure de *l'eau bénite* chez les catholiques, un matériau sanctifié par un rituel et qui devient le vecteur d'une entité spirituelle d'une plus haute stature que la matérialité environnante. Par cette qualité, *l'eau bénite* est essentielle à d'autres rites, dont par exemple le baptême, mais aussi, elle peut nettoyer, purifier, préserver des péchés. *L'eau bénite* s'oppose donc à *l'eau ordinaire* et confondre l'usage de l'une et l'autre relève du blasphème. Pour les *Fremens*, cette dichotomie est inexistante, l'eau est plus sacrée que ne peut l'être *l'eau bénite* des catholiques ou du Gange de l'hindouisme et pourtant il n'y a pas de distinction entre son usage à des fins religieuses ou profanes. Ce qui peut sembler un paradoxe, n'en est pas un pour les *Fremens*, car l'ensemble de leur vie est l'image d'une fusion entre le religieux et le profane au point où celui-ci semble inexistant tant il est à chaque instant dilué par

l'usage de rituels, de références, de commentaires à caractère *sacré*. Dans le désert profond, sans un minimum de sept litres d'eau par jour, la mort est assurée, mais il n'est aucune source d'eau, aucune pluie qui coure à la surface de *Dune*, aussi les *Fremens* portent un *stillsuit*, un vêtement qui recycle, distille l'eau du corps de manière à épargner la nécessité de devoir chercher à renouveler l'eau du corps autrement que dans le corps lui-même. Ces conditions imposent une discipline stricte de l'eau et c'est la violence d'une telle rareté qui est garante du respect des règles d'une telle manière que la loi et la religion ne font qu'une. Gaspiller l'eau de la tribu en s'exposant au désert sans *stillsuit* est à la fois un péché mortel et un crime capital et son auteur se voit contraint au *deathstill*, une tombe qui récupère l'eau des corps pour qu'elle revienne à la tribu. Fait intéressant, ces deux *technologies* fonctionnent à l'aide de sels, une ressource qui elle aussi se mérite dans l'histoire humaine une triple ascendance : celle d'un agent pour préserver les aliments (donc la vie), une richesse par sa rareté, mais d'autant plus primordiale que son usage était non seulement impondérable qu'elle devint *salair*e, et enfin un matériau qui est ajouté, encore dans le cadre de processus, de rituels religieux, pour donner de l'ascendance spirituelle à une substance ou à une pratique. Par exemple, les sels entraient autrefois dans la composition de *l'eau bénite*, de manière à apporter à celle-ci la vertu de la préservation, du péché en l'occurrence, ou encore dans la tradition des *sin eater*, d'un purgatif à caractère spirituel et matériel pour leurs permettre de vomir dans la nature, les péchés du mort. Ce thème de l'eau permet d'entrevoir toute l'intrication entre un symbole spirituel, une représentation de la transcendance, mis en scène d'une telle façon qu'ils sont enrés dans le quotidien, constamment réactualisés

dans le pragmatisme des nécessités des réalités courantes. Pour réutiliser l'analogie avec le catholicisme, la soif des *Fremens* est telle, que c'est comme si chaque fois qu'un pratiquant avait faim, qu'il ressentait le mystère de la dernière cène et de la messe qui la rappelle et que chaque fois qu'il communiait, qu'il se sustentait.

Les *Fremens* vivent donc dans un univers d'une grande porosité entre sacré et profane où la matière peut revêtir plusieurs niveaux de significations, parfois complètement éthérées, parfois comme un simple artefact. Issus de persécutions esclavagistes ayant eu lieu sur plusieurs planètes, adeptes du courant *Zensunni* (littéralement la conjonction entre la pratique du détachement mystique propre au zen, de la quête de l'éveil et du courant sunnite de l'Islam, de l'orthodoxie à l'égard de la charia qu'il professe), ils ont été, et sont toujours assaillis de violence de la part de l'*Imperium*. Le refuge que constitue la planète la plus inhospitalière des mondes habitables vient ajouter à cette violence, aussi la vie est pour les *Fremens* un combat ignoble dont seuls les plus forts réchappent. Pour protéger la tribu des agressions extérieures, il faut une extrême rigidité intérieure pour n'affaiblir ni la collectivité, ni les individus, le peuple de *Dune* doit donc se doter de chefs sévères et de pratiques cruelles pour éviter l'extinction. La pratique de cette cruauté et des violences pourrait miner l'équilibre des *Fremens*, aussi ont-ils sacralisé sans limite leur environnement et se sont-ils entourés d'innombrables rites et superstitions. Par ce biais, les *Fremens* créés de nombreux canaux et exutoires par lesquels toute culpabilité liée à la cruauté est évacuée, comme par le biais du *sin eater*, purgée à l'extérieur de la communauté, sans ôter rien à son efficacité, pour la garder

toujours prompte à réagir avec la vitesse, et les moyens nécessaires à chaque cause, peu importe la manière et la quantité de sang répandu, dans l'exercice de cette cruauté. Ainsi, cette sélection naturelle qui ne laisse vivants que les plus forts et les plus adaptés, se perpétue de concert avec la pratique d'une morale et d'une religion qui force son sujet à prendre conscience de lui-même et de sa place dans l'univers à chaque instant, et ce, à travers un nombre impressionnant de rites, de superstitions ou de prophéties, sans se sentir nullement piégé par leurs paradoxes. Car les *Fremens* ont ce dicton : *God created Arrakis to train the faithful*, auquel *Paul* rajoute ce commentaire : *One cannot go against the word of God*⁴⁸.

Dans la perspective d'une *sociologie des religions fremens* pour comprendre l'importance de *Muad'Dib*, deux facteurs doivent être expliqués : la réussite de l'implantation de la *Missionaria Protectiva*, et le rêve de transformation écologique de *Dune*, que *Pardot Kyne* a transmis aux *Fremens*. Au fil de la saga, plusieurs intentions du *Bene Gesserit* sont dévoilées; intentions dont on peut détecter plusieurs indices déjà dans le premier livre. Le *Bene Gesserit* dit vouloir servir l'humanité, mais sous la volonté de simplement faire mûrir l'espèce pour lui conférer plus de liberté se cache la condescendance de celles qui croient tout savoir et qui cherchent, d'une manière occulte (par le biais du contrôle sexuel, de l'éducation des nobles, de la dépendance *aux diseuses de vérités*) à s'accaparer les coulisses du pouvoir. Dans cette perspective, elles se sont implantées chez beaucoup de peuples en tant que *Révérende Mère* ou *Sayadina*. Elles ont

48 DUNE, p.488

créé un rôle de conseillère matrimoniale, une figure maternelle, *amie de Dieu*, investie d'un savoir d'origine divin, en usant de leurs techniques occultes (la mémoire seconde, la voix) pour créer des miracles et vaincre l'incrédulité. Elles contrôlent donc certains peuples par l'usage d'une science des religions et occupent de ce fait un espace politique central, tant chez certaines peuplades primitives par le biais de moyens simples, que chez des sociétés plus avancées par des machinations plus complexes, *a plan within a plan, within a plan*. Cependant, chez les *Fremens*, cette pratique a donné lieu à une étrange contamination, parce que ceux-ci procédaient à un rite avant même de connaître *Arrakis*, la transformation d'un poison en une drogue inoffensive, par le biais d'un catalyseur fourni par les sécrétions d'une femme sainte capable de le synthétiser, dans son corps après l'absorption dudit poison. La drogue ainsi produite était alors partagée par la tribu et lui permet de procéder à une orgie dans laquelle l'individualité de chaque membre est temporairement dissoute au profit d'une communion totale du *Tau*, de l'âme de la tribu dans un abandon sensuel total. Une telle pratique soude la communauté et dans un univers violent où l'énergie de chaque membre est sollicitée jusqu'à son point de rupture, dissout les tensions et les irritants. Derrière la mystique d'un rite requérant une dissolution dans un principe universel plus grand (la tribu), se cache une économie, une gestion des pulsions à la fois sexuelles, sociales ou spirituelles qui pourraient menacer la survie. En important cette coutume sur *Dune*, les *Fremens* l'ont adaptée en substituant le poison par un autre plus dangereux, *l'eau de mort*, produite par l'immersion d'un *petit faiseur*, un *ver des sables* en devenir, ils se servent donc directement du vecteur qui produit la plus merveilleuse substance de

l'univers, l'*épice*, le *mélange* qui accroît les facultés, la conscience et la perception; le résultat de la transformation de *l'eau de mort*, rendue inoffensive s'appelle *l'eau de la vie*. La communion liée à l'orgie ne se limite donc plus aux barrières que compose la société qui y participe, l'*épice* et la contribution du *faiseur* influencent cette expérience d'une telle manière que la conscience même de *Dune* (comme l'appelle les *Fremens*, plutôt qu'*Arrakis*, son nom dans l'*Imperium*) semble y participer.

Pour acquérir le pouvoir, la métamorphose et la mémoire seconde qui y est associée, et être ainsi à part entière une *Révérende Mère*, une acolyte *Bene Gesserit* doit traverser l'*agonie de l'épice*. Une épreuve où, après avoir ingéré l'*essence d'épice* (encore un poison), l'initiée est confrontée à la mort. Si elle survit, c'est au prix d'une transformation radicale de son être, l'ouverture de la *mémoire seconde* et la contemplation dans un espace-temps figé, une transe, de toutes les vies qui la constituent. *L'eau de mort*, comme l'*essence d'épice*, partagent une même origine, mais surtout induisent les mêmes effets. Ainsi, les *Fremens* ont gardé en leur sein et à leur insu, de véritables *Révérendes Mères Bene Gesserit*, mais assujetties, loyales à leur communauté, à leur origine *fremen*, en somme des *Révérendes Mères sauvages*, que les *Fremens* appellent *Sayadina* : amie de Dieu. Ces femmes sont donc pour les *Fremens* de véritables institutions, des piliers dans l'édifice de leurs croyances, mais ce ciment, qui relie les impératifs des adaptations du présent, de la dureté du désert de *Dune* et d'une continuité historique, d'une mémoire collective que constitue la religion, *est vivant*. En étant la matrice par laquelle la substance incarnant l'environnement (*l'épice*) peut être

transformée pour être assimilée par les *Fremens*, elles opèrent un rite *organique*. Dans la célébration catholique de la messe, le pain devient le corps du Christ, et le vin, son sang et même si l'Eglise ne considère pas seulement ce rite comme une métaphore, mais comme une transsubstantiation véritable, elle laisse entendre que ce changement se situe au niveau de l'esprit dans le pain et le vin, dans leur essence, mais non pas d'un changement dans la nature existentielle de la matière. Cette interprétation paradoxale se situe dans le même ordre d'une inscription traditionnelle de la transcendance que celle de considérer Jésus à la fois comme totalement un homme et totalement un dieu. Ce faisant, l'Eglise a recours à une transcendance dans l'échafaudage de son système de croyances, et parce qu'elle est justement de nature *tout autre* pour reprendre le vocabulaire de Mircea Eliade. Il est impossible de recourir à une démonstration de son existence, puisqu'elle appartient à une autre dimension, inaccessible autrement que par l'intermédiaire de la foi. Cette référence à un rite catholique sert à donner un exemple opposé de ce que l'on définit comme *organique* dans les rituels induits par les *Sayadinas*. La transsubstantiation est *réelle* du fait qu'elle s'opère dans une dimension perceptible à tous, un changement chimique mesurable a lieu entre l'*eau de mort* et l'*eau de la vie* qu'elle peut devenir cette drogue que partagera toute la tribu, dégénéralant dans un accroissement de la conscience de chacun de ses membres au point de culminer en orgie, partage qui à son tour contribue au *tau*, cet esprit, conscience de la communauté et empreint de synchronicité. L'usage de ce rituel et son caractère mystique est d'autant renforcé qu'il ne fait pas que souder les *Fremens* entre eux, il les soude à *Dune*, à l'univers, accroissant du même coup le sentiment d'interdépendance, du partage d'une

même conscience à travers un monde magique et vivant. Car l'*eau de mort* vient des déjections d'un *faiseur* lorsqu'on le noie. Et cet acte même revêt une symbolique symbiotique très particulière, car bien qu'elle implique un sacrifice, c'est tout *Dune* qui se donne par cet acte. L'eau est si rare que l'on en parle plutôt comme de l'humidité, et cette eau, il faut en sacrifier beaucoup pour noyer, intoxiquer un *ver*, et qu'est-ce qu'un *ver des sables* sinon qu'un maillon dans la chaîne *truites des sables* à *vers des sables* jusqu'à l'*épice*. Ces états forment un continuum qui définit la surface d'*Arrakis*, et Dieu a créé *Dune* pour former les *fidèles*. Et les *Fremens* se considèrent comme le résultat de cette opération et à juste titre puisqu'ils ont les yeux bleus de l'*Ibab*, une coloration non seulement d'un bleu très foncé d'iris, mais aussi de la cornée pour qui est sujet à l'accoutumance à l'*épice*. Et si elle est la substance la plus noble, la plus recherchée, la plus centrale de l'univers, la seule planète qui la produit ne peut qu'être le centre de l'univers, et le peuple qui sait vivre à sa surface en domptant *Shai-Hulud*, le nom donné aux *vers des sables* géants, avatar de Dieu sur *Dune* et démonstration de sa puissance, ce peuple donc ne peut qu'être le peuple élu. C'est pourquoi une telle importance est mise à démontrer la pertinence de taxer de *vivant*, *d'organique* la relation mystique qu'entretiennent les *Fremens* envers leur planète, envers la vie, et parce qu'entre autres ils sont les seuls à comprendre l'écologie, et la magie de *Dune* et de son cycle entre le gigantisme de *Shai-Hulud* et la petitesse de la *truite des sables*, son vecteur qui emprisonne toute trace d'humidité, la toxine ultime pour les *vers*, pourtant source de toute vie ailleurs. Les *Sayadinas* ont justement pu mettre à profit ce paradoxe entre les deux sources de vie : l'*épice* et l'eau et du caractère si spécifique des *Fremens* pour

instaurer le mythe, la prophétie du *Madhi*, du *Lisan al Gaïb*, c'est à dire, du messie, de la *voix d'ailleurs* (donc d'un étranger) qui saurait les mener au paradis.

Parce que le *Bene Gesserit* tisse une trame depuis longtemps avec son programme génétique en vue de produire le *Kwisatz Haderach*, il est normal selon sa tradition de *a plan within a plan, within a plan*, que celui-ci ne soit pas seulement une façon de hausser leurs capacités techniques, mais qu'il s'insère dans un enchevêtrement beaucoup plus complexe de manipulations, de leviers dans les jeux du pouvoir en coulisse. Ainsi, le *Bene Gesserit* a investi ses pions (mais aussi ses dames de la plus haute valeur) partout, et il s'attend à ce que son unique héritier mâle, le *Kwisatz Haderach*, hérite du trône impérial. Puisqu'il travaille avec acharnement à la poursuite de ce projet, il n'est pas difficile d'implanter des prophéties l'annonçant, ainsi, son arrivée, l'authenticité de son existence seront perçues comme les preuves supplémentaires de la véracité des prophéties, et lui-même resplendira de l'aura divine parce qu'il donnera les signes qu'il vient réaliser l'attente, l'espérance. La relation tautologique entre une prophétie et son avènement ne pourra être soulevée puisque les populations victimes du subterfuge sont déjà contrôlées par le *Bene Gesserit*, qui se garde bien de faire connaître son jeu de coulisse et son influence par l'entremise des religions. La main du *Bene Gesserit* s'étend si loin que l'empereur lui-même a pour épouse une des leurs, et qu'elle se garde bien de lui faire un héritier mâle, afin de créer une niche, une opportunité, un trône pour le *Kwisatz Haderach*. C'est ainsi que chez les *Fremens*, grâce aux légendes de la *Missionaria Protectiva* on attend la *voix d'ailleurs*, la venue d'un étranger qui saura les

conduire au paradis et les venger de l'affront subi, l'esclavage et la dureté de l'exil sur *Dune* pour y échapper.

De surcroît, les *Fremens* ont une vision, parce qu'un étranger est déjà venu parmi eux pour les guider vers un autre rêve, il s'agissait de Pardot Kyne, un *planéontologue impérial*. Ayant déjà travaillé sur des mondes arides, ses connaissances et ses capacités de décoder les interactions entre éléments et systèmes dans une écologie étaient extrêmement pointues. Et sa thèse a consisté en le fait que la manipulation du bon levier, peut engendrer des réactions en chaînes, susceptibles de transformer radicalement le visage, l'écologie d'une planète. C'est lui qui met à jour la chaîne entre la truite des sables et les vers et leur interdépendance dont la dynamique accouche de l'épice, richesse spirituelle et temporelle ultime de l'univers. Il y a déjà eu de l'eau à la surface d'*Arrakis* découvre-t-il, il suffit de récupérer et stocker l'humidité de l'air jusqu'à en posséder une quantité suffisante pour disposer d'un levier permettant de transformer la face d'*Arrakis*, d'en faire un paradis de verdure où aura disparu l'aridité, la soif constante, le sable omniprésent dans la nourriture et dans les tempêtes dévastatrices. Mais cette transformation prendra du temps, aussi les *Fremens* ont découvert une manière de rendre le travail et la durée de cette attente supportable, en fusionnant la venue du *Madhi*, du libérateur et celle de la vision de *Kyne* pour laquelle ils se sacrifient. *La voix d'ailleurs*, le *Lisan al Gaïb*, les emportera au paradis, et celui-ci sera à l'image d'un oasis dont ils ne seront plus les fugitifs.

C'est justement en tant que fugitifs que Paul et Jessica sont recueillis par les *Fremens*, et le recours à la *Missionaria Protectiva*, le fait de mimer d'être la figure annoncée leur vaut la survie. Mais en devenant *Muad'Dib*, son nom parmi les *Fremens*, Paul ne sera plus qu'un simple acteur, sa prescience, ses talents, son héritage et sa formation lui vaudront d'incarner véritablement l'idéal mystique par la conquête d'*Arrakis* aux mains des *Harkonnens*. Pour se faire, il se sert de l'énergie suicidaire de la foi en lui qu'il inspire et de toute la rudesse et la sauvagerie dont les *Fremens* sont capables, la prophétie s'accomplissant de jour en jour, il s'entoure des *Fedaykins*, ses fidèles les plus dangereux et imperturbables dans leurs convictions, créant un *Djihad* qu'il se sait de toute manière impuissant à arrêter. *Muad'Dib* est le nom que Paul s'est donné au cours d'une épreuve qui l'a consacré parmi les *Fremens*, il a dû tuer l'un d'eux au cours du *tahaddi-chalange*, un duel où le vainqueur devient champion de Dieu et prouve donc la vérité qu'il proclame à travers sa victoire. En tuant, dans un combat singulier, sans se mériter une égratignure, un des meilleurs combattants *Fremens*, ceux-ci ont reconnu chez lui une grande force, ce qui lui a valu de s'appeler *Usul* ; «*the strength beneath a pillar...the base of the pillar*⁴⁹ » pour la tribu. Ce combat symbolique lui a ainsi donné la possibilité de tester son oracle. Avant même le départ pour *Arrakis*, *Paul* avait rêvé de devenir un messie pour un peuple étrange qui l'appellerait *Muad'Dib*, en demandant d'être baptisé du nom de la petite souris-kangourous qui habite le désert et dont on voit la silhouette dans la lune d'*Arrakis*, il accomplit sa première prophétie.

49 DUNE, p.306

I will tell you a thing about your new name, Stilgar said. The choice pleases us. Muad'Dib is wise in the way of the desert. Muad'dib creates his own water. Muad'Dib is fruitful and multiples over the land .Muad'Dib we call instructor-of-boys. That is a powerful base on which to build your life, Paul-Muad'Dib, who is Usul among us. We welcome you.⁵⁰

Le segment de la saga intitulé *Muad'Dib* raconte donc la symbiose, le mélange entre *Paul* et les *Fremens* par lequel il deviendra l'un d'eux et quelque chose de plus en comprenant à quel point leurs destins s'interpénètrent. Les *Fremens* sont les renégats, les exilés en tant qu'esclaves affranchis d'un univers qui les refuse, mais leur planète les a polis et leur a donné un potentiel, une force considérable même en étant le jouet de la religion, celle-ci peut se renverser en leur faveur et leur inspirer un fanatisme décuplant leurs possibilités, tandis que *Paul* était destiné à n'être lui aussi que l'outil de forces, d'organisations plus puissantes. L'exil désertique et sa rencontre avec ses habitants vont lui permettre de devenir l'un d'eux et d'hériter de leur indépendance, de leur force et de leur morale. *Muad'Dib* devient donc une représentation vivante, un mythe qui s'actualise et la réalité de sa substance, qui renforce d'autant plus la pragmatique de la religion *fremen*, qu'elle est cohérente avec son économie, ses dispositifs; il est *là*, en union mystique avec l'univers par sa prescience d'autant qu'il correspond en tout point avec l'annonciation de sa venue et qu'il sème la terreur chez ses ennemis, les *Harkonnens*, un autre point de ralliement entre *Paul* et les *Fremens*.

50 DUNE, p.307

The Prophet

Un des grands moments initiatiques pour Paul a lieu avant même son départ pour *Arrakis*, il s'agit de son entrevue avec la *Révérènde Mère Supérieure Gaius Helen Mohiam*. Celle-ci vient tester, le soumettre à l'épreuve du *Gom Jabbar*. Il s'agit d'un poison qui ne tue que les animaux, et ce n'est pas parce que les gens ont l'apparence des êtres humains qu'ils en sont : *Ever sift sand through a screen ? ... We Bene Gesserit sift people to find the human*⁵¹. Si le *Djihad* pour vaincre le joug des *machines pensantes* a produit cette volonté d'honorer l'humain en développant ses capacités, le *Bene Gesserit* veille à le perfectionner afin de le rendre plus libre encore, mais se faisant, il se pose ironiquement en gardien de l'espèce, et se donne l'autorité d'un pasteur afin d'amener le troupeau là où sa morale aura tranché pour lui. Ainsi, le *Bene Gesserit* se considère comme la grille pour distinguer les humains libres, mais les astreint à un rôle de brebis puisqu'il se pense seul capable d'analyser l'univers et d'en voir les desseins pour l'humanité, et qu'il crée des *outils* chez les hommes libres pour mieux plier celle-ci à ses visions, d'une ironique liberté.

En tant que produit d'une longue planification historique, *Paul*, dans *The Prophet*, doit trouver une façon d'échapper à la fois personnellement au destin auquel il était prédéterminé, rassembler les *Fremens* sous sa bannière d'*Atreides* ressuscités et les libérer eux-aussi de leur joug désertique en les dotant des pouvoirs, de la souveraineté, par l'entremise de sa propre élévation comme empereur sur l'univers connu. *Paul*

51 DUNE, p.12

Muad'Dib incarne donc une tension entre une vision de la transcendance classique et mystique. Pour asseoir son autorité et imposer des changements dans l'ordre de l'univers social politique et économique, il doit faire perdurer suffisamment des anciennes formes de pouvoir, pour que ce même univers le reconnaisse. En même temps, son levier pour balayer les dépositaires du pouvoir repose sur la foi, le fanatisme, l'embrassement hérétique des *Fremens*, qui font corps avec leur univers, mais un univers différent, au niveau *sensible* du reste de l'Imperium. Enfin, il existe un danger que dans leur exaltation, les *Fremens* enflamment celui-ci dans une croisade au nom de *Muad'Dib*, sans que celui-ci puisse faire quoi que ce soit pour les arrêter tant il les a convaincus, par sa prescience qu'il était le *Lisan Al Gaïb*, le messie et le prophète dans la même entité. En ce sens, la prescience commence tranquillement à se refermer comme un piège, par elle, il s'est fait des alliés, mais il ne peut avoir de contrôle sur la figure qui l'auréole si celle-ci est teintée d'absolu, et qu'elle recèle des attentes elles aussi absolues. Autrement dit, *Paul Muad'Dib* s'est investi d'une autorité sacrée, mais les volontés de celle-ci, il le découvre trop tard, ont préséance sur son autorité propre, et les *Fremens* n'ont pas besoin de recevoir d'ordre, pour savoir ce qui est attendu d'eux, puisqu'ils obéissent aux dictats d'une prophétie qu'ils ont intériorisée.

Cet aspect de *Dune* qui touche à la conquête et à l'exercice du pouvoir semble une mise en scène du *Prince* de Machiavel à ceci près que Herbert ne se contente pas d'illustrer les jeux de coulisses pour occuper une place souveraine, il s'efforce de démontrer également la complexité des enjeux quand il ne s'agit pas seulement de remplacer un

prince par un autre, mais des chamboulements quand on s'attaque aux structures qui définissent ces mêmes places. Dans cette perspective, la prescience revêt plutôt les caractéristiques d'une aptitude particulière, d'une différence de degrés dans la compréhension des événements, qui permet à un individu de manipuler ceux-ci de manière à jouer avec les structures plus profondes de la civilisation, pour induire des bouleversements plus significatifs que la petite politique ordinaire. C'est à ce point précis, dans cette figure de la prescience, que Dune tisse un dialogue entre les différents discours incarnés précédemment dans la section *la science-fiction, comme un mélange*. Par une étrange faculté spirituelle et psychique, un individu accroît ses perceptions et sa conscience au point qu'il a accès à des connaissances qui semblent à d'autres surnaturelles. Ce savoir devient le levier par lequel on peut générer des changements par une plus grande compréhension des chaînes de causalités, cependant, cette hypothèse est la conséquence d'une conception déterministe voir réductionniste de l'univers, mais il est peut être différent...

In grasping the present, he felt for the first time the massive steadiness of time's movement everywhere complicating by shifting currents, waves, surges, and countersurges, like surf against rocky cliffs. It gave him a new understanding of his prescience, and he saw the source of blind time, the source of error in it. With a immediate sensation of fear. The prescience, he realized was an illumination that incorporated the limits of what it revealed- at once a source of accuracy and meaningful error. A kind of Heisenberg indeterminacy intervened : the expenditure of energy that revealed what he saw, changed what he saw. And what he saw was a time nexus within this cave, a boiling of possibilities focused here, wherein the most minute action—the wink of an eye, a careless word, a misplaced grain of sand—moved a gigantic lever across the known universe. He saw violence with the outcome subject to so many variables that his slightest movement created vast shifting in the pattern. The vision made

him want to freeze into immobility, but this too, was action with its consequences⁵².

Eu égard aux premiers balbutiements de la physique par exemple, il était possible de penser qu'un ensemble de phénomènes, troubles en apparence, allaient se simplifier jusqu'à devenir clairs, à mesure que les connaissances humaines évolueraient. Autrement dit, si le monde apparaissait comme compliqué, c'est que la somme des connaissances à son sujet n'était simplement pas à la hauteur. Un jour, la science deviendrait à son tour suffisamment dense et complexe pour que l'univers et ses lois deviennent à leur tour plus simples en comparaison. Mais ce type de pensées provient d'une vision statique de l'univers, réitère une foi, un système de croyance stipulant qu'il est objectivable, détaché de l'observateur. Avec des titres comme *THE EYE OF HEISENBERG*, et la référence constante au principe d'incertitude du même nom, Herbert est plutôt l'apôtre d'une expression quantique de la nature de l'univers, et par le souci écologique qui l'accompagne.

At the quantum level our universe can be seen as a indeterminate place, predictable in a statistical way when you employ large enough numbers. Between that universe and a relatively predictable one where the passage of a single planet can be timed to a picosecond, other forces come into play. For the in-between universe where we find our daily lives, that wich you believe is a dominant force. Your beliefs order the unfolding of daily events. If enough of us believe, a new thing can be made to exist. Belief structure creates a filter through which chaos is sifted into order⁵³.

52 DUNE, p. 295-296

53 Frank Herbert. *Heretics Of Dune*, ACE Books , New York, 1987, p123.

Pour *Paul-Muad'Dib*, une telle architecture de l'espace-temps, couplée avec son aptitude de voir plus loin et plus profondément que les autres, ne signifie pas plus d'ordre, mais plus de chaos. Si l'univers était statique, une meilleure perception de celui-ci signifierait une meilleure compréhension de ses rouages, alors que s'il est au contraire dynamique, dépendant des choix de ses éléments constitutifs, une plus grande clairvoyance à son sujet révèle simplement encore plus de la densité et de la complexité dont il est fait. La ligne de conduite juste devient alors impossible à trouver, puisque l'œil exercé voit désormais des écueils partout et qu'il n'y a plus de possibilités de choisir entre un mal et un bien, mais, plutôt entre différents maux, en s'efforçant de choisir entre tous, celui qui est le plus nécessaire. D'une manière ou d'une autre, une action, une décision passe par la grille, les impératifs qu'impose la gestion du *melange*, de *l'épice*. Qu'est-ce qui est représenté par cette substance et comment s'organise le récit à partir de cette figure? Quand elle est consommée, en vue de son traitement gériatrique ou pour accroître les facultés, il est question du *melange*, à prononcer à la française. La représentation de quelque chose d'inexistant, mais d'idéal que la fiction arrive à traduire : d'abord, le *melange* apporte une immunité aux maladies et aux principaux poisons et la tendance à sa consommation universelle, et le jeu consistant à la nommer *en français* comme une ressource sur laquelle l'univers entier repose en font un liant communautaire. Ce dénominateur est commun pour toutes les tendances, chaque individu en désire, sans lui, les navigateurs sont aveugles, le commerce s'effondre, ainsi que les communications, c'est la civilisation entière qui est vouée à l'extinction, incluant les rêves du *Bene Gesserit*... Cette substance est vecteur de transformations d'une nature

ésotérique, spirituelles, mais elle est elle-même de nature immanente. Elle permet une émancipation temporaire *de la condition humaine* que sont la maladie et la mort, une lucidité et un réveil au niveau de la conscience de manière à ce que les capacités réflexives humaines ne soient pas jugulées par les limites de la biologie, mais paradoxalement, tous ses gains ne se font qu'au prix d'un *Imperium* rigide, d'une structure politique inchangée depuis des millénaires pour le profit d'une société de castes, dont ne profitent que les échelons supérieurs . Si le recours à une aporie certaine, à une énigme conceptuelle peut sembler un tour de prestidigitation, c'est d'abord une figure de l'économie de la constante récupération corruptrice du potentiel émancipateur d'une transcendance *humanisante* au profit d'un ordre social assimilable aux racines animales de l'homme. Pour qu'il se civilise, il doit recourir à une transcendance, mais pour qu'une transcendance lui soit sensible, elle doit se mouler à sa constitution, c'est-à-dire autant ses dispositions positives que négatives. Si *Paul Muad'Dib* agit comme un catalyseur, c'est que son intervention dans l'histoire humaine, par la spécificité de sa nature, peut creuser dans l'argile de celle-ci un sillon suffisamment profond pour être *Gom Jabar humain*. Un filtre, un poison instillé dans le mélange qu'est l'humanité et la faire changer d'état, à faire pression sur ses dispositions .

Pour se faire, *Paul Muad'Dib* doit balayer ses derniers doutes en affûtant plus encore son exercice de la prescience, c'est ainsi que comme une *Révérènde Mère*, il va boire *l'eau de la vie* et obtenir le dernier saut de conscience qui va confirmer son statut de *Kwitzat Haderach* indigène, du *Lisan Al Gaib*, à cheval entre la mort et la vie, évoluant

dans toute sa connaissance de l'*Alam Al Mithal* : le royaume des similitudes où les limitations physiques sont abolies. Au moyen de cette transformation, il va rallier complètement et fanatiquement les *Fremens* à son autorité et à travers une bataille épique, non seulement reconquérir son fief, et annihiler les *Harkonnens*, mais aussi devenir le suzerain, l'empereur de l'univers connu. Parce que *Dune* est la seule et unique matrice de l'*épice*, la suprématie militaire totale de *Paul-Muad'Dib* sur son territoire lui permet de balayer toutes les forces de l'*Imperium* venues lui disputer le monopole du *despotisme hydraulique*. La réalisation du rêve, de la prophétie *Fremen* va relâcher ceux-ci dans un vaste *Djihad*, puisque cette conquête a exacerbé leur ferveur en consacrant définitivement la nature messianique de *Paul-Muad'Dib*, et bien que cette croisade se promette sanguinaire, elle va provoquer un choc et casser la stagnation de la civilisation et la sauvegarder de la décadence par le brassage de gènes que permet la guerre. La souveraineté passe ainsi par la maîtrise du *melange*, une figure qui représente sur le plan temporel une ressource, une énergie vitale au fonctionnement de la civilisation. Même si elle est analysée sous son analogie avec une matière première, elle ne demeure jamais loin de sa dimension spirituelle, parce plus concrète est une matière dont dépend l'homme, plus tributaire elle devient de la méthode d'organisation par laquelle il va en instituer l'économie.

Ce processus ne peut se réaliser sans le recours à une transcendance pour s'instituer, que ce soit à travers les mauvaises ou les bonnes dispositions de la constitution humaine . Car comme l'a dit Albert Einstein : *le monde que nous avons créé est le résultat de notre*

niveau de réflexion, mais les problèmes qu'il engendre ne sauraient être résolus à ce même niveau. C'est pourquoi il est si difficile de voir à travers la trame du nœud gordien, du mélange des discours sur la réalité, parce que la seconde où une question devient d'une grande importance, il est impossible de départager quelle sphère de la sagesse accumulée peut être responsable de sa résolution et que le jugement de la pertinence des choix épistémologiques revient finalement à une question de valeur.

Le temple

Comme le rappelle *Le Prince* ou *l'Art de la Guerre*, ce n'est pas par sa valeur intrinsèque qu'un monarque parvient à s'imposer, mais par la maîtrise de son art. En teintant le *mélange* de caractéristiques spirituelles, Herbert actualise la tension entre les polarités spirituelles et temporelles propres à toutes les quêtes. L'usage de super-pouvoirs ésotériques dans la science-fiction, et dans le cas de *Dune* particulièrement permet de référer à l'analogie des saints, ou des messies qui sont eux-mêmes une représentation, servant de chaîne de transmission aux idées. Lorsqu'à travers l'Histoire, une expérience tend vers une inscription mystique de la transcendance, c'est qu'elle a vraiment *quelque chose* de tangible dont les humains pourraient se servir dans le *vivre ensemble*, ou simplement dans le *vivre*. Malgré toutes ses capacités élargies, *Paul Muad'Dib* demeure un homme, son aptitude à gérer augmente, mais le poids de ses problèmes également. Par ce biais, Herbert insiste sur la singularité de l'incomplétude de la condition humaine, mais démontre que c'est par celle-ci qu'il peut être créatif et hérétique via une institutionnalisation de la transcendance, en croyant plus au saut

qualitatif de conscience individuel, que dans une croisade collective. Il répète assez d'ailleurs que *le mystère de la vie est une réalité à vivre*.

Ainsi, la vision organique de l'univers dans *Dune* insinue que l'on ne peut analyser froidement l'univers, on est toujours en interaction, de l'intérieur. Car s'il existe des déterminismes linéaires analysables dans une approche physique des plus classique, les éléments constitutifs d'une ou de réalités spirituelles, des transcendances, ne sauraient être de la même nature, ne serait-ce que parce qu'il est impossible de les vérifier par le moyen d'hypothèses falsifiables. Ces *particules spirituelles* doivent donc plutôt être de la finesse, d'une nature plus près de celle de nature élémentaire, eu égard à la mécanique quantique. Il existe peut-être un absolu, (appelons-le *Dieu*), mais pour les habitants de l'univers, il n'existe de toute façon que des perceptions physiques *relatives*. Quelles sont donc les perceptions spirituelles si même les perceptions physiques sont de nature transitoire selon le niveau de développement qu'atteint la science à un moment donné? C'est à ce type de considérations que renvoie Herbert dans l'élaboration des expériences de prescience versus les réactions de *Paul* et leurs similitudes avec le *principe d'incertitude* d'Heisenberg. Ce trait est d'ailleurs symptomatique du *mélange* des discours, des disciplines propres à la science-fiction et de la tentative de créer quelque chose de neuf dépassant leurs polarisations, figure que l'on appelle le *nœud gordien*. La perspective naissant de ce *plasma* d'un tel mélange des discours est que la vie contient un élément mystérieux accessible à la conscience, quoiqu'encore indéfinissable, mais sensiblement en accord avec la nature aléatoire qu'offrent la mécanique quantique et les

postulats de l'école de Copenhague sur l'indéterminisme et l'absence de certitude sur l'état (ex onde, ou particule) de la matière. On ne peut se servir de la science pour démontrer la validité d'une inscription de la transcendance, mais on peut se servir de ses figures. À travers cette dernière, Herbert par l'expérience de prescience de Paul construit un consensus des principaux courants religieux, qu'ils soient orientaux ou occidentaux, son *Kwisatz Haderach* est une utilisation de l'hébreu d'une conscience capable de se fondre à travers le plus court chemin avec l'univers dans une illumination de manière à pénétrer cette conscience du tout supérieur à la somme des parties, doctrine qui est non seulement en phase avec le constructivisme, le bouddhisme, l'hindouisme, le taoïsme, mais aussi le christianisme, avec par exemple la Trinité, la transsubstantiation et la consubstantiation. À cette conscience du tout supérieur à la somme, chaque partie peut en faire l'expérience, même la science étant désormais favorable à l'idée que la séparation, la distinction entre les différents constituants de l'univers n'en est qu'une qu'en apparence et qu'il doit exister un dénominateur commun, cependant invisible, c'est du moins ce que pourrait résoudre une théorie capable d'unifier sous une seule force, les quatre forces primordiales de la Physique. C'est ici un exemple encore plus probant de l'omniprésence des transcendances d'une gestion empruntée au profil littéraire : la quête. Ce qui est vrai dans la logique qui prévaut au niveau élémentaire peut-il se prolonger à un niveau plus élémentaire encore, c'est-à-dire spirituel? En ce cas, les aspects à différencier dans les distinctions entre l'art, la religion, la science, la philosophie et tutti quanti ne dépendent plus de l'objet étudié, mais des dispositions du

sujet qu'ils étudient, ainsi plus ils sont au cœur de la discipline, dans sa dimension la plus raffinée, moins ils tendent à se différencier.

L'expérience de *Dieu* est donc elle aussi tributaire de la nature éphémère, changeante, quantique de la réalité, pour la faire perdurer, elle doit s'accompagner d'une même malléabilité au niveau de la conscience. Cette nuance met à jour un caractère des religions toujours en phase avec cette notion d'incertitude soit qu'à un certain contexte, à un certain moment précis, une voie est découverte pour approcher les sujets humains à éprouver cette impression d'être une partie d'un tout. Si la tentative est fructueuse, cette expérience d'inscription mystique de la transcendance se popularise au point de créer des structures et s'inscrire dans ce que Braudel appelle des structures de longues durées. Devenues autonomes ces structures vont se polariser pour assurer leur survie, sans égard nécessairement aux objectifs de sa genèse. C'est en exposant une telle construction cyclique de l'Histoire que Herbert joue en mettant en scène un apprenti prophète et des sorcières telles que le *Bene Gesserit*. Par ce procédé, il démontre qu'une inscription mystique devient peu à peu classique, qu'il s'agisse d'une science, d'un art ou d'une religion, et devient peu à peu anachronique et qu'en tant que parasite de la société sur laquelle elle s'est projetée, elle peut la conduire à la stagnation. L'évolution et son travail corrosif n'épargnant rien, aussi toute représentation de la transcendance a pu, et a dû s'être mainte fois adaptée, *Dune* est un récit qui démontre comment elle peut devenir non pas erronée, mais obsolète dans ce processus.

Ainsi, ce récit propose une interprétation de l'Histoire, dans l'axe d'une interrogation sur l'humanisme telle que le propose *Sloterdijk*, énoncé dans le premier chapitre et centré sur la gestion, l'économie du *vivre ensemble*, comme un moyeu autour duquel se greffe toutes les modalités et la multiplicité des expériences humaines (qu'elles soient temporelles ou imaginaires comme en art ou en littérature). Le recours à la prescience et aux conditions de cohérence du récit pour la rendre crédible permet d'inventer une figure capable de tenir compte, de se projeter et de réfléchir au-delà des rayons et de la complexité de leur agencement dans le *vivre ensemble* et par là d'imaginer les conséquences qu'une telle gestion suppose. La conclusion que Herbert obtient au fil du récit est que la multiplication des aptitudes pour résoudre les problèmes de la vie ne la simplifie en rien, au contraire, elle tend à en multiplier les écueils. Le nécessaire saut de conscience pour *transcender* cette difficulté est un qualitatif et individuel, pour le plus simple comme pour le génie, mais qui demande en revanche beaucoup de cœur. Cette voie du coeur devient progressivement, au fil de la saga, le sillon le plus profond qui devra s'imprimer dans l'argile humaine pour que la civilisation se maintienne. *Paul* semble victorieux à la fin du *Prophet*, mais c'est pour mieux montrer à quel point le piège de la prescience se referme sur lui jusqu'à l'aveugler dans *Dune Messiah*. Son empire n'est pas meilleur, et les gens ne vivent pas mieux, car ce n'est pas par le niveau d'opulence qui importe à travers le fait de vivre, une bonne société doit plutôt permettre à chacun de ses sujets de trouver leur place dans la dynamique d'un univers organique, de se sentir une partie vibrante de ce tout. Ce récit de science-fiction analyse donc l'Histoire de manière cyclique où l'humanité subit une alternance de sauts de conscience

puis de décadence. À certains moments, en raison de chocs divers, comme un embâcle qui ne se défait qu'avec la libération de la bûche maîtresse, elle devient encore plus vulnérable à l'emprise d'initiatives individuelles, principalement si elles savent canaliser religion et politique. Ces surhommes, ces génies avec leurs capacités extraterrestres, ne bénéficient en somme que de plus d'amplitude de leurs aptitudes naturelles, mais ne sont pas toujours garants d'un saut spirituel qualitatif. Au contraire, l'humanité crée ses propres forces pour réprimer l'apparition de ces individus, mais si ces forces sont trop contraignantes, elles peuvent diriger l'humanité dans la stagnation. L'ouverture spirituelle nécessaire à un meilleur *vivre ensemble* demande donc encore plus de capacité à marcher *sur le fil du rasoir* entre ces deux pôles (la stagnation ou l'hérésie). L'expression exacte d'une telle inscription de la transcendance est laissée, dans *Dune*, libre au lecteur. Herbert se contentant de décrire, d'imaginer différentes formes et les effets que peuvent avoir ces pôles, tel que par exemple la *Guilde des navigateurs*, le *Landsraad*, la *Grande Convention*, etc. En définitive, l'ouverture d'esprit nécessaire pour procéder au saut qualitatif demande humilité, souplesse, créativité et surtout de l'amour, ce qui n'appartient à aucun codex et la saga de *Dune* est loin de l'imposer. En créant un univers narratif riche d'une telle diversité, d'un tel amalgame dans la trame du *nœud gordien*, Herbert force son lecteur à ouvrir ses perspectives et à user d'imagination (car comme on l'a décrit au premier chapitre, la lecture de science-fiction, pour s'opérer doit se faire avec le secours du lecteur, qui comme un *roman dont vous êtes le héros*, qui construit, projette la réalité fantastique signifiante de signes, de mots inventés qui dépassent l'entendement de l'époque actuelle), et c'est riche de cette réalisation qu'il est

à même de prendre mieux part au *vivre ensemble*, et être lui-même un *hérétique de Dune*. L'expérience de *Dune* ou de la science-fiction se sert donc de l'aptitude plastique de l'homme pour lui insuffler davantage de souplesse, pour qu'il se sente à l'étroit dans un environnement intellectuel, spirituel, social ou politique décalé par rapport à la qualité de sa conscience, ainsi il sera forcé de devenir à son tour un agent actif de transformation de cet environnement, ou de sa conscience. Cette opération est encore une fois le point de départ et le point d'arrivée de toute tentative d'inscription de la transcendance qu'on ne peut véritablement saisir, mais dont on peut voir les effets à l'aune de ceux sur qui elle a laissé des traces. En définitive, le pari de Herbert et des supporters de la science-fiction est que la lecture de telles œuvres permet d'influencer ceux qui les lisent pour une meilleure compréhension du *vivre ensemble* et son constat sait aussi se nuancer par l'induction de son propre principe d'incertitude...

Postface : la suite de la saga

À travers la scolarité qui précédait l'écriture de ce mémoire, deux blagues circulaient dans le département de littérature comparée, la première consistait à faire un usage immodéré du mot *problématique*. Beaucoup d'étudiants voulaient travailler sur des sujets à la mode, à l'affût des derniers soubresauts de l'actualité théorique et lors des séminaires, pendant les tours de tables où les uns et les autres présentaient leurs recherches, il est arrivé plus d'une fois d'entendre la critique suivante : *c'est une très belle description de sujet, mais quelle est votre problématique?* La critique a fait son effet, car à travers les différents pots qu'organisaient les étudiants, une certaine satire de la problématique est née, preuve que l'on avait intériorisé cette préoccupante méduse, mais cette génération d'étudiants continue d'en pétrifier plus d'un, car ayant récupéré la formule, il n'est pas rare de l'entendre répété quand un *nouveau* du deuxième cycle rencontre un *aîné* ou encore un *érudit* du troisième et lui parle de son sujet...

L'autre blague qui circulait avait pour leitmotiv *la réussite du ratage* et son fondement consistait en l'idée que quelque soit l'effort déployé, la tentative de saisir quelque chose serait un ratage, la tentative d'inscrire le peu qui aurait été saisi en sera un de plus, et le fait de tenter de l'actualiser par la lecture, un ratage aussi probant que le premier. Aussi, écrire soi-même sur la tentative de saisir *la tentative de saisir* de quelqu'un d'autre, par le biais de ce que l'on aurait lu et de ce que l'on aurait pensé comprendre consistait en un ratage ultime, il fallait donc déployer tous les efforts pour le *réussir*. Il ne faut pas

de cynisme derrière cette dernière blague. La référence au *ratage* était une forme de rappel à l'ordre, insistant sur l'humilité de la condition de chercheur. D'autres, plus brillants, s'étaient essayés, et en reconnaissant qu'ils avaient pu eux aussi se casser les dents, la pression relative à produire un résultat pouvait devenir moindre et ainsi, l'attention et la concentration de la quête pouvaient devenir plus profondes, plus intenses. La conscience du chemin parcouru, de *la problématique* au *ratage*, est la pierre angulaire de la *réussite* de ce dernier, qu'il conduise à un cul-de-sac ou à un marais compte moins que la réflexion sur l'acte même d'écrire et de transmettre, et c'est elle qui assure la véritable pérennité de l'inscription littéraire, car cette dernière est authentique. Cette difficulté à transmettre l'expérience est encore plus ressentie lorsqu'elle est orientée vers un objet, ou encore une quête de nature spirituelle, c'est du moins ce que permet de conclure l'expérience de l'évanescence de la transcendance à travers ce mémoire .

L'autre pierre de fondation du *ratage* a été évoquée dans la préface, il s'agit de la suite de la saga. Dans le meilleur des mondes, cette étude aurait abordé les autres livres, et aurait ainsi étoffé plus encore *la problématique*. En observant le détail de la troisième partie, il y a tant de choses à disséquer et à expliquer pour les rendre intelligibles que si l'on présuppose que Herbert a fait des variations sur un même thème, il a fait l'économie de la description de ses figures puisque l'on présuppose que les lecteurs les connaissent déjà, ayant lu *Dune*. Sans malice, le *noeud gordien* s'est reconstitué : ou l'on se contente d'une problématique seulement ébauchée, qui conclut ce mémoire avec l'inscription

fruit d'une ouverture de l'esprit, ou l'on supprime le *plaidoyer* pour gagner cet espace-temps, mais la problématique, l'inscription de la transcendance n'a plus de fondation pour asseoir sa pertinence : dans l'exploration du cosmos de la science-fiction dont *Dune* n'est qu'une planète .

Plutôt que de voir ce dilemme, qui fonde le *ratage*, de la problématique à la saga, comme un échec, je préfère le voir comme un ratage *doublement* réussi. Ce que *Dune* communique, par le piège de la prescience, c'est de ne pas chercher à voir au-delà des dunes justement, car l'oasis, entrevue, n'est peut-être qu'un autre mirage. Cette étude poussera peut-être le lecteur à aller chercher lui-même, dans la suite de la saga de Herbert, ces traces de la transcendance que j'ai tenté de chercher, sur le sable *d'Arrakis*.

Si ce mémoire a pour défaut d'avoir en quelque sorte deux sujets dont chacun aurait pu faire l'objet d'un mémoire comme tel, il a aussi su les réunir, les *mélanger*, il se situe donc lui aussi dans la lignée hérétique de la science-fiction... Ce qui au départ n'était qu'une intuition est devenu au fil de la recherche une certitude: nous naissons et vivons avec le sentiment de l'incomplétude, et quoi que nous fassions, il demeurera notre fardeau permanent. A l'égard de cet état, l'homme, sur plan individuel comme collectif, manque de maturité *pour porter cette croix* et accepter le poids du manque. Ce refus n'est peut-être pas la cause de tous nos problèmes, mais n'aide certainement pas à résoudre le peu dont nous serions capables.

Par l'originalité de sa démarche et la qualité de son approche, la science fiction peut jouer le rôle de miroir, nous permet de nous voir tels que nous sommes, et ainsi à enfin agir pour nous changer nous-mêmes, à mûrir un peu. La valeur du plaidoyer consiste à avoir su trouver des arguments d'un certain poids pour défendre cette vision, de manière à ce que *Dune* ne demeure pas une exception. Cependant, la réflexion sur l'inscription de la transcendance permet de démontrer combien Herbert est un artisan de ce mûrissement et combien *Dune* demeure un maître-livre exceptionnel. L'étude du *Cycle de Dune* et des autres oeuvres canoniques de la science-fiction doit sortir des champs spécialisés ou des investigations sur les paralittératures et être reconnue pour ce qu'elle est : une réflexion primordiale sur les modalités de la condition humaine et rejoindre sans honte tout *le sérieux* dont le pavillon Lionel-Groulx est capable.

Bibliographie

Articles

Marc Angenot et Darko Suvin. « Not Only but Also: Reflections on Cognition and Ideology in Science Fiction and SF Criticism » , *Science Fiction Studies*, no.18, volume 6 (2), juillet 1979, 168-179.

Dagmar Barnouw. « Science Fiction as a Model for Probabilistic Worlds: Stanislaw Lem's Fantastic Empiricism » , *Science Fiction Studies*, no.18, volume 6 (2), juillet 1979, 153-167.

Drake Bennet. « Alexander Shulgin: Quarante ans d'hallucinations » (extraits du *New York Times Magazine*). Dans *Courrier International*, no.753, mars 2005, 56-58.

Peter Brigg. « *God Emperor of Dune* and Direct Descent By Frank Herbert » , *Foundation*, no.23, octobre 1981, 86-87.

_____ . « Frank Herbert and Bill Ranson's *The Jesus Incident*: Variations on the Godgame » , *Philosophical Speculations on Science Fiction*, no.1, volume 1, mars 1981, 26-34.

Lorenzo DiTommaso. « History and Historical Effect in Frank Herbert's *Dune* » , *Science Fiction Studies*, no.58, volume 19 (3), novembre 1992, 311-325.

R.J. Ellis. « *Frank Herbert's Dune and the Discourse of Apocalyptic Ecologism in the United States.* » dans *Science Fiction Roots and Branches*. New-York: Palgrave Macmillan Publisher,1990, 104-124.

Ellen Feehan. « Frank Herbert and the Making of Myths: Irish History, Celtic Mythology, and IRA Ideology in *The White Plague* » , *Science Fiction Studies*, no.58, volume 19 (3), novembre 1992, 289-310.

S.M. Fjellman. « Prescience and Power: *God Emperor of Dune* and the Intellectuals » , *Science Fiction Studies*, no. 38, volume 13, mars 1986, 50-63.

John L. Grigsby. « Asimov's *Foundation* Trilogy and Herbert's *Dune* Trilogy: A Vision Reversed » , *Science Fiction Studies*, no 24, volume 8 (2), juillet 1981, 149-155.

_____ . « Herbert's reversal of Asimov Vision Reassessed: *Foundation's Edge* and *God Emperor of Dune* » , *Science Fiction Studies*, no.33, volume 11 (2), juillet 1984, 174-180.

- Noel Gough. « Speculative Fictions for Understanding Global Change Environments: Two Thought Experiments », *Managing Global Transitions*, no.1, volume 1, printemps 2003, 5-27.
- Graig Hamilton. « Is God All in your Head », *What is Enlightenment?* no.29, juin-août 2005, 63-99.
- Jack Hand. « The traditionalism of women's roles in Frank Herbert's *Dune* », *Extrapolation*, no. 26, printemps 1985, 24-28.
- Donald M. Hassler. « The Academic Pioneers of Science Fiction Criticism », 1940-1980, *Science Fiction Studies*, no. 78 volume 26 (2), juillet 1999, 213-231.
- Frank Herbert. « *Dune* Genesis », *Omni Magazine*, no.10, volume 2, juillet 1980, 72-74.
- Veronica Hollinger. « Contemporary Trends in Science Fiction Criticism », 1980-1999, *Science Fiction Studies*, no.78, volume 26 (2), juillet 1999, 232-262.
- Gwyneth Jones. « Metempsychosis of the Machine: Science Fiction in the Halls of Karma », *Science Fiction Studies*, no.71, volume 24(1), mars 1997, 1-10.
- Susan Mclean. « A Psychological Approach to Fantasy in the *Dune* Series », *Extrapolation*, no.23, été 1982, 150-158.
- Donald E. Palumbo. « Chaos Theory Concepts and Structures in Asimov's *Robot* Stories and Novels: The Positronic Brain and the Feedback Loops », *Foundation*, no.75, printemps 1999, 63-77.
- Leonard M. Scigaj. « Prana and the Presbyterian Fixation: Ecology and Technology in Frank Herbert's *Dune* Tetralogy », *Extrapolation*, no.24, hiver 1983, 340-355.
- Ilan Stavans. « Carlos Fuentes and the Future », *Science Fiction Studies*, no.61, volume 20 (3), novembre 1993, 409-413.
- Ian Watson. « *Heretics of Dune* by Frank Herbert », *Foundation*, no.31, juillet 1984, 90-94.

Livres

- ASIMOV, Isaac. *Fondation*. Tr. Jean Rosenthal. Paris: Denoël, 1966.
- BOGDANOFF, Igor et Grichk. *L'Effet science-fiction: à la recherche d'une définition*. Paris: Robert Laffont, 1979.
- DÔGEN. *Corps et esprit*, Textes choisis et tr. par Janine Coursin. Paris: Gallimard, 1998.
- ECKHART. *Traité et sermons*, Tr. et présentation par Alain de Libera. Paris: GF Flammarion, 1993.
- ELIADE, Mircea. *Le Sacré et le profane*. Paris: Gallimard, 1965.
- FEYNMAN, Richard P. *The Meaning of it All*. Reading, MA : Helix Books, 1998.
- FOSTER, Thomas. *The Souls of Cyberfolk*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2005.
- FREEDMAN, Carl. *Critical Theory and Science Fiction*. Hanover, NE: Wesleyan University Press, 2000.
- GENEFORT, Laurent. Architecture du livre-univers dans la science-fiction à travers cinq oeuvres: «*Noô*» de Stefan Wul, «*Dune*» de Frank Herbert, «*La compagnie des glaces*» de G. J. Arnaud, «*Helliconia*» de Brian Aldiss et «*Hyperion*» de Dan Simmons. Villeneuve d'Ascq, France: Presses Universitaires du Septentrion, 2001.
- HERBERT, FRANK. *Dune*. New York: Ace Books, 1987.
- _____. *Dune Messiah*. New York: Ace Books, 1987.
- _____. *Children of Dune*. New York: Ace Books, 1987.
- _____. *God Emperor of Dune*. New York: Ace Books, 1987.
- _____. *Heretics of Dune*. New York: Ace Books, 1987.
- _____. *Chapterhouse: Dune*. New York: Ace Books, 1987.
- _____, RAMSOM, Bill. *L'Incident Jésus*. Tr. Guy Abadia. Paris: Editions Robert Laffont, 1981.
- HOTTOIS, Gilbert. *Transcendances symboliques et techniques*. Dans COLLECTIF. *Philosophie et Science-Fiction*. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin, 2000.
- JAMESON, Fredric. *Archaeologies of the Future*. London: Verso Books, 2005.

KADOWAKI, J. K. *Le Zen et la Bible*. Tr. Maurice Maupilier. Paris: Éditions Albin Michel, 1992.

LEM, Stanislas. *Solaris*. Tr. Jean-Michel Jasienko. Paris: Denoël, 1966.

MERTON, Thomas. *Mystique et Zen*. Tr. C. Tunmer et Jean-Pierre Denis. Paris: Éditions Albin Michel, 1995.

NICHOLL, Peter; LANGFORD, David; STABLEFORD, Brian M. *Science in Science Fiction*. New-York: Knopf Publisher, 1983.

PALUMBO, Donald E. *Chaos Theory, Asimov's Foundation and Robots, and Herbert's Dune: The Fractal Aesthetic of Epic Science Fiction*. Westport, CT: Greenwood Press, 2002.

PINSKY, Michael. *Future Present: Ethics and/as Science Fiction*. Madison, NJ: Fairleigh Dickinson University Press, 2003.

STEPHENSON, Neal. *Cryptonomicon*. Tr. Jean Bonnefoy. Paris: Éditions Payot, 2000.

TRINH XUAN THUAN. *Le chaos et l'harmonie*. Paris: Gallimard, 1998.

WATTS, Alan W. *Éloge de l'insécurité*, Tr. Benjamin Guérif. Paris: Ed. Petite Bibliothèque Payot, 2003.

WITTGENSTEIN. *Remarques mêlées*, Tr. Gérard Granel. Paris: GF Flammarion, 2002.

ZAMIATINE, Eugène. *Nous autres*, Tr. B. Cauvet-Duhamel, Paris: Gallimard, 1971.